

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle paraissant le 10 de chaque mois

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

CHRONIQUES

Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT

Photo-montage de couverture de Jacques STERNBERG illustrant la nouvelle « *Langue de chat* ».

2e Année. — N° 9. **Août 1954.**

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C.C.P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 *frs ; Belgique* 17 *fr.* 50 *; Suisse* 1 *fr.* 50.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Colonies* 550 *frs.* (*Recommandé* 700 *frs.*)
(1 an) : — — 1.080 *frs.* (*Recommandé* 1.380 *frs.*)

Ne manquez pas d'acheter le 1er Septembre le numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

vous pourrez y lire :

FIÈVRE DE PRINTEMPS

par DOROTHY SALISBURY DAVIS

La révélation d'une grande romancière. Une histoire criminelle remarquablement contée et qui, par des moyens très simples, vous amène graduellement dans une atmosphère de cauchemar et d'horreur.

L'HOMME MARQUÉ PAR LE SORT

par STUART PALMER

dans lequel vous retrouverez une vieille connaissance, la sympathique Hildegarde Withers, la vieille institutrice-détective aux chapeaux sensationnels. Elle sera, comme de coutume, flanquée de son fidèle commensal, l'inspecteur Oscar Piper.

ET LES OISEAUX CHANTENT TOUJOURS...

par CRAIG RICE

marque également le retour d'un autre personnage qui illustra à plusieurs reprises nos premiers numéros : Malone, le petit avocat new-yorkais, d'origine irlandaise, qui présente beaucoup de points communs comme détective, avec Nestor Burma.

LE CRIME DES GRANDES PERSONNES

par G. M. DUMOULIN

à qui nous devons déjà « **Bluff** » paru dans notre numéro de janvier. C'est une histoire criminelle d'un genre très particulier, mais combien émouvante, que cet auteur vous contera, cette fois.

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Avis aux forcenés

(*A Warning to the furious*)

par EANDO BINDER

Depuis plus de vingt ans, le nom d'Eando Binder est un des plus considérés en Amérique en ce qui concerne la « science-fiction ». Il représenta d'abord un tandem constitué par deux frères, Earl et Otto, qui s'étaient servis de la première lettre de chacun de leurs prénoms pour former ce barbare « Eando » *(autrement dit :* E. et O.). *Puis il fut plus tard conservé par le seul Otto, le plus prolifique des deux, et servit de bannière à d'innombrables histoires (ainsi qu'à une série pour enfants ultra-célèbre : les aventures du capitaine Marvel, où se retrouvent d'ailleurs, mis à la portée des jeunes lecteurs, tous les grands thèmes fantastico-scientifiques du genre).*

L'originale nouvelle qui suit combine adroitement les données d'un problème tout à fait d'actualité avec une variante de l'idée employée par André Maurois dans « La guerre contre la lune » (1) : *à savoir qu'une guerre interplanétaire est le seul moyen de rendre tous les peuples de la Terre solidaires, en rétablissant entre eux une notion globale de « patrie ».*



TOUT d'abord, on crut que c'était la Russie.

En Amérique, convient-il de préciser.

C'est le 3 juin 195..., à 8 h. 5 du matin, que la première de ces étranges bombes radio-actives tomba sur le territoire des Etats-Unis. Elles furent peu nombreuses au cours de cette matinée, s'abattant au hasard et à intervalles irréguliers en des points épars, surtout en pleine campagne et sans atteindre d'objectifs importants.

L'ennemi n'avait pas encore réglé son tir.

Vers midi, pourtant, il en tombait une en plein centre de La Nouvelle-Orléans et des rayons mortels s'en échappaient aussitôt. La nature particulière de ces bombes avait été remarquée tout de suite ; force nous est d'en parler comme de « bombes », faute de terme plus approprié. Elles se présentaient comme de grands fûts métalliques d'une bonne quinzaine de mètres de diamètre, ayant vaguement l'apparence d'œufs aplatis aux deux bouts. Le public américain, amateur d'expressions imagées, eut tôt fait de les baptiser « œufs volants » ou encore « œufs atomiques ».

---

(1) Voir « *Fiction* » n° 1.

Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc.

En réalité, ce n'étaient nullement des bombes atomiques, comme on s'en aperçut vite. Leur explosion n'avait pas cette puissance dévastatrice capable de raser la moitié d'une ville. Ce qui était curieux, c'est que ces projectiles touchaient terre avec un bruit mat, comme aurait pu le faire un météore, sans plus, puis qu'ils s'ouvraient comme une coquille d'œuf, répandant alentour leur contenu meurtrier. Ils tenaient en cela de la bombe incendiaire.

Cependant, leur puissance était autrement destructrice, car leur charge était « ardente » — c'est le moins qu'on puisse dire d'une masse de matière radio-active d'une novicité extrême.

Cette charge, étrange en elle-même, était un amas confus de substances organiques autant que métalliques, ressemblant assez à des débris d'objets manufacturés de toutes sortes. C'était comme si l'on avait ramassé tous les rebuts se trouvant à portée de la main pour en bourrer des récipients après les avoir rendus « ardents ». On ne pouvait s'empêcher de penser aux canons de la guerre de Sécession, bourrés avec un mélange d'écrous, de boulons, de clous et de chaînes.

A La Nouvelle-Orléans, première ville frappée par un œuf volant, un grand nombre de gens qui se trouvaient à proximité reçurent immédiatement des brûlures mortelles. Puis, comme les redoutables débris restaient éparpillés dans la rue, les radiations contaminèrent l'air. Et cet air se répandit d'une rue à l'autre, sous l'impulsion d'une forte brise soufflant du golfe du Mexique.

De l'air radio-actif, empoisonné. Les poumons qui en absorbaient une bouffée étaient condamnés. Et il semblait que cela ne dût point avoir de fin ; les effluves de mort s'engouffraient partout et faisaient leur moisson de victimes vouées à une mort lente, au terme de souffrances atroces... Une mort lente, mais néanmoins certaine.

— « Ces monstres de bolcheviks ! » glapissait une femme qui crachait déjà ses poumons dans un flot de sang. « Mieux vaudrait des bombes atomiques. Ils ont découvert une nouvelle arme horrible ! »

— « Qu'on leur rende coup pour coup ! » hurlait un homme écumant de rage qui venait de poser le pied sur un morceau de matière radioactive et se rendait compte qu'il venait de signer son arrêt de mort. « Ils nous poignardent dans le dos, ces cochons ! Ces forcenés de communistes ! Qu'on leur rende coup pour coup ! »

C'est ce que Washington était déjà prêt à faire, après avoir mobilisé en une semaine pour répondre à cette attaque sournoise et monstreuse...

...Cette guerre atomique entamée sans déclaration.

***

En Russie, on crut que c'était l'Amérique.

Ce même 3 juin 195..., à 16 h. 52, la première bombe frappait la Russie, au nord, près de la frontière finnoise. Il était 16 h. 52 à La Nouvelle-Orléans, mais 7 h. 47 seulement à l'heure de Moscou. Une heure plus tard, un « œuf volant » tombait dans les faubourgs d'Arkhan-

gelsk. Les Russes, eux aussi, restèrent perplexes devant cette chute de bombes « feutrées », conçues pour détruire non par des explosions spectaculaires, mais par de furtives émanations.

Et ils se sentirent également mystifiés quand ils virent que le contenu mortel des bombes était une espèce de « ferraille », plutôt qu'un sous-produit déterminé et homogène de désagrégation nucléaire. Il y avait de tout dans ces œufs. On en signala même un qui renfermait des morceaux de faïence provenant en apparence d'un évier.

Ils furent interloqués, les Russes, car ils s'étaient attendus — en cas de guerre — à tout le répertoire absolument terrifiant de bombes atomiques et de bombes à hydrogène et autres bagatelles que ces pourceaux de capitalistes fanatiques avaient stockées.

— « Sales ploutocrates yankees arriérés ! » rugit une citoyenne soviétique frappée à mort et qui ne put trouver sur le moment d'injures plus infamantes. « Ils ont inventé quelque chose de plus horrible que la bombe à hydrogène ! »

— « Rendons leur coup pour coup ! » cria un marxiste sur le point d'expirer. « Ils ont attaqué sans avertissement ! C'est inhumain ! Comment nous ont-ils devancés? Qu'on leur en fasse autant ! »

Et c'est bien à quoi tendirent les efforts désordonnés et précipités du Politburo qui, pendant une semaine, mobilisa toutes ses ressources pour répliquer à l'agression scélérate de l'Amérique, cette nation décadente qui avait dû avoir vent de l'attaque foudroyante qu'on lui avait préparée pour l'année suivante.

***

Eh bien, non, la guerre atomique ne commença pas deux secondes plus tard, par l'envoi de bombes sur Washington d'une part et sur Moscou de l'autre. En dépit de l'idée généralement admise qu'une guerre éclaterait instantanément sur un signal convenu, on ne passa pas moins d'une semaine en préparatifs. Une semaine à répartir les stocks atomiques, à sortir les avions des hangars, à combiner le premier coup tactique destiné à l'adversaire et à mettre au point tous les autres détails incroyablement complexes d'une guerre mondiale.

Une semaine entière...

...Et ce fut une chance.

Pendant ce temps, les « œufs volants » continuaient de descendre du ciel. Il s'agissait probablement de projectiles téléguidés d'une portée extrêmement longue, tirés par-dessus la moitié du globe à travers la stratosphère. Et ces projectiles, dont le nombre ne cessait de croître, commençaient à ébranler sérieusement le pays, frappant des régions industrielles surpeuplées et y semant en silence la mort.

Quelques-unes des bombes tombées en dernier lieu étaient remplies, semblait-il, de lambeaux d'étoffe et de morceaux de cuir. A vrai dire, on s'apercevait que le contenu n'était jamais le même et qu'il pouvait consister aussi bien en pelletées de copeaux de métal qu'en tas de petit

bois d'allumage. Le seul point commun, c'était que chaque charge de ces étranges conglomérats constituait une pile atomique en miniature au fabuleux pouvoir radio-actif. Puisque, théoriquement, toute matière dans l'Univers était capable de radio-activité, pourvu qu'elle fût traitée convenablement, la nature du contenu de ces bombes importait peu. Mais personne n'osa faire de l'esprit sur un sujet si angoissant.

Il semblait qu'on venait d'entrer dans une guerre atomique sauvage et effrayante, appelée à se terminer par l'anéantissement réciproque des belligérants et la ruine de toute civilisation. C'était le déroulement d'une tragédie longtemps redoutée, qu'on avait longtemps espéré éviter et qui plongeait tous les habitants de la planète dans une mortelle angoisse.

Mais les esprits avertis comprenaient déjà que ce n'était pas tout à fait le processus attendu : que, en cette tragique conjoncture, l'on ne pouvait plus raisonner selon les critères antérieurs ; que deux et deux se refusaient malignement à faire quatre ; qu'enfin, toute cette affaire ne tenait pas debout.

— « Ecoutez, » dit le Dr Raymond Schaulk, savant du centre atomique X, dans le Nevada, qui avait été chargé de la livraison accélérée des stocks de bombes A et H. « En premier lieu, notre presse dénonce véhémentement la « nouvelle arme » abominable employée par l'ennemi. Et Radio-Moscou pousse des cris, sur le même ton, parce que nous employons cette même arme. »

— « C'est un mensonge, bien entendu, » coupa le général Leonard R. Knox Jr., chef militaire dépêché à cet arsenal atomique pour veiller à l'exécution rapide des opérations. « C'est la tactique du rideau de fumée chère aux Soviets. Ils nous accusent d'utiliser les projectiles dont précisément ils nous bombardent, en prétendant que nous avons commencé. Ils veulent nous rendre responsables. »

— « Mais c'est justement là le *hic,* » dit Schaulk. « Ils n'ont pas dit que nous avions utilisé cette arme les premiers. Ils ont signalé la chute de la première bombe sur leur territoire presque neuf heures après que nous eûmes reçu la nôtre. »

Le général ouvrit de grands yeux.

— « Incroyable ! Comment ont-ils pu faire cette faute grossière? Ils s'exposent stupidement à se faire dénoncer comme agresseurs à la face du monde entier ! »

— « Deuxièmement, » poursuivit Schaulk, « chose plus étrange encore, l'attaque sur l'Amérique a cessé brusquement, ce premier jour, avant que commence l'attaque sur la Russie... neuf heures plus tard. Puis le bombardement de la Russie cessa complètement, avant que l'Amérique redevienne la cible, environ quinze heures plus tard. Ajoutez neuf à quinze et vous obtenez vingt-quatre. »

— « Vingt-quatre heures? Mais, ça fait un jour. »

— « Exactement, mon général. Et il y a une semaine que le programme se déroule dans le même ordre : c'est d'abord l'Amérique

qui est attaquée, et ensuite la Russie, toujours en alternance. De plus, ces attaques à la bombe n'ont touché que les Etats du sud, de La Nouvelle-Orléans jusqu'à Savannah, en Géorgie, un peu au nord-est. Pourquoi le sud, au lieu du nord, région industrielle-clé? Et en Russie, la ligne de points de chute s'étend seulement de la latitude d'Arkhangelsk, en Russie septentrionale, jusqu'au-delà du cercle polaire arctique, dans une même direction sud-ouest nord-est. »

— « Chez nous le sud et chez eux le nord, » murmura le général, méditant ces révélations. « Dans chaque cas, les régions les moins importantes, du point de vue stratégique... Vraiment, c'est étrange. »

— « Et ce n'est pas seulement l'Amérique et la Russie qui ont été touchées, » reprit Schaulk avec suffisance. « Il en est tombé partout en route. L'Angleterre en a signalé quelques-unes. Dans l'Atlantique, des navires ont également observé des « œufs volants » qui tombaient en plein océan, ne causant aucun dégât, évidemment ; de la marchandise gâchée pourrait-on dire. Après la Russie, l'Australie en reçoit invariablement une petite quantité, puis c'est le tour de nombreuses îles du Pacifique avant que nous soyons bombardés de nouveau. Tout cela est aussi régulier qu'un mécanisme d'horlogerie, par cycles de vingt-quatre heures. »

Le général alluma une cigarette d'une main agitée d'un léger tremblement.

— « Continuez, Schaulk. Vous avez une idée derrière la tête. Ce sillage de bombes qui fait le tour du monde... »

— « Oui, en décrivant un vaste cercle, » approuva Schaulk. « Celui-ci part d'Amérique pour monter en direction du nord-est jusqu'au 75e degré de latitude nord, en Russie. De là, il passe par les solitudes arctiques en se rapprochant du Pôle Nord. Douze heures plus tard, il a dépassé le Pôle Sud et remonte vers le nord-est, par l'Australie et le Pacifique sud pour se refermer sur l'Amérique. Bref, ces « œufs volants » tracent une zone de destruction tout autour du globe, en synchronisme parfait avec la rotation de la Terre. »

— « Je n'attends rien de bon du reste de votre théorie, Schaulk, » dit le général, qui en oubliait que la cendre de sa cigarette tombait sur son pantalon, « mais allez-y, parlez franchement. »

— « Ces bombes ne viennent pas des Soviets. Et nous n'en avons jamais fabriqué. Elles viennent de l'espace. »

Schaulk avait prononcé ces phrases d'une voix monotone — il avait été professeur dans une université pendant de longues années — sans élever le ton sur le mot « espace », mais celui-ci fit plus d'impression sur le général que n'en eût fait une bombe atomique, bien qu'il eût observé et même ressenti maintes fois les effets de cette arme au cours de démonstrations.

— « Où est la preuve? » dit-il, faisant effort pour conserver son calme. « Avez-vous des preuves palpables, Schaulk? »

Nullement démonté, le savant répondit de son ton le plus caustique :

— « Pour la première fois de ma vie, je souhaiterais m'être trompé dans mes calculs. Mais ce n'est pas le cas. Plusieurs postes de radar ont, à ma demande, procédé à des observations sur la chute des bombes. Elles ne sont pas tombées comme des projectiles propulsés par fusées, mais comme des météores animés d'une grande vitesse. Bref, elles ont été attirées par la gravitation terrestre, comme des pierres descendant du ciel. D'après les rapports de postes de radar très éloignés les uns des autres, j'ai reconstitué leur trajectoire dans l'espace. C'était une hyperbole, mon général. »

Le général fit une grimace de dégoût en entendant le mot, bien qu'il ne fût pas tout à fait sûr de sa signification. Il leva les sourcils.

— « Une hyperbole, » articula Schaulk, l'accent doctoral. « Une courbe dont les branches ne se rejoignent jamais et qui, par conséquent, n'a pas d'origine terrestre. Tout projectile envoyé de Russie en Amérique ou vice-versa décrirait, balistiquement parlant, une parabole, dans le champ d'attraction de la pesanteur. L'hyperbole est la preuve que vous réclamiez, mon général, je regrette d'avoir à le dire. »

Le savant ne put s'empêcher d'admirer le militaire. Celui-ci encaissait le coup sans marquer trop de surprise, bien que, lui arrivant de cette façon, il eût dû lui paraître dur, terriblement dur. Apprendre que l'ennemi se tenait dans l'espace ! Un ennemi probablement dix fois plus puissant, plus scientifique, plus impitoyable et plus étranger que celui qui se trouvait de l'autre côté de l'océan.

Un ennemi *inhumain*...

...Non pas au sens figuré, mais au sens littéral du terme.

Le général bondit de son fauteuil, mais ce ne fut pas parce que sa cigarette lui brûlait les doigts.

— « Moscou, » balbutia-t-il, ahuri et comme saisi de panique. « Il faut entrer en contact avec Moscou... leur dire la vérité... parer au danger que nous fait courir cette erreur effroyable et réciproque... »

Pour la première fois, Schaulk se laissa aller à sourire.

— « Voyons, voyons, mon général. Malgré ce que nous pensons de la Russie communiste du point de vue politique, les Russes ne sont ni des arriérés ni des aveugles. Leurs propres savants — ils n'en manquent pas, et de la plus haute compétence — doivent être occupés, eux aussi, à faire des recoupements minutieux. La chose est aussi apparente que le nez au milieu de la figure. Elle vous tracasse autant qu'un panaris. Il vont passer toutes les données au crible et aboutir aux mêmes conclusions que nous. Je n'ai pas peur de voir cette guerre atomique se déclencher entre l'Amérique et la Russie à présent. »

Et, en effet, la guerre n'eut pas lieu.

***

Par la voie de la radio, les monstres bolcheviks tâtèrent les réactions de l'Europe et de l'Amérique. Les pourceaux capitalistes se gardèrent

bien de laisser échapper l'occasion de transiger. Après un échange embarrassé et prudent de notes rédigées en termes énergiques pour sauver la face, Washington et Moscou se reconnurent mutuellement innocents des attaques sournoises et barbares commises avec les « œufs volants. »

La Russie alla même jusqu'à exprimer des regrets pour ses accusations hâtives ; puisqu'elle n'avait jamais fabriqué de telles bombes, comment l'Amérique aurait-elle pu lui en dérober le secret, comme cela avait été le cas pour toutes les découvertes antérieures des pionniers soviétiques de la science? L'absurdité d'une telle hypothèse valait la peine d'être dénoncée... toute propagande mise à part, bien entendu. L'Amérique, à son tour, y alla de son compliment, déclarant que l'U. R. S. S. était beaucoup trop intelligente pour commettre une erreur dans l'ordre chronologique des premières chutes observées, ordre qui établissait que l'Amérique avait été attaquée la première. Les Russes, trop fins, ne se trompaient jamais si grossièrement. C'était la moindre des choses que de le reconnaître.

Et c'est ainsi qu'avorta la première guerre atomique. Et l'on peut affirmer sans crainte de démenti que personne, absolument personne, n'en fut fâché.

— « *Immondes représentants d'une civilisation spatiale décadente!* » s'exclama la *Pravda* dans son édition du lendemain. « *Le voilà, l'ennemi bestial, probablement originaire d'une planète gouvernée par des ploutocrates, camouflés derrière un simulacre de gouvernement démocratique.* »

— « *Lâches assaillants d'un autre monde!* » écrivait en caractères d'affiche la presse américaine indignée. « *Leurs méthodes ne sont que trop familières et il y a gros à parier qu'ils ont un régime d'état policier qui cherche peut-être à coloniser le système solaire.* »

Cependant, malgré ces divergences d'opinion quant à la nature de l'ennemi commun, une autre série de notes furent échangées par la voie aérienne entre Moscou et Washington, ainsi qu'entre Londres, Paris, Bonn, Pékin et Tokyo. Une assemblée générale extraordinaire de l' O.N.U. fut convoquée d'urgence. Au cours d'une session dont le rythme accéléré surprit tout le monde, sans que le mot de veto fût même prononcé, une alliance fut conclue à l'effet de présenter à l'ennemi un front commun. Une alliance qui devait bientôt comprendre toutes les nations, tous les états, toutes les principautés de la Terre, unanimes pour une fois, réclamant le droit de s'unir, par-dessus l'O.N.U. impuissante à agir avec efficacité dans une crise si grave.

— « *Que désirerions-nous de plus?* » écrivait avec verve un éditorialiste américain, se plaisant à relever l'ironie amère de la situation. « *Cette fois nous avons une Terre qui est parvenue à s'unir, un monde solidaire, nous voyons un rêve de fraternité se réaliser, tout cela en vue d'une grande et noble cause : exterminer l'ennemi extra-terrestre. Nous avions toujours eu en nous cette possibilité d'oublier nos haines et nos*

craintes mutuelles. Il ne nous manquait qu'une chose : quelqu'un d'autre à haïr et à craindre. C'était simple, n'est-ce pas? »

Voilà donc comment la Terre se prépara, dans l'unité, à repousser victorieusement l'invasion de l'adversaire lointain, invasion dont la date n'était évidemment plus très éloignée.

Mais qu'était-ce au juste que cet adversaire? Quelle planète roulant dans un espace que les théoriciens s'étaient accordé jusque-là à proclamer stérile? Qui combattrions-nous exactement? Des Sélénites? Des va-nu-pieds martiens? Des croquemitaines de Pluton? Des crânes de piafs de Saturne? Des cochons à deux pattes de Ganymède?

Cependant, les « œufs volants » continuaient de tomber de plus en plus dru. Cela prenait les proportions d'un barrage d'artillerie, d'un véritable déluge. On eût dit une épouvantable averse de météores, tant augmentait la densité du bombardement.

Au rythme de sa rotation, constamment dans le champ des appareils de visée de l'ennemi, la Terre subissait la morsure du cercle de mort.

Des chasseurs et la D. C. A. abattaient ce qu'ils pouvaient, mais on ne tarda pas à s'apercevoir du caractère diabolique de cette arme. S'il s'était agi de simples bombes explosives, les coups au but les auraient fait éclater, très haut en l'air, et voilà tout. Mais ces bombes, même touchées par des obus de gros calibre, n'en jouaient pas moins, comme si de rien n'était, le rôle pour lequel elles avaient été imaginées : elles s'ouvraient en l'air et répandaient leur charge meurtrière de matières radiantes. Et rien ne pouvait retenir cette pluie de fragments de toutes sortes, à radio-activité lente, qui descendaient du ciel en rafales comme si l'on avait ouvert toutes grandes les portes du dépotoir de l'Enfer.

En fait, le public commença à se plaindre, faisant remarquer que le danger était pire si l'on tirait dessus, puisque l'arrosage s'étendait alors à une plus large surface. Sur la carte s'étalaient maintenant, tout autour de la Terre, des régions de plus en plus vastes, marquées de ces mots décisifs et sinistres : ZONE EVACUEE, ZONE CONTAMINEE.

Etait-ce là la stratégie de l'ennemi de l'espace? Continuer cet infernal bombardement pendant des jours, des semaines, des mois? Peut-être même des années. Car l'ennemi devait savoir que la Terre n'avait pas d'astronefs avec lesquels passer à l'offensive. L'ennemi pouvait continuer à bombarder confortablement et en toute quiétude, aussi longtemps qu'il le désirerait, l'impuissante planète qu'il avait prise pour cible. Peut-être espérait-il, en dix ou vingt ans, anéantir l'humanité ou au moins la civilisation. Combien il lui serait simple alors d'attendre un nombre d'années — ou de dizaines d'années — suffisant pour que les poisons radio-actifs aient eu le temps de se dissiper, puis de venir s'emparer de la Terre, désormais aseptique, sans la moindre opposition.

Et les os, ceux des humains comme ceux des animaux, font d'excellents engrais.

C'était de toute évidence un plan ingénieux, horrible et à longue

portée, visant à conquérir la Terre sans répandre le sang... le sang de l'assaillant... si tant est que du sang coulât dans ses veines.

Et la Terre, sans engins interplanétaires, n'avait rien d'autre à faire qu'attendre et supporter l'orage.

— « C'est effrayant, » dit le général Knox au Dr Schaulk. Celui-ci avait maintenant pour tâche de faire rentrer en magasin toutes les bombes atomiques et autres désormais sans utilité, tandis que le général, qui ne décolérait pas, en surveillait le prompt retour.

« Que pouvons-nous opposer à cette stratégie là? » demanda-t-il avec un regard implorant. « La Terre est-elle donc condamnée à subir cette épreuve passivement? Nous avons assez de bombes A pour niveler cette autre planète comme une boule de billard... si seulement nous pouvions y aller. C'est ce qui me rend fou, fou furieux. »

Les paroles qu'il prononça ensuite reflétèrent un faible espoir.

« Evidemment, l'Union Terrestre a lancé le « Projet Espace ». Toute l'U. T. met en commun ses cerveaux et ses ressources pour réaliser la conquête de l'espace. Le Projet de Manhattan nous a bien mis en possession de la bombe atomique. Mais... »

Il serra les dents avant de poursuivre.

« ...Mais même les experts les plus optimistes estiment qu'il faudra cinq ans avant de pouvoir lancer des navires interplanétaires qui puissent être dirigés par un équipage. Cinq ans pendant lesquels les « œufs volants » dégringoleront sur nos têtes jour et nuit. A chaque heure des milliers de morts. Des villes et des régions industrielles à barbouiller de noir sur la carte, à mesure que l'ennemi modifiera son tir pour semer la ruine partout. Ces zones noires s'étendant comme un cancer sur la face de la Terre. L'essor de la civilisation stoppé, inexorablement. Une course à gagner contre la guerre d'usure méthodique et implacable menée par l'ennemi. Du temps! Nous n'aurons pas assez de temps, Schaulk. Vous m'entendez? Pas assez de temps! »

De sa voix sèche, mais dans laquelle perçait une légère ironie, Schaulk répliqua :

— « On jurerait que vous en appelez à moi, mon général. Peut-être pour inventer quelque type de machine à ralentir le cours du temps ou à l'allonger. Je regrette de n'en être pas capable. Je souhaiterais être un de ces personnages de livres pour la jeunesse, à la fois savant et héros, et pouvoir sauver le monde. Mais je ne suis qu'un savant comme il en existe dans la réalité, aussi impuissant que vous. »

Le général avait repris possession de son sang-froid et se montrait aussi pétulant que d'habitude.

— « Veuillez m'excuser, Schaulk, si je vous ai tenu un raisonnement qui a pu vous paraître puéril. Je crois que nous, les humains — j'aime cette expression : nous, les humains — nous espérons toujours voir arriver un champion au moment opportun. Le chevalier monté sur son coursier blanc. Le héros qui sauvera le monde comme dans les livres d'aventures. De vieilles réminiscences d'enfance, je suppose. Mais je

suis un grand garçon maintenant ; je ne crains pas la vérité. Je sais que personne ne peut sauver la Terre. Nous le savons tous, *nous les humains,* tous sans exception. Nous sommes sortis de notre torpeur... mais trop tard. Bon Dieu, oui !... Trop tard. »

— « Vous pensez que la race humaine est enfin unie — de cœur — par cette menace venue des étoiles? »

— « J'en suis persuadé, » dit le général avec une sorte d'humilité. « Je crois que cette menace a fait un miracle. Ce miracle, je le sens en moi. Cet uniforme que je porte... il a l'air si clinquant maintenant... si dépourvu de signification. Si cette même révolution spirituelle fait le tour du monde... mais il est trop tard, Bon Dieu ! »

— « Je crois que, dans un sens, » murmura Schaulk, « eh bien, oui, je sauverai le monde. Oui, je crois que vous pouvez voir la chose de cette façon. »

Tiré brusquement de sa propre introspection, le général négligea de prendre diverses attitudes pendant les moments qui suivirent, pour adopter la seule raisonnable.

— « Je mords à l'appât, Schaulk. Qu'avez-vous à offrir? »

— « Je viens de vous le dire, » répondit Schaulk avec calme. « Si je portais des lunettes à gros verres et forte monture d'écaille, je vous regarderais sous le nez d'un air myope, je vous ferais asseoir et je ferais apparaître mon arme ou mon intention stupéfiante, ou l'astronef que j'aurais conçu pendant les heures de déjeuner et terminé ce matin même. Mais je n'ai rien de sensationnel à vous montrer ou à vous dire, sinon que je crois être en mesure de sauver le monde après tout, d'une certaine manière. »

Une rage subite s'empara du général à l'idée qu'on se moquait de lui ; puis la rage fit place à de la pitié, car il soupçonna Schaulk d'être devenu subitement fou ; puis il éprouva le mépris le plus outrageant pour l'attitude mélodramatique que le personnage cherchait à tempérer par une fausse humilité. Tous ces sentiments se succédèrent en lui en l'espace d'un éclair.

Et, finalement, le général fit la seule chose qu'il s'était efforcé par-dessus tout d'éviter : il sauta en l'air comme un enfant transporté d'enthousiasme et s'écria :

— « Schaulk ! Vous parlez sérieusement, je le sens. Vous êtes terriblement sérieux. Je suis sûr que vous avez un moyen de nous sauver. »

— « Non, » dit Schaulk, plus sèchement que jamais. « Vous ne m'avez pas saisi. Voyez-vous, ce que je voulais dire... Mais, tenez, suivez-moi. Je veux vous montrer quelque chose. »

En silence, dans l'état d'un volcan sur le point d'entrer en éruption, le général suivit le savant à la robuste carrure le long des corridors de l'immense usine atomique, jusqu'à un autre bâtiment isolé, à l'intérieur duquel des hommes, protégés des radiations par des revêtements de plomb, manipulaient de grandes masses de matériaux de toutes sortes et en faisaient des ballots.

Schaulk fit signe à son compagnon de regarder par la lucarne d'observation.

— « Le dépotoir. Nous appelons cela le dépotoir. Des appareils devenus trop « ardents » après une utilisation prolongée dans les laboratoires atomiques. Des vêtements contaminés au-delà de la limite de sécurité. Des résidus, des déchets recueillis au fond des creusets radio-actifs. Tous les rebuts dont il faut se débarrasser. Appelez-les des détritus si vous voulez. Des détritus radio-actifs. »

Le général fit, de la tête, un geste d'impatience.

— « Un fatras bougrement dangereux, évidemment. Vous ne pouvez pas vous contenter de le déverser dans un coin sans précautions, comme de la ferraille ou des ordures. Vous êtes obligés de l'enterrer profondément dans le sol. »

— « C'est une des principales difficultés qui se soient posées à la science atomique depuis sa naissance, en 1945, » reprit Schaulk. « Effectivement, nous enterrons ces déchets à une grande profondeur, et nous coulons du béton dessus. Et pour commencer, nous les enfermons hermétiquement dans des récipients métalliques. Normalement, en procédant ainsi, les rayons radio-actifs ne devraient pas parvenir à s'infiltrer jusqu'à la surface du sol. »

— « Normalement? »

— « Nous avons fait des essais en plusieurs endroits où des déchets ont été enfouis, dans le désert. Des rebuts atomiques enterrés il y a huit ans. Ils émettent encore des rayons qui passent à travers la couche de terrain. La végétation, tout autour, est fanée. On trouve des os de coyotes blancs comme de la craie. Ces matières resteront nocives pendant... oh ! mettons 25.000 ans pour ne pas exagérer. La radio-activité, une fois provoquée, met longtemps à s'éteindre. En réalité, bien qu'elle soit appelée à diminuer graduellement dans la suite des temps, elle est immortelle et durera autant que l'éternité. Témoins les étoiles, fournaises atomiques par elles-mêmes. »

— « Au diable l'éternité ! » dit le général. « Ce qui nous importe, c'est ce bout de temps que nous vivons. Que ferez-vous contre ces fuites de rayons? »

— « Sur ma demande, il n'y a pas très longtemps, nous avons jeté les rebuts à la mer. Nous les avons coulés à des milles de profondeur dans des récipients lestés. Mais j'en viens à me demander sérieusement si ces précautions seront suffisantes. A la longue, ces récipients vont se pourrir et l'eau de l'océan se trouvera contaminée par la matière radio-active. J'ai déjà mis en garde Washington ; nos enfants ou nos petits-enfants nous maudiront peut-être d'avoir tué tous les poissons de la mer. »

Le général pesa longuement l'argument.

— « Vous ne pouvez ni les enfouir dans le sol ni les couler en mer. Aucun autre moyen ne paraît applicable ; pas question d'incinération ou de traitement chimique. Alors, que *pouvez-vous* en faire? Comment

pouvez-vous vous débarrasser sans danger de ces détritus atomiques? Que reste-t-il comme solution? »

— « Question intéressante, » admit Schaulk. Mais il changea de sujet comme il reprenait le chemin de son bureau en compagnie du général. « Evidemment, vous avez entendu parler du *contenu* absolument ahurissant de ces « œufs volants » avec lesquels nous sommes bombardés. Vous savez qu'ils sont remplis de débris d'appareils, de ferraille, de vêtements, de tous les déchets imaginables... le tout radio-actif. »

— « Enfin, vous daignez en arriver au fait ! » s'écria le général dont l'esprit acéré s'empara avidement de cette information. « Voilà donc l'explication ! Notre ennemi a trouvé le moyen *idéal* d'utiliser ses résidus atomiques ; il les charge tout simplement dans ces « œufs volants » qu'il lance dans l'espace en direction de la Terre. De toutes les humiliations... » Le général s'étranglait de colère. « La Terre vaincue, anéantie, par une étonnante arme nouvelle composée de quoi? De *détritus!* Nous sommes battus par des détritus, des déchets atomiques ! C'est *cela* que vous aviez à me dire? Et ce serait là votre mot de la fin? »

Mais de nouveau le général changea de tactique. Il saisit le bras du savant et s'exclama avec ferveur :

« Schaulk ! Je comprends maintenant. C'est un génie qui se cache sous cette grande carcasse de joueur de rugby. Voilà comment vous allez nous sauver ou nous montrer comment nous y prendre pour riposter : en leur jetant à la figure *nos propres* détritus ! Combattre le feu par le feu ! » Le général avait peine à modérer son débit. « Nous n'avons pas d'astronefs, mais nous n'en aurons pas besoin. Nous avons des fusées sans équipage. Dans quelques semaines ou quelques mois, nous aurons construit des fusées qui pourront échapper au champ gravitique terrestre. On va s'y mettre sur-le-champ. C'est la *seule* solution ! Bien entendu, nous avions pensé à des fusées sans équipage, avec un cône de choc qui serait une bombe atomique, mais les experts nous ont dit que cela posait un problème aussi difficile à résoudre que la construction d'astronefs. Rien que pour trouver un moyen d'empêcher ces cônes atomiques d'exploser au démarrage, il faudrait des années de recherches. Mais le lancement de ces déchets atomiques non explosifs est d'une simplicité enfantine. D'ici un an, nous pourrons leur déclencher notre barrage de détritus... ah, ah, ah !... Si c'est cela qu'ils cherchent, ils vont être servis ! *La Guerre des Détritus!* C'est trop drôle, Schaulk ! Drôle et magnifique, et j'en rends grâces au Ciel, ainsi soit-il ! »

Il était remarquable de voir comme le général était capable de partir d'un long éclat de rire et de terminer par ces mots solennels, dans lesquels il mettait toute son âme, tandis que des larmes qu'il ne cherchait nullement à dissimuler traçaient des sillons humides sur ses joues. Ce n'est qu'un instant après qu'il s'avisa de les essuyer.

— « *La Guerre des Détritus,* » répéta Schaulk, et il semblait qu'il

y eût dans sa voix nasale et uniforme un léger ricanement. Il haussa les épaules. « C'est dommage en vérité. C'eût été amusant si on en était venu là. Vous pourrez raconter l'histoire au club des officiers, plus tard, et vous tailler un joli succès, mais il n'y aura pas de *Guerre des Détritus,* mon général. »

Consterné, refusant d'en croire ses oreilles, le général reprit son ton de sergent-major pour répliquer :

— « Sacrebleu ! Si vous portiez un uniforme militaire, je vous ferais passer en conseil de guerre et fusiller à l'aube pour ce que vous venez de dire. Vous prétendez maintenant que *nous n'allons pas* bombarder l'ennemi avec nos déchets atomiques ! Que nous allons rester bien tranquilles et les laisser nous envoyer les leurs sur la tête? »

— « Mais ils ne jettent pas leurs déchets atomiques sur notre tête, » dit Schaulk, mettant gentiment en pièces toutes les idées accumulées un instant auparavant dans la cervelle du général et le laissant avec une expression stupide sur le visage.

Une douzaine de questions se présentèrent simultanément à l'esprit du général, mais se coincèrent à la sortie, et il ne s'échappa de ses lèvres qu'un bredouillement inintelligible.

— « A propos, » dit Schaulk, « nous avons cherché à déterminer l'origine de la trajectoire et nous en sommes arrivés à cette conclusion que ce devait être Saturne, mais on ne pourra peut-être jamais en avoir la certitude. »

« Ainsi l'ennemi est sur Saturne, » pensa le général. « A quelle distance de nous?... A 1.300.000.000 de kilomètres environ?... »

— « De toute façon, » continuait Schaulk, « je suis presque heureux que cela soit arrivé, car ainsi Washington comprendra enfin que le *seul* plan applicable est celui que j'ai proposé et qui consiste à mettre nos déchets atomiques dans des fusées et à envoyer celles-ci directement *dans le soleil.* C'est le seul et unique endroit réellement sûr où nous puissions les déposer, dans cet incinérateur géant, pouvons-nous dire. »

Schaulk mettait maintenant la radio en marche dans son bureau. Il fit un signe de tête satisfait tandis qu'un commentateur lançait d'une voix étouffée par l'émotion : « Voici une toute dernière dépêche de l'Union Terrestre ; on ne signale aucune chute « d'œufs volants » sur la Terre depuis trois heures. En aucun point de la Terre ! Qu'est-ce que cela peut vouloir dire...? »

Schaulk tourna le bouton.

— « Il le découvrira en temps utile, et le reste du monde avec lui. C'est assez simple, comme vous allez le comprendre, mon général. La Terre a atteint à présent un point de son orbite suffisamment éloigné pour se trouver hors de portée de ces millions de barils de détritus atomiques flottant dans l'espace. »

— « Des barils? » fit le général en écho.

— « Ai-je oublié de mentionner quelque chose? » demanda Schaulk. « Ah ! oui, bien sûr ! Si seulement ces anciens Saturniens, depuis long-

temps trépassés, n'avaient pas été *négligents* au point d'éparpiller leurs déchets atomiques dans le réservoir de l'espace ! C'était criminel de leur part. Ils n'ont pas réfléchi à l'avenir, ou probablement ne se sont-ils pas souciés de ce que leurs barils décriraient des orbites d'une durée indéfinie autour du soleil, comme les comètes et les nuées de météores, et qu'ils ne manqueraient pas de croiser les orbites d'autres planètes à d'innombrables reprises au cours des temps. Et que, tôt ou tard, par une malchance comme il peut s'en produire dans l'espace sidéral, une planète ou une autre se trouverait juste sur leur chemin. Quoi qu'il en soit, c'est à nous de tirer parti de la leçon et de ne pas laisser nos péchés atomiques retomber sur des générations futures de peuples extra-terrestres... Vous ai-je dit que les analyses faites sur ces récipients métalliques ont révélé qu'ils ont pu flotter dans l'espace pendant quelque chose comme quinze mille ans? Vous avez donc maintenant une vue claire de toute la question, mon général. »

— « Oui, je... je vois. »

— « Très bien. Et vous comprenez à présent, » termina Schaulk d'une voix plus sèche que jamais, « pourquoi je ne pouvais prétendre sauver le monde, autrement que d'une façon détournée et essentiellement passive, en assemblant d'abord toutes les données et en établissant que... »

Une bombe atomique éclata dans le cerveau du général qui n'avait plus qu'à attendre cette conclusion percutante :

« ...que, avant tout, aucun ennemi ne nous faisait la guerre à travers l'espace. »

Cette nouvelle n'est fantaisiste qu'en apparence. En effet, le problème posé par les déchets radio-actifs qui s'accumulent dans les piles atomiques devient de jour en jour plus crucial. Rien ne peut arrêter la radio-activité et, si la situation actuelle se poursuit, la photographie deviendra impossible d'ici vingt ans. Déjà, aux usines d'une grande maison de fournitures photographiques, des plaques ont été voilées par des rayons atomiques d'origine inconnue... La presse des U.S.A. s'est fait récemment l'écho des inquiétudes des savants américains sur cette question (inquiétudes auxquelles l'auteur fait déjà allusion vers la fin de son récit). Mais où la similitude entre la réalité et la fiction devient frappante, c'est quand on sait que la solution imaginée par le Dr. Schaulk dans cette nouvelle (rejeter les débris radioactifs dans le vide interplanétaire) est en fait désormais considérée tout à fait sérieusement, comme étant peut-être la seule possible.

Nous ne pouvons mieux faire à ce sujet que de reproduire cet article du « New-York Times », *repris par* « Paris-Presse » *dans son numéro du 25 avril dernier (tout commentaire serait superflu) :*

« Qu'allons-nous faire avec les déchets radio-actifs, se demandent les savants américains, si d'ici quelques dizaines

d'années nous produisons le plus clair de notre énergie au moyen de piles atomiques? »

Jusqu'à présent, ce problème paraissait insoluble. Les déchets radio-actifs produits par les piles vont se chiffrer bientôt par milliers de tonnes annuelles et ces quantités iront s'accumulant, tout en conservant leur pouvoir de rayonnement mortel.

Ces déchets ne peuvent être acheminés dans les égouts, car ils empoisonneraient les rivières, contamineraient les poissons, rendraient radio-actifs les produits industriels des usines qui se servent de ces eaux.

Ils ne peuvent pas non plus être enterrés dans le sol, qu'ils contamineraient par surface croissante ! Un rat radio-actif, par exemple, pris dans une usine atomique, ne peut être enfoui; quelque animal risquerait toujours de le dévorer après l'avoir déterré, et deviendrait à son tour une menace.

Présentement, les déchets radio-actifs sont enfermés dans des récipients d'acier avant d'être enterrés. Mais cette solution est loin d'être parfaite, car l'acier lui-même finit par être contaminé, sans parler du fait qu'il se corrode à la longue et que le liquide radio-actif qu'il contient finit par s'en échapper, imbibant le sol et contaminant en fin de compte les réserves d'eau potable.

Or, voici que le professeur Ira Freeman, physicien à l'université Rutgers, croit avoir trouvé la méthode idéale pour débarrasser la terre de ses déchets importants. Le professeur Freeman propose de projeter les déchets radio-actifs sur Mars, Vénus ou une autre planète. Cette solution paraît bien plus satisfaisante que de pomper les déchets dans des puits de pétrole désaffectés ou, comme d'autres le proposent, de les enfermer dans des blocs de ciment qu'on enfouirait ensuite dans le désert ou dans le fond des océans.

A moins d'adopter sa solution, affirme, en effet, le professeur Freeman, « nous risquons de rendre cette planète inhabitable pour les générations futures ».

Après les avoir concentrés, le professeur Freeman propose de charger les déchets radio-actifs liquides sur des fusées citernes qui les emporteraient ensuite dans les espaces interstellaires. Ces fusées seront coûteuses mais, comparées à celles qui feront la navette entre la Terre et la Lune, elles seront fort bon marché.

D'après le professeur, ce service de voirie interplanétaire ne reviendrait qu'à 80 *francs par kilo de déchets radio-actifs transporté.*

Si les astronautes devaient avoir quelques scrupules à transformer Mars ou Vénus en dépotoir radio-actif, rien ne les empêcherait alors d'envoyer les déchets sur l'un des 40 000 *astéroïdes de toute taille qui sillonnent le ciel, ou de les projeter dans le vide cosmique, quelque part entre la Terre et la Lune, où ils continueront de graviter à la manière de satellites, jusqu'à la fin des siècles.* »

Le soulier qui trouva chaussure à son pied

(The short happy life of the brown oxford)

par PHILIP K. DICK

Ce n'est pas la première fois que nous vous montrons comment l'actuelle « science-fiction » américaine, délaissant les guerres interplanétaires ou les grands voyages sidéraux, fait souvent un sort à la fantaisie et à l'humour (davantage dans la nouvelle que dans le roman). En voici un nouvel exemple qui est un peu un cas-limite, car dans ce récit, si humour il y a, il correspondrait assez au genre dénommé loufoque (qu'illustra au cinéma l'inoubliable « Hellzapoppin »). *Le titre déjà ne nous fixe-t-il pas sur la qualité des intentions de l'auteur? Choisir comme « héros » d'une histoire... un soulier (!) est en effet pour le moins inattendu... Mais ce n'est pas tout! Ce soulier, en effet, est loin d'être un soulier ordinaire. Il a été* traité *par une mystérieuse machine due à un vieil inventeur farfelu : le Dr Labyrinth, dont le nom à lui seul est un poème et que vous retrouverez plus tard dans d'autres aventures, à l'instar de son émule le Pr Cleanth Penn Ransom (également présent dans ce numéro).*

Cette machine est appelée l' « Animateur » et elle fonctionne d'après le « Principe d'Irritation Suffisante », que les savants ignorent mais qu'ils sont impardonnables de ne pas avoir encore découvert!

Quant à la façon dont le soulier va réagir à l' « irritation » en question, nous vous abandonnons le soin de le constater vous-mêmes, en espérant qu'elle vous laissera rêveurs...

(A noter pour finir que Philip K. Dick était déjà l'auteur, dans un tout autre genre, de la nouvelle « Le Sacrifié », *parue dans notre numéro 4).*



« J'AI quelque chose à vous montrer, » me dit le Docteur Labyrinth. D'un air très grave, il tira une boîte d'allumettes de la poche de son veston. Il la tenait étroitement et ne la quittait pas des yeux.

— « Vous êtes sur le point de voir la chose la plus capitale de la science moderne. Le monde va trembler et frémir. »

— « On peut voir? » dis-je.

Il était tard, passé minuit. Au dehors, la pluie tombait dans les rues désertes. Je regardai le Docteur Labyrinth ouvrir précautionneusement,

 Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc.

à peine d'une petite fente, la boîte d'allumettes au moyen de son pouce. Je me penchai pour regarder.

Dans la boîte d'allumettes se trouvait un bouton de cuivre et rien d'autre avec, sauf un brin d'herbe séché et ce qui me sembla être une miette de pain.

— « Il y a bien longtemps que les boutons ont été inventés, » dis-je. « Je ne vois pas ce qu'il y a là d'extraordinaire. »

Je tendis la main pour toucher le bouton, mais Labyrinth retira vivement la boîte, en fronçant les sourcils d'un air furieux.

— « Ce bouton, » dit-il, « n'est pas un bouton comme les autres. »

Et regardant fixement son bouton, il lui ordonna :

— « Vas-y ! Vas-y ! » Il le poussa du doigt. « Vas-y ! »

Je le regardais faire avec perplexité.

— « Labyrinth, j'aimerais bien avoir une explication de ce qui se passe. Vous arrivez chez moi au beau milieu de la nuit, vous m'exhibez un bouton dans une boîte à allumettes et... »

Labyrinth se laissa aller contre le dos du divan, effondré par sa défaite. Il referma la boîte et, résigné, la remit dans la poche.

— « Il est inutile de se leurrer, » dit-il. « Je n'ai pas réussi. Le bouton est mort. Il n'y a plus d'espoir. »

— « Est-ce tellement inouï? Qu'attendiez-vous de ce bouton? »

— « Apportez-moi quelque chose. » Le regard désespéré de Labyrinth faisait le tour de la pièce. « Apportez-moi... apportez-moi du *vin.* »

— « Si vous voulez, Toubib, » dis-je en me levant. « Mais vous savez ce que le vin fait aux gens. »

J'allai à la cuisine et remplis deux verres de xérès. Je les rapportai et lui en passai un. Nous sirotâmes pendant quelques instants.

— « J'aimerais cependant que vous me mettiez au courant. »

Le docteur posa son verre, hochant la tête d'un air vague. Il croisa les jambes et prit sa pipe. Après l'avoir allumée, il regarda une fois de plus prudemment à l'intérieur de la boîte à allumettes, puis il poussa un soupir et la remit dans sa poche.

— « C'est inutile », dit-il. L' « Animateur » ne fonctionnera jamais, le Principe en lui-même est faux. Naturellement, je vous parle du Principe de l'Irritation Suffisante. »

— « Qu'est-ce que c'est que ça? »

— « Voici comment j'ai découvert ce Principe. Un jour, sur la plage, j'étais assis sur un rocher. Le soleil brillait et il faisait très chaud. Je transpirais et n'étais pas du tout à mon aise. Subitement un caillou à côté de moi se leva et partit en rampant. La chaleur du soleil l'avait gêné. »

— « Vraiment? Un caillou? »

— « Et aussitôt je réalisai le Principe d'Irritation Suffisante. Voici quelle était l'origine de la vie. Il y a une éternité de cela, dans le passé le plus obscur, un bout de matière inanimée avait été tellement irrité par quelque chose qu'il avait quitté l'endroit où il se trouvait, poussé par

l'indignation. Et je vis l'œuvre à laquelle je devais consacrer ma vie : découvrir l'irritant parfait, suffisamment exaspérant pour donner la vie à la matière inanimée, et l'incorporer dans une machine pratique. La machine qui en ce moment se trouve sur le siège arrière de ma voiture, s'appelle l' « Animateur ». Mais elle ne fonctionne pas. »

Nous gardâmes le silence pendant quelques instants. Je sentais mes yeux se fermer doucement.

— « Dites donc, Toubib, » commençais-je à dire, « ne croyez-vous pas qu'il serait l'heure de... »

Le Docteur Labyrinth bondit brusquement sur ses pieds.

— « Vous avez raison, » déclara-t-il. « Il est temps que je parte. Et c'est ce que je vais faire. »

Il se dirigea vers la porte. Je le rattrapai.

— « Quant à cette machine, » lui dis-je, « n'abandonnez pas tout espoir. Peut-être arriverez-vous à la faire fonctionner une autre fois. »

— « La machine?, » répéta-t-il en fronçant les sourcils. « Ah ! oui ! l' « Animateur ». Eh bien, si vous voulez, je vous le vends pour cinq dollars. »

Je restai bouche bée. Il y avait quelque chose de tellement désespéré en lui que je n'avais nulle envie de rire.

— « Pour combien? » dis-je.

— « Je vais l'apporter ici. Attendez-moi. »

Il sortit, descendit les marches du perron et longea l'allée obscure. Je l'entendis ouvrir la portière de sa voiture, puis grogner et marmonner.

— « Attendez-moi, je viens ! » m'écriai-je.

J'accourus auprès de lui. Il se débattait avec une grande boîte carrée, essayant de la sortir de sa voiture. Je saisis un des côtés de la boîte et ensemble nous la transportâmes dans la maison. Nous la posâmes sur la table de la salle à manger.

— « C'est donc ça l' « Animateur », dis-je. « On dirait un de ces poêles hollandais. »

— « Mais c'en est un, ou tout au moins c'en était un. L' « Animateur » émet un rayon de chaleur irritant. Mais je ne veux plus jamais en entendre parler. »

Je sortis mon porte-billets.

— « Entendu. Si vous tenez absolument à le vendre, autant que ce soit moi qui l'achète. »

Je lui donnai l'argent et il le prit. Il m'expliqua le fonctionnement, me montra où placer la matière inanimée, m'indiqua comment régler les cadrans et les appareils de mesure, puis, sans le moindre avertissement, il mit son chapeau et partit.

J'étais seul avec mon nouvel « Animateur ». Tandis que je le regardais encore, ma femme descendit vêtue de son peignoir de bain.

— « Que se passe-t-il? » demanda-t-elle. « Regarde-toi, tes souliers sont trempés. As-tu été dehors, dans le ruisseau? »

— « Pas tout à fait. Regarde ce poêle. Je viens de le payer cinq dollars. Il anime les choses. »

Joan continuait à fixer mes souliers du regard.

— « Il est une heure du matin. Mets tes souliers dans ton fourneau et viens te coucher. »

— « Mais tu ne te rends pas compte... »

— « Mets tes souliers dans ce fourneau, » dit Joan, déjà dans l'escalier. « M'entends-tu? »

— « Bon. Bon, » dis-je.

***

Il revint le lendemain à l'heure du petit déjeuner. Alors que j'étais assis, regardant d'un air maussade une assiette d'œufs froids au bacon, la sonnette de la porte d'entrée se mit à vibrer furieusement.

— « Qui cela peut-il être? » demanda Joan.

Je me levai, longeai le couloir, passai dans le living-room et ouvris la porte.

— « Labyrinth ! » m'écriai-je.

Son visage était blême et il avait de grands cernes sous les yeux.

— « Tenez, voici vos cinq dollars, » dit-il. « Je viens reprendre mon Animateur. »

J'étais éberlué.

— « Entendu, Toubib. Entrez, je vais vous le chercher. »

Il entra et s'arrêta, trépignant d'impatience. J'allai chercher l'Animateur. Il était encore tiède. Labyrinth me regardait alors que je le lui apportais.

— « Posez-le là, » dit-il. « Je tiens à m'assurer qu'il ne lui est rien arrivé. »

Je le posai sur la table et le docteur l'examina amoureusement, soigneusement. Il ouvrit la porte et regarda à l'intérieur.

— « Il y a un soulier là-dedans, » dit-il.

— « Il devrait y en avoir deux, » lui répondis-je en me souvenant subitement de la veille. « Mon Dieu ! J'y avais mis mes souliers à sécher. »

— « Les deux? Je n'en vois qu'un. »

Joan arriva, venant de la cuisine.

— « Bonjour, Toubib, » dit-elle. « Quel bon vent vous amène si tôt? »

Labyrinth et moi, nous nous regardions les yeux ronds.

— « Un seul? » demandai-je.

Je me penchai pour regarder. A l'intérieur il n'y avait qu'un seul soulier boueux, bien sec à présent après sa nuit dans l' « Animateur Labyrinth ». Un seul soulier... mais j'en avais placé deux dans l'appareil. Où était l'autre?

Je me retournai, mais l'expression sur le visage de Joan me fit oublier ce que j'étais sur le point de dire. Elle fixait le plancher, horrifiée, la bouche ouverte.

Quelque chose de petit et de brun y bougeait, se glissant vers le divan,

avant de disparaître dessous. Je n'avais fait que l'entrevoir, un éclair passager de mouvement, mais je savais ce que c'était.

— « Oh ! Mon Dieu ! » s'exclama Labyrinth. « Tenez, prenez vos cinq dollars. » Il poussa un billet de banque dans mes mains. « Maintenant, je tiens vraiment à le remporter. »

— « Une minute, » dis-je. « Aidez-moi. Il nous faut attraper ce sacré machin avant qu'il sorte. »

Labyrinth traversa la pièce et ferma la porte de la salle à manger.

— « C'est allé sous le divan. » Il s'accroupit et regarda sous le meuble. « Je crois le voir. Avez-vous une canne ou quelque chose? »

— « Laissez-moi partir d'ici ! » s'écria Joan. « Je ne veux pas avoir affaire à ça ! »

— « Tu ne peux pas sortir en ce moment, » lui dis-je. J'arrachai une tringle de rideau à la fenêtre et en retirai le rideau. « Nous pouvons nous servir de ça. » Je rejoignis Labyrinth sur le plancher. « Je vais le déloger, mais il vous faudra m'aider à le rattraper. Si nous n'agissons pas rapidement, nous ne le reverrons jamais. »

Je poussai le soulier du bout de la tringle. Il battit en retraite, se pressant contre le mur. Je pouvais très bien le distinguer, un petit tas brun, tout ramassé sur lui-même et silencieux, comme quelque animal sauvage aux abois échappé de sa cage. Cela me donna une curieuse sensation.

— « Je me demande ce qu'on va en faire? » murmurai-je. « Où diable le fourrer? »

— « On pourrait peut-être le mettre dans un tiroir du bureau? » suggéra Joan en regardant autour d'elle. « Je vais enlever les papiers. »

— « Le voilà qui file ! »

Labyrinth se releva aussi vite que possible. Le soulier était sorti, s'enfuyant précipitamment. Il traversa la pièce en direction du grand fauteuil. Avant qu'il ait pu se glisser dessous, Labyrinth réussit à saisir un de ses lacets. Le soulier se démena et tira en tous sens, essayant de se libérer, mais le vieux docteur tenait bon et l'empoigna fermement.

Ensemble, nous le plaçâmes dans le tiroir du bureau et refermâmes celui-ci. Nous poussâmes un soupir de soulagement.

— « Voilà qui est fait ! » dit Labyrinth. Il nous sourit bêtement. « Comprenez-vous ce que ceci signifie? Nous avons réussi ! Nous avons réellement réussi ! L' « Animateur » a fonctionné. Mais je me demande pourquoi ça n'a pas marché pour le bouton? »

— « Le bouton est en cuivre, » dis-je, « et le soulier c'est de la peau et de la colle animales. Quelque chose de naturel. En outre, il était mouillé. »

Nous regardâmes vers le tiroir.

— « Dans ce bureau, » proféra le Docteur Labyrinth, « se trouve la chose la plus capitale de toute la science moderne. »

— « Le monde tremblera et frémira, » terminai-je. « Je sais. Eh bien, vous pouvez considérer le soulier comme vous appartenant. » Je

saisis la main de Joan. « Je vous donne le soulier avec votre Animateur. »

— « Parfait, » dit Labyrinth en hochant la tête. « Mais surveillez-le bien, ne le laissez pas filer. » Il se dirigea vers la porte d'entrée. « Il faut que j'aille trouver des gens compétents, des personnes qui... »

— « Ne pourriez-vous pas l'emporter avec vous? » demanda Joan nerveusement.

Près de la porte, Labyrinth marqua un temps d'arrêt.

— « Non, surveillez-le bien. C'est la preuve. La preuve que l' « Animateur » fonctionne. Le Principe d'Irritation Suffisante. »

Il descendit l'allée à pas pressés.

— « Eh bien? » demanda Joan. « Que fait-on maintenant? Vas-tu réellement rester ici à le surveiller? »

Je consultai ma montre.

— « Il me faut partir à mon travail. »

— « Eh bien, moi je refuse de le surveiller. Si tu sors, je sors avec toi. Je ne resterai pas ici pour tout l'or du monde. »

— « Il ne risque rien dans ce tiroir, » dis-je. « Je crois que nous pouvons sans danger l'y laisser pour un moment. »

— « Je vais aller voir ma mère. Je te retrouverai en ville ce soir et nous reviendrons ensemble. »

— « En as-tu vraiment aussi peur que ça? »

— « Il me déplaît. Il a quelque chose qui n'est pas catholique. »

— « Mais ce n'est qu'un vieux soulier! »

Joan eut un mince sourire.

— « N'essaie pas de me faire prendre des vessies pour des lanternes, » dit-elle. « Il n'y a jamais eu de soulier pareil à celui-ci. »



Ce soir-là elle me retrouva en ville après mon travail et nous dinâmes dehors. A notre retour, je garai ma voiture dans l'allée. Puis, nous remontâmes lentement jusqu'à la maison.

Sur le perron Joan s'arrêta.

— « Faut-il vraiment que nous rentrions? Ne pourrions-nous pas aller au cinéma ou ailleurs? »

— « Non, il faut rester ici. Je suis curieux de voir comment il est. Je me demande ce qu'il nous faudra lui donner à manger? »

Je mis la clef dans la serrure et ouvris la porte d'entrée. Quelque chose me passa entre les jambes à toute vitesse, volant presque au ras de l'allée, avant de disparaître dans les buissons.

— « Qu'est-ce que c'était? » murmura Joan, frappée de stupeur.

— « Je crains de le deviner. »

Je courus vers le bureau. En effet, le tiroir était grand ouvert. Le soulier avait réussi à s'échapper.

— « Eh bien voilà ! » dis-je. « Je me demande ce que nous allons raconter au toubib. »

— « Tu pourrais peut-être le rattraper, » suggéra Joan. Elle ferma la porte d'entrée sur nous. « Ou bien tu pourrais en animer un autre. Essaie de le faire avec celui qui te reste. »

Je secouai la tête.

— « Il n'a pas répondu au traitement cette nuit. La nature est une chose bien étrange. Certains objets ne réagissent pas. Mais peut-être pourrions-nous... »

Le téléphone sonna. Nous nous regardâmes. Cette sonnerie avait quelque chose de terrifiant.

— « C'est lui, » dis-je en prenant le récepteur.

— « Labyrinth à l'appareil, » dit une voix familière. « Je passerai à la première heure demain matin. Ils viendront avec moi. Nous prendrons des photos. Ça fera des articles sensationnels. Jenkins, du laboratoire... »

— « Ecoutez, Toubib... » commençai-je.

— « On bavardera plus tard. J'ai mille choses à faire. Je vous verrai demain matin. »

Il raccrocha.

— « Etait-ce le docteur ? » demanda Joan.

Je regardai le tiroir ouvert et vide.

— « Oui. C'était bien lui. »

Je me dirigeai vers le placard du couloir et enlevai mon pardessus. Brusquement, j'éprouvai une impression bizarre. Je m'arrêtai et me retournai. Quelque chose m'observait. Mais quoi ? Je ne voyais rien. Cela me donna le frisson.

— « Que diable ! » dis-je.

Je haussai les épaules et suspendis mon pardessus. Au moment ou je m'apprêtais à retourner au living-room je crus voir, du coin de l'œil, quelque chose bouger.

— « Zut ! » fis-je.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Oh ! rien. Rien du tout. »

Je regardai tout autour de moi, mais je ne vis rien d'anormal. Il y avait la petite bibliothèque, les tapis, les tableaux aux murs, tout comme d'habitude, mais quelque chose avait certainement bougé.

J'entrai au living-room. L'« Animateur » était sur la table. En passant à côté, je sentis une bouffée de chaleur. Il était toujours allumé et la porte en était ouverte. Je tournai le commutateur et la lumière du cadran s'éteignit .L'avions-nous laissé allumé toute la journée ? J'essayai de me souvenir, mais n'arrivai pas à acquérir une certitude.

— « Il nous faut retrouver le soulier avant la tombée de la nuit, » dis-je.

*
* *

Nous cherchâmes partout, sans rien trouver. Chaque centimètre de la cour, du jardin, chaque buisson, le dessous de la haie, furent examinés par nous, nous fîmes même une inspection du sous-sol, sans le moindre succès.

Lorsque la lumière fut devenue trop faible pour nous permettre de voir, nous allumâmes la lumière du perron et continuâmes nos recherches encore pendant un certain temps. Finalement j'abandonnai. Je revins jusqu'au perron et m'assis sur les marches.

— « C'est inutile, » dis-je. « Rien que sous la haie il y a des milliers de cachettes et pendant que nous regardons à un bout il peut filer par l'autre. Nous sommes battus. Il nous faut bien en convenir. »

— « Peut-être est-ce préférable ainsi, » déclara Joan.

Je me levai.

— « Nous laisserons la porte d'entrée ouverte cette nuit. Il reste une petite chance pour qu'il revienne à la maison. »

Nous la laissâmes ouverte, mais le lendemain matin, lorsque nous descendîmes au rez-de-chaussée, la maison était silencieuse et vide. Je sus immédiatement que le soulier n'était pas revenu. Je fouinai de-ci de-là, examinant l'état des lieux. Dans la cuisine des coquilles d'œufs avaient été jetées à côté de la poubelle. Ainsi le soulier était revenu dans la nuit mais, après s'être servi il était reparti.

Je fermai la porte d'entrée et nous restâmes debout l'un en face de l'autre, à nous regarder en silence.

— « Le Toubib va arriver incessamment, » dis-je. « Je crois que je ferais mieux de téléphoner au bureau pour les prévenir que j'arriverai en retard. »

Joan toucha l' « Animateur ».

— « C'est donc cet appareil qui a fait cela. Je me demande si ça se reproduira jamais. »

Nous sortîmes et cherchâmes encore pendant un certain temps, remplis d'espoir. Mais rien ne bougeait sous les buissons, absolument rien.

— « Et voilà ! » dis-je, en levant les yeux. « Tiens, voici une voiture qui arrive. »

Une Plymouth noire s'arrêta devant la maison. Deux hommes d'un certain âge en descendirent et prirent l'allée, se dirigeant vers nous tout en nous dévisageant avec curiosité.

— « Où est Rupert? » demanda l'un d'eux.

— « Qui? Voulez-vous dire le Docteur Labyrinth? Je suppose qu'il ne va pas tarder à arriver. »

— « C'est à l'intérieur? » demanda l'homme. « Je suis Porter, de l'Université. Me permettez-vous d'y jeter un coup d'œil? »

— « Vous feriez mieux d'attendre, » dis-je, mal à l'aise. « Attendez que le docteur soit arrivé. »

Deux autres voitures se rangèrent devant la maison. D'autres hommes d'un certain âge en sortirent et remontèrent l'allée en murmurant et en bavardant entre eux.

— « Où est l' « Animateur »? me demanda un vieux bonhomme aux

cheveux en broussaille. « Jeune homme, menez-nous vers la pièce à conviction. »

— « La pièce à conviction est à l'intérieur, » dis-je. « Si vous voulez voir l' « Animateur », vous n'avez qu'à entrer. »

Ils entrèrent à la queue leu leu suivis de Joan et de moi. Debout autour de la table, ils scrutèrent la boîte carrée, le poêle hollandais, en parlant avec animation.

— « C'est ça ! » s'écria Porter. « Le Principe de l'Irritation Suffisante deviendra... »

— « Des balivernes, » l'interrompit un autre. « C'est absurde. Je veux voir ce chapeau ou ce soulier ou je ne sais quoi. »

— « Vous le verrez, » dit Porter. « Rupert sait parfaitement ce qu'il fait. Vous pouvez en être certain. »

Ils se mirent à discuter, citant des autorités, des dates et des lieux. D'autres voitures arrivaient, et parmi elles des voitures de presse.

— « Oh ! mon Dieu ! » m'exclamai-je. « Le docteur en mourra. »

— « Eh bien, il n'aura qu'à leur dire exactement ce qui s'est passé, » dit Joan. « Les informer de la fuite de l'objet. »

— « C'est nous qui allons le faire et non pas lui. C'est nous qui l'avons laissé partir. »

— « Je n'ai jamais rien eu à voir dans toute cette histoire. Dès le début je n'ai jamais aimé cette paire de chaussures. Ne te souviens-tu pas que je voulais à tout prix que tu prennes cette autre paire acajou. »

J'ignorai Joan. Le nombre d'hommes d'un certain âge s'assemblant sur la pelouse croissait continuellement. Ils étaient là, bavardant et discutant. Tout d'un coup je vis la petite Ford bleue de Labyrinth s'arrêter devant chez nous et je perdis courage. Il était venu, il était là et, d'ici un instant, nous allions être obligés de tout lui raconter.

— « Je ne peux pas l'affronter, » dis-je à Joan. « Filons par derrière. »

A la vue de Labyrinth, tous les savants se mirent à sortir de la maison, faisant cercle autour de lui sur la pelouse. Joan et moi nous nous regardâmes. A part nous deux, il n'y avait personne dans la maison. Je fermai la porte d'entrée. Des bruits de conversations filtraient à travers les fenêtres. Labyrinth exposait son Principe d'Irritation Suffisante. D'une minute à l'autre, il allait entrer et exiger son soulier.

— « Eh bien, c'est sa faute. Il n'avait qu'à ne pas nous le laisser, » dit Joan.

Elle prit un magazine et se mit à le feuilleter.

Labyrinth me fit un signe de la main à travers la fenêtre. Son visage de vieillard était illuminé de sourires. J'agitai la main sans conviction. Ensuite, je m'assis auprès de Joan.

Le temps passait. Je fixais le plancher. Que pouvions-nous faire? Rien d'autre qu'attendre, attendre que le docteur rentre triomphalement dans la maison, entouré de savants, d'érudits, de reporters, d'historiens, et réclame la preuve de sa théorie : le soulier. Toute la vie

de Labyrinth, la preuve de son Principe, de l' « Animateur », de tout, reposait sur mon vieux soulier.

Et ce sacré soulier était parti. Il était quelque part là dehors !

— « Cela ne va pas tarder à présent, » dis-je.

Nous attendîmes sans parler. Au bout d'un moment, je remarquai une chose étrange : le brouhaha des voix à l'extérieur s'était estompé. J'écoutai, mais n'entendis rien.

— « Eh bien, » dis-je, « je me demande pourquoi ils n'entrent pas? »

Le silence persistait. Que se passait-il? Je me levai, allai ouvrir la porte d'entrée et regardai au dehors.

— « Que se passe-t-il? » demanda Joan. « Vois-tu le soulier? »

— « Non, » répondis-je, « je n'y comprends plus rien. »

Ils étaient tous là, dans le silence le plus complet, à regarder quelque chose au sol, sans qu'aucun d'eux ne prononce une parole. J'étais stupéfait. Je n'arrivais pas à comprendre.

— « Que se passe-t-il? » demandai-je à mon tour.

— « Allons voir. »

Nous descendîmes lentement les marches et nous dirigeâmes vers la pelouse. Après avoir joué des coudes, nous réussîmes à parvenir jusqu'au premier rang du groupe.

— « Mon Dieu ! » m'écriai-je. « Mon Dieu ! »

Un étrange petit cortège traversait la pelouse, se faufilant à travers le gazon. Deux souliers : mon vieux soulier brun et, juste devant lui, ouvrant la marche, une autre chaussure, une minuscule mule blanche à talon haut. Je la regardai les yeux ronds. Je l'avais déjà vue quelque part.

— « C'est à moi ! » s'écria Joan. Tous les yeux se tournèrent vers elle. « C'est une de mes mules... »

— « Plus maintenant, » dit Labyrinth. Son vieux visage était pâle d'émotion. « Elle est au-delà de nous, pour l'éternité. »

— « Stupéfiant ! » dit un des savants. « Regardez-les. Observez le comportement de la femelle.

La petite mule blanche précédait soigneusement mon vieux soulier de quelques centimètres, l'engageant à le suivre d'un air de Sainte-Nitouche. Lorsque mon vieux soulier s'approchait, elle reculait, se mouvant en demi-cercle. Tous deux s'arrêtèrent pendant un instant, se considérant l'un l'autre. Puis, tout d'un coup, mon vieux soulier se mit à sautiller alternativement sur son talon et sur sa pointe. Ensuite, avec une dignité très solennelle, il dansa autour de l'autre jusqu'à ce qu'il soit revenu à son point de départ.

La mule fit un léger bond, puis se remit en mouvement, lentement, avec hésitation, laissant presque mon soulier la rattraper avant de poursuivre sa route.

— « Ceci implique un sens des mœurs très développé, » dit un vieux monsieur. « Peut-être même une inconscience raciale. Ces souliers suivent un rituel immuable, probablement séculaire... »

— « Labyrinth, que signifie ceci? » dit Porter. « Voulez-vous nous l'expliquer? »

— « Donc voilà ce qui s'est passé, » murmurai-je. « Pendant que nous étions dehors, le soulier l'a sortie du placard et a fait agir l' « Animateur » sur elle. Je savais bien que quelque chose m'observait hier soir. La mule se trouvait encore dans la maison. »

— « Et c'est pour cela que le soulier a branché l' « Animateur », dit Joan. Elle renifla. « Après tout, cela n'a rien d'extraordinaire. »

Les deux souliers avaient presque atteint la haie, la mule blanche toujours juste hors de portée des lacets du soulier brun. Labyrinth se dirigea vers eux.

— « Ainsi, Messieurs, vous êtes à même de constater que je n'avais rien exagéré. Ceci est un grand moment scientifique : celui de la création d'une race nouvelle. Peut-être, lorsque l'humanité sera tombée en ruine, que la société aura été détruite, cette nouvelle forme de vie... »

Il essaya de se saisir du soulier, mais au même instant le soulier femelle disparut dans la haie, reculant dans les ténèbres du feuillage. D'un seul bond, le soulier brun s'élança à sa suite. Il y eut un bruissement, puis un silence complet s'établit.

— « Je rentre à la maison, » dit Joan en s'éloignant.

— « Messieurs, » déclara Labyrinth, le visage un peu rouge, « ceci est incroyable. Nous sommes témoins d'un des événements les plus profonds et les plus riches de portée de la science. »

— « Je dirais : nous en sommes *presque* témoins, » le repris-je pudiquement.



■ ***Erratum.***

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs d'une malencontreuse coquille qui rendait inintelligible, à première vue, une réplique de la nouvelle « *Le super-perroquet* », publiée dans notre numéro 7. Il s'agit (page 55) du passage où le génial perroquet en question énonce le sujet de sa conférence et bute sur le mot « crucial ». Le texte normal était :

« *Un nouvel examen de certains points cruciaux* de l'Enfer. *Ou bien dites-vous CRUXIAUX ?* » *(avec un X...)*

Tout eût été dans l'ordre si un typographe trop bien intentionné ne s'était avisé de corriger le mot à la seconde reprise, en le rétablissant dans son orthographe exacte, et de persister dans son idée même après que la coquille fût signalée sur les épreuves par les soins des correcteurs...

Ce qui explique pourquoi Worthington, qui par ailleurs donnait de tels signes d'intelligence, semblait soudain, en cet endroit, se mettre à radoter inexplicablement. Nous lui devions bien cette mise au point.

Le « Lait du Paradis »

(The milk of Paradise)

par JEROME BARRY

Comment, sur une idée vieille comme le monde, on peut encore écrire une fiction de nature moderne, c'est ce que nous montre l'auteur de cette nouvelle (également connu aux U.S.A. comme écrivain policier). Approchez donc à sa suite et entrez comme il vous y invite dans ce « drugstore » pareil à tous les autres, mais où, l'espace d'un unique soir, sera servie par faveur spéciale la boisson tant recherchée, la boisson « que tous les cœurs désirent » (qu'on l'appelle « Lait du Paradis » ou d'un autre nom) : autrement dit le bienfaisant breuvage que célébrait Edgar Poe dans son poème « Le corbeau » : « Bois, oh! bois ce bon népenthès! »



Il descendit la rue, après avoir surgi brusquement d'une des zones obscures entre les réverbères clairsemés, comme s'il avait émergé du néant. Il pénétra dans la flaque lumineuse que la vitrine d'un *drugstore* étalait sur le trottoir.

Du ciel chargé de nuages, soufflaient en grondant de tièdes rafales humides qui semblaient le pousser devant elles. Au moment où elles s'apaisèrent, il était arrêté sous une enseigne au néon qui grinçait comme pour se plaindre des mauvais traitements que lui faisait subir le vent. Les tubes incandescents striaient d'ondulantes raies rouges le trottoir encore mouillé par l'averse récente.

Il pouvait apercevoir, derrière l'étalage des tubes de pilules vitaminées et des trousses d'infirmière, les silhouettes d'un jeune homme et d'une jeune femme penchés sur le comptoir du bar. Mais ils étaient trop accaparés par leurs soucis personnels pour jeter les yeux de son côté à travers la vitrine. Il déposa une petite valise sur le sol et fouilla dans sa poche pour y prendre un vieux calepin aux coins fatigués qu'il feuilleta du bout du pouce.

— « Las Animas, Colorado... West Helena, Arkansas... Opelike, Alabama... On peut dire que je vois du pays! Old Orchard Beach... Sparrow Point... Hum... Ah, nous y voilà! Highland Springs! »

Il leva les yeux vers les tubes flamboyants et déchiffra les lettres qu'ils formaient.

« Drugstore — COOPER — Sodas » (1).

Il regarda une nouvelle fois la vitrine, comme s'il cherchait quelque

(1) On sait qu'aux Etats-Unis un *drugstore* est à la fois une pharmacie et une sorte de *milk-bar*.

Copyright, 1953, *by Fantasy House, Inc.*

chose qui eût dû s'y trouver mais qu'il n'y voyait pas. Sa belle assurance parut faiblir. Il leva les yeux en l'air vers les ténèbres.

— « C'est bien ici, hein? » dit-il tout haut, semblant guetter une réponse.

Un faible éclair brilla ; un géant invisible parut s'éclaircir la gorge derrière l'horizon.

Il hocha la tête, referma son calepin et attendit patiemment qu'un homme aux cheveux gris allongeât la main entre les objets mis en vitrine, pour poser contre la glace une pancarte manuscrite avec les mots : « *On demande un garçon.* »

Dehors, l'étranger ramassa sa valise et pénétra dans le magasin. Il suivit l'homme grisonnant qui retournait au comptoir des ordonnances médicinales. Passant près des jeunes gens installés au bar, il perçut au passage le murmure de leurs voix.

— « ... Oh, si je pouvais oublier t'avoir jamais rencontré, Dave ! » chuchotait la femme avec angoisse.

Son compagnon, un beau garçon brun au visage ouvert, dont le port de tête et les larges épaules un peu voûtées semblaient exprimer une indifférence désespérée, dit d'une voix morne :

— « Voyons, Louise... Et moi, qu'est-ce que je deviendrai? »

— « Tu resteras ce que tu étais avant de la tuer... Pas grand-chose de bon !... »

Le menton du jeune homme retomba sur sa poitrine comme s'il avait reçu un direct à la mâchoire.

L'étranger les dépassa ; les bribes de leur conversation cessèrent de lui parvenir. L'homme aux cheveux gris était arrivé à son comptoir. En se retournant il aperçut le nouveau venu.

— « Vous désirez? »

— « J'ai vu votre pancarte à l'étalage, Mr. Cooper. »

— « Ça, alors ! Je viens à peine de l'y mettre ! Tu t'appelles comment, mon gars? »

— « Harry. »

— « Harry comment? »

— « Harry Farr. »

— « Tu es du pays? Je ne te remets pas. »

— « Pas étonnant. Je viens d'arriver. J'ai fait de l'auto-stop. »

Le vieil homme soupira et examina Harry Farr plus attentivement. Oui, c'était bien le genre : des cheveux blonds, ébouriffés par le vent ; un vieil imperméable râpé et une valise de fibrine qui ne devait contenir qu'une chemise, un caleçon et une paire de chaussettes de rechange. Quant à sa physionomie — (beaux ou laids, bruns ou blonds, ils avaient tous la même) c'était bien celle d'un serveur nomade : traits mobiles à la fois juvéniles et vieux, air railleur et blasé. Mr. Cooper en avait tant vu ! Chez tous, c'était le même bagout, la même absence d'illusions et pourtant le même appétit enfantin et toujours inassouvi de nouveauté qui les poussait sans cesse de ville en ville.

— « Tu viens d'où? »
— « En dernier, de Louisville. »
— « Ça fait un bout de chemin. Tu as dû voir du pays, hein? »
— « Pas mal. »
— « Ici, tu sais, ce n'est pas un *drugstore* de grande ville avec pourboires et tout. Je paie mon personnel au tarif syndical, mais tu n'as pas grand-chose de plus à espérer. Combien de temps comptes-tu rester ici? »
— « Tant qu'on aura besoin de moi, Mr. Cooper. »
— « Ça alors, c'est pas banal, » s'écria le patron. « La plupart du temps, vous ne pensez qu'à ce que vous pouvez gratter. » Il lui jeta un coup d'œil à travers ses épaisses lunettes. « Toi, petit, tu m'as l'air d'avoir plus de fond que ça. Pas comme tous ces foutriquets qui vous laissent tomber du jour au lendemain. Tant qu'on aura besoin de toi, hein? Eh bien, j'ai justement besoin de quelqu'un, moi. J'ai les articulations trop raides pour faire le travail tout seul chaque fois qu'un jeunot me rend son tablier... Tu connais le métier? »
— « Joe Di Maggio, (1) ça vous dit quelque chose? »
— « Je l'ai vu à la télévision, mon gars. »
Les coins de la large bouche de Harry Farr remontèrent dans ses joues; ses yeux malicieux se plissèrent.
— « Le Di Maggio des cocktails, c'est moi, » déclara-t-il.
— « Ce n'est toujours pas la modestie qui t'étouffe! » grogna Mr. Cooper. « Tu n'as pas non plus la langue dans ta poche. Tu as trouvé un endroit pour coucher? »
Harry hocha affirmativement la tête.
— « Où y a-t-il un tablier et un bonnet? Je vais m'y mettre tout de suite. »
Mr. Cooper fronça le sourcil.
— « Ce soir, c'est plutôt calme. C'est à cause de la tempête. Va donc t'installer. Tu prendras ton travail demain matin. A midi on a toujours de la clientèle. Les ouvriers de la fabrique d'argenterie qui est au bout de la rue déjeunent presque tous ici. »
— « Je vais m'y mettre tout de suite, » répéta Harry.
Pendant une brève seconde, une autorité paisible parut émaner de sa personne. Il ôta son vieil imperméable avec une allègre désinvolture.
— « J'ai besoin de gagner ma vie le plus tôt possible, patron, » expliqua-t-il.
Mr. Cooper se gratta l'oreille en pensant au coup de feu du lendemain.
— « Je n'en suis pas à quelques heures près, » dit-il. « Vas-y. »
Un bonnet empesé penché sur un œil, Harry contourna le fourneau, passant devant les pompes à sirop, escamota deux verres vides et essuya le comptoir en matière plastique.
— « Et avec ça? » demanda-t-il.
La jeune femme leva des yeux angoissés et secoua négativement la tête. Seules quelques mèches de ses cheveux d'or foncé dépassaient sous

(1) Célèbre joueur américain de base-ball.

le foulard noir qui les enserrait. Ses vêtements sombres mettaient en valeur son lumineux visage de jeune madone éplorée.

Le garçon assis à côté d'elle fit signe à Harry de s'éloigner. Sa tête se rapprocha de celle de sa compagne.

— « Je te promets de faire tout ce que tu voudras, Louise. Tout, tu m'entends? » murmura-t-il.

— « Tu me l'avais déjà promis. »

— « Il n'y a donc aucun moyen d'arriver à ce que tu me croies? »

— « Oh, Dave, tu ne comprends donc pas? Ce n'est pas l'envie qui m'en manque, mais ça ne dépend pas de moi. »

Le jeune corps robuste du garçon se balançait de droite à gauche sur le tabouret, pareil à un animal sauvage affolé derrière les barreaux de sa cage. Sa voix était rauque et basse.

— « Si c'est comme ça, autant tout envoyer au diable. Ces gars-là sont des cinglés, des chauffards, pire peut-être, d'accord. Il y en a même qui doivent déjà s'être mouillés. Je sais. Moi, je t'ai écoutée. C'étaient mes seuls amis, mais j'étais prêt à les abandonner pour toi... »

Le balancement de son corps tourmenté faisait rebondir contre sa hanche l'objet pesant que contenait la poche de son veston. Il s'immobilisa.

— « Les abandonner? » La jeune femme poussa un gémissement. « Tu me l'avais promis, oui ; mais tu ne l'as pas fait. »

— « Rien que ce soir-là. C'était seulement pour leur dire au revoir. C'étaient des copains. On ne se quittait pas. »

— « Pendant trois ans, nous ne nous sommes pas quittés, mon enfant et moi, » murmura-t-elle, la bouche crispée.

L'homme fit siffler l'air entre ses dents, comme si elle lui avait porté un coup de couteau.

Mr. Cooper frottait ses lunettes avec une peau de chamois, tout heureux de la perspective qu'il entrevoyait de finir paisiblement la soirée au fond de son officine.

— « Je crois bien que je vais lire un peu, Harry. Une fois, pour mon anniversaire, ma femme m'a fait cadeau d'une collection de classiques. Il doit bien y avoir neuf ans de ça. Je n'ai encore jamais eu le temps de les ouvrir. Nous avions toujours quelque chose à faire ensemble. Mais maintenant, je me sens bien seul; je les lis un à un, à petites doses. »

— « Je vais surveiller le comptoir, patron, » promit Harry. « Lisez tant que vous voudrez. »

— « Tu sais ce que les gosses réclament toujours par ici? Tu connais les « Bateaux à vapeur »? »

— « Vous pensez ! Cinq boules de glace, l'une derrière l'autre, toutes à un parfum différent. Et par-dessus on met... »

— « Parfait... Mais les « Bateaux à vapeur », ça commence à se démoder. Tu ne connaîtrais pas un nouveau truc? Quelque chose qui plairait aux gosses? »

Le serveur sourit d'un air railleur en ne remuant qu'une moitié de la figure (celle qui se trouvait du côté de Mr. Cooper); l'autre resta impassible.

— « J'ai une spécialité, » affirma-t-il.

— « Qu'est-ce que c'est? »

— « J'appelle ça le « Lait du Paradis. »

— « Pas mal comme nom. C'est un genre de lait frappé? »

— « Si on veut. »

— « Qu'est-ce qu'il y a dedans? Attends un peu. Le « Lait du Paradis »... Il me semble que j'ai lu un poème... Dans l'avant-dernier volume, je crois bien. « *Car il a mangé,* je ne sais plus quoi, *et...* »

— « *Car il s'est nourri de nectar et abreuvé de Lait du Paradis.* » précisa paisiblement Harry.

— « Tout juste! C'est de Coleridge, pas vrai? Ça parle de Kubla Khan. Je me souviens maintenant. Tu sais, j'ai souvent essayé de comprendre ce qu'il voulait bien dire. Qu'est-ce que ce fameux lait faisait au type, déjà? J'avais d'abord cru que ça l'excitait, que ça le dopait, quoi, comme une drogue. Mais maintenant que je me fais vieux et que je suis tout seul, j'ai une autre idée! »

— « Quoi donc? »

— « Vois-tu, petit, les gens ont toujours rêvé de boissons ou d'aliments magiques. Sais-tu l'effet que neuf fois sur dix ils sont supposés produire? Simplement leur faire oublier leurs chagrins. Il y a eu l'eau du Léthé. Les Grecs croyaient que ceux qui en buvaient oubliaient toutes leurs peines. Et il y a eu aussi le népenthès. C'était soi-disant une boisson magique égyptienne, qui effaçait d'un seul coup tous les souvenirs pénibles. Les gens ont toujours imaginé qu'il pouvait exister quelque chose dans ce genre. Mais ça ne ressemblait pas aux drogues que nous avons maintenant. »

— « Non, » dit Harry. « La drogue, ça n'est pas ce qu'il faut. On a déjà essayé. »

— « Tous vos ennuis vous reviennent. Pires qu'avant. Et des nouveaux avec. Je crois que ce remède magique dont les poètes parlent — le népenthès, l'eau du Lethé ou quoi que ce soit d'autre, était un bienfait des dieux. Ça vous enlevait vos souvenirs pénibles sans rien mettre de mauvais à la place. Ça vous apportait la paix, quand votre chagrin était impossible à supporter. Bien sûr, c'est une idée à moi. »

— « Ça ne serait pas une si mauvaise idée, » dit Harry. « Dans certains cas et pour certaines personnes. Mais pas toujours. »

Mr. Cooper soupira.

— « Bien souvent, je regrette de ne pas avoir ici dans mes bocaux un produit qui pourrait agir comme ça sur les gens. Ou encore dans mes pompes à sirop... » Il fit un signe de tête dans la direction du couple installé au comptoir. « Tiens, pour eux, par exemple. Ils sont si gentils ces petits-là. Mais mal partis. Oui, drôlement mal partis. »

— « Il a l'air complètement décollé, lui. »

— « C'est Dave Leonard. Un mécano du garage Belknap. Il pourrait faire un bon ouvrier, s'il était plus sérieux. Mais il a poussé dans les taudis de Tannery Hollow, tout au nord de la ville. Son propre à rien de père a fichu le camp quand Dave était encore tout môme. L'année dernière, il s'est mis à fréquenter une bande de vrais voyous. Tout ce monde-là avait des vieilles bagnoles. Dave gonflait leurs moteurs pour qu'ils puissent dépasser n'importe qui sur la route. Ça fait des courses, des paris à qui fera le plus de bêtises. Ils finiront par tuer quelqu'un un jour. On se demande comment ça n'est pas encore arrivé. Ils doivent être pour quelque chose dans tous ces hold-up de stations-service. »

— « Il est amoureux de la petite? »

— « Dis qu'il en est fou. Elle lui a complètement tourneboulé la cervelle. Ou plutôt elle a essayé de la lui remettre à l'endroit. »

— « Qui est-ce? »

— « Louise Korinek. Une jeune veuve. Son défunt était un brave électricien, rangé, sérieux et tout. La famille était Tchèque. Il est tombé malade et il est mort : une histoire de globules. Elle est restée seule avec son enfant : une jolie petite fille. Avant de trouver un emploi à l'usine d'argenterie, Louise a travaillé quelque temps ici. C'est une fille vraiment bien. Tout le monde l'aimait. Elle a bien failli remettre Dave dans le droit chemin. »

— « Failli? »

— « Oui. Ils devaient se marier. Mais maintenant, ça ne se fera plus. Pour moi, il ne sera pas long à retomber dans ses mauvaises fréquentations. C'est un malheur. » Il poussa un profond soupir et se dirigea vers sa petite cage vitrée. « On pourrait mettre une pancarte au bar. *Lait du Paradis*. On verra bien ce que ça donnera. »

— « Patron, » clama Harry d'une voix pleine d'assurance, « je vous garantis qu'avec une gorgée de ma spécialité tout le monde oubliera ses ennuis. »

La jeune femme leva vivement les yeux. Au léger mouvement qu'elle fit, son sac glissa de ses genoux. Tandis qu'elle se baissait pour le ramasser, sans y parvenir, sa main heurta l'objet lourd et dur qui se trouvait dans la poche de Dave. D'une torsion du poignet, elle saisit l'objet à travers le tissu du veston. Ses yeux qui avaient la teinte bleu gris d'un nuage d'été s'élargirent. Elle lâcha aussitôt ce qu'elle tenait.

— « Dave! Qu'est-ce que tu veux faire de ça? »

Elle s'était écartée de lui.

— « Tu disais que certains de tes amis étaient déjà... Tous ces hold-up... Est-ce que tu?... »

Le visage énergique et basané du jeune homme s'empourpra.

— « Oh, je ne compte pas m'en servir contre quelqu'un. Les hold-up, ce n'est pas mon rayon. »

— « Où as-tu trouvé ça? Que veux-tu en faire? »

— « C'est un copain... Quand tu m'avais dit que c'était fini entre nous... » Il s'interrompit une seconde avant d'ajouter d'un seul trait :

« Et si j'avais envie de me faire sauter le caisson? Après tout, c'est mon affaire ! »

— « Non, Dave ! »

— « Je ne sais pas ce que... Est-ce que ça te ferait quelque chose seulement? » dit-il avec désespoir.

Elle resserra davantage le foulard autour de son beau visage torturé.

— « Ne dis donc pas de choses pareilles rien que pour te faire prendre en pitié. Je ne peux pas m'empêcher de ressentir ce que je sens. Je t'aimais vraiment. Mais maintenant... Que veux-tu que j'y fasse? J'ai beau faire, tout est inutile. Je ne cesse pas de penser à ce qui est arrivé. »

Elle avait oublié son sac sur le plancher. Le jeune homme faillit marcher dessus en se levant.

— « Je vois bien qu'en insistant, en discutant, je te fais encore plus de mal. Mais à l'avenir, je te laisserai tranquille. Adieu, Louise. »

Pourtant il ne s'en allait pas. Un silence pénible était tombé sur le *drugstore*. Derrière la vitre de son officine, Mr. Cooper dodelinait de la tête sur son livre. Une agréable odeur de toast et de bacon flottait dans l'air, souvenir du dernier sandwich qu'il avait servi. Dave Leonard avala péniblement sa salive en pensant aux bons petits déjeuners qu'il aurait pu déguster le dimanche dans une maison qui jamais ne serait la sienne.

Quelques instants plus tard, la jeune femme leva la tête et regarda autour d'elle d'un air absent. Le nouveau serveur se rapprocha d'elle aussitôt.

— « Vous désirez quelque chose? »

Elle secoua négativement la tête et murmura quelques mots à voix basse.

— « Si « quoi » pouvait vraiment exister? » demanda Harry.

— « Ce dont vous parliez avec Mr. Cooper. Cette boisson qui ferait oublier. »

— « Ça pourrait exister. »

— « Je ne crois pas. »

Dave Leonard leur tourna le dos, se dirigea vers la porte et s'enfonça dans les ténèbres du carrefour fouetté par le vent. Il y resta immobile, les yeux tournés vers la vitrine comme s'il ne pouvait se résoudre à faire ce dernier pas, après lequel il ne verrait plus la jeune femme. La tempête s'agrippait à ses cheveux et faisait battre les pans de son imperméable.

Sans se presser Harry allongea la main vers le grand shaker de métal placé sous le mixer.

— « Qu'est-ce que vous voudriez oublier? »

— « J'aurais bien cru que tout le monde le savait, » dit-elle d'un ton amer.

— « Je viens d'arriver. »

— « Alors vous ne tarderez pas à le savoir. »

Elle regardait les mains du serveur verser, agiter des liquides, avec des gestes adroits et sûrs.

— « Il est arrivé quelque chose à votre petite fille, » dit doucement Harry. « J'ai entendu ça. »

Elle se mit tout à coup à se balancer sur son tabouret comme l'avait fait Dave. On eût dit qu'elle cherchait à se débarrasser de sa souffrance.

— « Je sais bien qu'il ne l'a pas fait exprès, » murmura-t-elle par petites phrases hachées. « Je l'avais invité à dîner. Je lui ai demandé de surveiller ma petite Joanie pendant que j'allais faire une course. J'avais oublié de prendre du beurre. Lui, il avait passé toute la nuit dehors avec cette bande de voyous qu'il m'avait promis de ne plus voir. C'était leur soirée d'adieu. Du moins — il l'a prétendu... après... Je n'en savais rien, mais il tombait de sommeil. Il s'est assoupi. Joanie a réussi à ouvrir la porte. Elle est sortie sur la route, juste devant... »

Elle ferma les yeux en se tordant les mains.

Harry plaça son récipient sous le mixer.

— « Pas étonnant que vous désiriez chasser ce souvenir de votre mémoire, » remarqua-t-il.

— « Je voudrais pouvoir tout oublier. Je l'aime et je voudrais oublier l'avoir jamais rencontré. »

Harry fronça le sourcil.

— « Une fois déjà il a essayé de s'amender, hein? Qui sait? S'il essayait encore, ce serait peut-être pour de bon cette fois. La leçon a été plutôt dure pour lui. »

Il repoussa son bonnet sur sa nuque blonde et frisée.

— « Non. J'aurai toujours cette nuit terrible présente à la mémoire... Cette vision de Joanie à mon retour... Chaque fois que je suis avec Dave, ça me rend folle d'essayer de ne pas y penser. Si ça devait continuer comme ça (et sûrement ça continuerait si je l'épousais) je deviendrais folle ! »

Harry hocha la tête.

— « Je comprends, » dit-il lentement.

Le regard fixe de Louise était chargé d'une triste certitude.

— « Je voudrais redevenir telle que j'étais avant de l'avoir connu ! Trouvez-vous cela insensé? »

— « Non, bien sûr. »

— « Si, ça l'est, puisque c'est impossible. Je continue à espérer, comme si cela servait à quelque chose. Mais je sais bien que c'est inutile. »

Il tourna un commutateur et le bourdonnement geignard du mixer s'éleva dans le silence. A ce moment, comme par un caprice de la tempête, les lumières de la boutique s'éteignirent. Dissimulé dans les ténèbres, Dave continuait à les surveiller du dehors. La tempête et le chagrin troublaient sans doute ses perceptions et cette obscurité soudaine jointe au phénomène de la persistance des impressions rétiniennes contribua sans doute à les rendre plus incertaines encore, car il lui sembla que le contenu du mixer émit pendant un bref instant un étrange

rayonnement qui éclaira la grande bouche et les bizarres yeux en amande du serveur.

Les lumières revinrent. Harry poussa devant la jeune femme un verre rempli d'un liquide blanc et mousseux et saisit dans un gobelet deux pailles enveloppées de papier.

— « Goûtez-moi ça, » ordonna-t-il avec un entrain professionnel. « Pour ce que vous avez, c'est souverain. »

Avec un soupir indifférent, elle trempa ses lèvres dans le verre. Au même instant, la porte s'ouvrit brusquement et une rafale de vent fit tomber une pancarte posée sur l'éventaire des cigares.

— « Qu'est-ce qui se trafique ici? » demanda Dave.

Harry releva davantage l'extrémité d'un sourcil.

— « Qu'est-ce qui ne va pas, mon vieux? » demanda-t-il.

— « Pourquoi la lumière s'est-elle éteinte? Qu'est-ce qu'il a voulu te faire, Louise? »

La jeune femme avala la dernière gorgée qu'elle venait d'aspirer avec ses pailles. Partagé entre la colère et la surprise, son regard affronta avec indifférence celui de Dave.

— « Qui est-ce? » dit-elle. « Il a l'air de croire qu'il me connaît. »

— « Ne te fiche pas de moi, Louise, » grogna Dave. « J'ai déjà encaissé pas mal de choses, mais ça, non! »

Les yeux bleu gris, toujours aussi clairs et paisibles, le toisèrent.

— « C'est Dave Leonard, » expliqua Harry. « Il travaille au garage Belknap. Ce n'est pas un mauvais gars, quand on le connaît. »

Les coins de sa bouche tremblèrent dans un semblant de sourire qu'elle réprima aussitôt.

— « Il n'est pas mal, au fond. La prochaine fois que nous nous rencontrerons, il sera peut-être calmé! »

Dave la saisit par le bras.

— « En voilà des boniments! Où veux-tu en venir? »

Elle se dégagea.

— « Vous avez bu, Mr. Leonard? Je ne vous ai jamais vu. Et si c'est toujours comme ça que vous vous comportez quand on vous présente à une femme, je ne tiens pas à faire plus ample connaissance! »

Elle longea le comptoir et franchit la porte avec un petit balancement désinvolte des épaules et des hanches, tout en enlevant son foulard noir. Ses cheveux soyeux et dorés s'en échappèrent, tombant en cascade étincelante sur sa nuque.

Bouche bée, le jeune homme se hissa sur son tabouret.

— « Jamais elle ne me jouerait une pareille comédie. De la part de Louise, c'est impossible. Non, elle est sincère : elle ne m'a pas reconnu... »

Il regarda tristement autour de lui. Mr. Cooper sommeillait dans son fauteuil. Harry rinçait le verre. Les traits de Dave se durcirent; son regard s'assombrit.

— « Ah! je pige... C'est une drogue... » Il plongea la main dans

sa poche. « Tu te crois malin, hein? Qu'est-ce que tu lui as donné? »

— « Un « Lait du Paradis », répliqua Harry en regardant le verre.

— « Ah ! oui? »

— « C'est comme je vous le dis. »

— « Qu'est-ce que c'est? »

— « Ma spécialité. Vous m'avez entendu en parler avec Mr. Cooper. »

— « C'est ça qui fait oublier leurs ennuis aux gens? »

— « Tout juste. »

— « Quelle blague ! »

— « Vous voulez essayer? »

Les traits réguliers du jeune homme se convulsèrent en une laide grimace tremblotante.

— « J'ai supporté bien des choses, mais je ne me laisserai pas mettre en boîte par un serveur de *drugstore.* »

Harry hocha la tête.

— « Je vous comprends, mon vieux... Mais il n'est pas question de ça. »

Le visage de Dave se durcit encore davantage.

— « Tu sais ce qui va se passer? Tu vas me préparer un de tes trucs. Si ça réussit sur moi, tout ira bien. Si ça rate, si vous vous êtes payés ma tête, Louise et toi... je te brûle la gueule. »

Il poussa légèrement en avant, sans le sortir de sa poche, l'objet qu'il y dissimulait.

— « Allez, prépare ton truc. »

Sans se presser, Harry allongea la main vers le shaker.

— « C'est vous le client ! Vous commandez, je vous sers. Mais elle ne se payait pas votre tête, Dave. Je vous assure qu'elle ne se souvient de rien. »

— « De moi non plus? »

— « De rien, je vous dis. »

Des veines gonflées apparurent sur le front de Dave. L'objet mystérieux remua légèrement dans sa poche.

— « Je me demande ce que j'attends pour te brûler ! »

— « Pourquoi, Dave? »

— « Ou tu mens ou tu m'as volé la seule chose propre qu'il y ait jamais eu dans ma vie. »

— « Vous parlez de son amour pour vous? »

— « Fais ton cocktail, tu m'entends? »

Harry avait commencé à remplir son shaker.

— « Et fais bien attention d'y mettre la même chose que dans le sien, » grinça rageusement Dave. « Si tu rates ton coup, si ton histoire n'était qu'un truc pour te payer ma tête... »

Il serra les lèvres d'un air sombre.

Harry posa le shaker sous le mixer. Le moteur entonna son ronronnement joyeux. Harry s'adossa à la glace du bar.

— « Imbécile, » dit-il paisiblement.

Les épaules du jeune homme frémirent.

— « On vous donne votre chance et vous la laissez tomber ! »

— « Quelle chance ? »

— « On appellera ça de l'amnésie. On dira que le choc lui a fait perdre la mémoire. C'est ça votre chance : la possibilité de refaire connaissance avec elle, de la reconquérir. »

— « Et quand elle apprendra ce qui s'est passé ? Il y aura toujours une bonne âme pour le lui dire. »

— « Ce sera pour elle comme une nouvelle lue dans un journal. Une nouvelle triste, terrible, mais qui ne provoquera en elle aucune tension émotive. »

Le jeune homme passa la main sur son visage humide.

— « En elle, non, peut-être. Mais en moi, oui. Pour moi aussi, c'est l'enfer. Moi aussi je voudrais en sortir... Allons, donne ! »

Harry arrêta le mixer et versa le liquide dans un verre. Les lumières fluorescentes du plafond vacillèrent et des ombres bizarres jouèrent sur le visage du barman.

— « Dave, si vraiment vous le voulez, je suis forcé de vous le donner. Je n'ai pas le choix... Mais êtes-vous bien sûr de le vouloir ? »

— « Tu te rends compte de ce que c'est que la perspective de penser à ça pendant des années ? » répliqua le jeune homme d'une voix étranglée par l'émotion. « La nuit, je me réveille en entendant ces cris d'enfant... »

L'émotion l'étouffa.

— « Donc si vous arrivez à oublier cela, tout ira bien ? »

L'autre acquiesça d'un signe de tête.

— « C'est-à-dire, bien pour vous, » reprit Harry.

— « Pas seulement pour moi. Pour elle aussi. C'est son bonheur à elle que je veux avant tout. Comment pourrai-je l'épouser si je dois continuer à me souvenir de... »

Le barman éleva à peine la voix ; pourtant les verres entassés derrière lui sur les rayons tintèrent.

— « Qu'est-ce que vous avez dans votre poche ? »

— « Tu le sais bien, » répliqua Dave d'un ton morne.

— « Et je sais aussi d'où il vient. »

— « Et alors ? »

— « Vous allez tout oublier, y compris ce qu'il vous a fallu endurer. Et après ? Vous épousez Louise et au premier accès de lassitude, au premier instant de mauvaise humeur, vous retournez à vos anciens copains. Ne dites pas non. Il y aura des jours où vous en aurez par-dessus la tête de votre travail ; un beau hold-up vous paraîtra alors distrayant et profitable. »

— « Dis donc... »

— « Vous n'aurez plus le souvenir de vos souffrances pour vous servir de frein. On est entre copains, on appuie à fond sur le champignon et la vieille histoire recommence. Et on a un revolver. Et pour

la seconde fois, vous lui gâcherez son existence. C'est ça que vous appelez aimer ! »

Le jeune homme glissa du tabouret et se planta carrément au comptoir. Son visage était passé au rouge brique et la veine qui saillait sur son front était pareille à une corde tordue. Sa main sortit de sa poche. Un affreux groin de métal noir émergeait de son poing. Sans faire un mouvement, il aspira plusieurs fois coup sur coup de profondes bouffées d'air.

Il avança la main et posa le revolver sur le comptoir.

— « Débarrasse-m'en, Harry. Je ne veux plus jamais y toucher. »

Derrière son comptoir, le barman acquiesça d'un signe de tête.

— « Et ta spécialité, Harry, c'est de la foutaise. J'en suis sûr. Si Louise ne se souvient plus de rien, c'est parce que quelque chose dans son cerveau ne pouvait plus supporter cette tension intérieure. Ça arrive. J'ai lu ça quelque part... Mais je ne veux pas boire de ton truc, même sans croire à son action. Mon acte existe. Je dois en subir les conséquences. J'en ai la force. Parfaitement, la force. Tu comprends ce que je veux dire? »

Les muscles de ses épaules se détendirent ; son visage crispé se décolora.

Avant qu'Harry pût répondre, la porte s'ouvrit et Louise entra en même temps qu'une bouffée d'air frais. Ses cheveux clairs tourbillonnaient gaiement autour de son visage ; sa lutte contre la bourrasque avait allumé ses yeux.

— « J'ai oublié mon sac, » dit-elle avec désinvolture. « J'oublie toujours quelque chose. »

Dave ramassa le sac sur le plancher.

— « Tout à l'heure, vous avez dû me trouver bien mal élevé, Mrs. Korinek. Quand vous me connaîtrez mieux, vous changerez d'avis. »

— « Vous croyez que j'en aurai l'occasion? » sourit-elle.

— « Je l'espère. Et de tout cœur. »

∴

Mr. Cooper s'éveilla, bâilla et les rejoignit, clopin-clopant, encore engourdi par le somme qu'il venait de faire sur son fauteuil à dossier droit. Au comptoir du bar, Dave et Louise étaient absorbés dans leur conversation, leurs deux têtes collées l'une contre l'autre. La jeune femme riait et son rire léger tintait agréablement dans le calme du magasin.

En apercevant Mr. Cooper, Dave allongea la main pour pousser vers lui un verre plein d'un liquide blanc et mousseux. Le vieil homme s'en saisit.

— « C'est ton verre, Dave? »

— « Je le paierai, mais je n'en veux pas. »

— « Pourquoi? Ce n'est pas bon? »

Mr. Cooper y trempa ses lèvres et but une grande gorgée avant de jeter le reste dans l'évier. « Nom d'un chien! C'est fameux. On dirait du lait malté. Ce n'était pas ce que tu voulais? »

— « Harry disait que ça s'appelait le « Lait du Paradis », balbutia Dave. « Je n'en veux pas. Mais je le paierai. »

— « Harry? Qui ça, Harry? » interrompit Mr. Cooper entre deux claquements de lèvres.

— « Ce nouveau barman que vous... Tiens, où est-il passé? »

— « Je n'ai plus de barman puisque Ben Tichner m'a planté là cet après-midi. Ça me fait penser qu'il faudrait que je mette une pancarte... »

— « Voyons, Mr. Cooper... » commença Dave.

Comprenant soudain ce qui se passait, il s'arrêta net. Il était seul avec Louise et Mr. Cooper. Aucun d'eux ne pourrait... Non, personne au monde ne pourrait jamais le croire! Il jeta un coup d'œil vers le doux visage vibrant de la jeune femme... Soit! Il n'y avait qu'à laisser aller les choses...

Le vieil homme se traîna jusqu'à sa devanture et cala la pancarte contre la vitrine. « *On demande un barman.* » Il chantonnait à mi-voix un vieux refrain à moitié oublié.

— « Tiens, » se dit-il, « ça fait un sacré bout de temps que je n'avais pas chanté cet air-là ! »

Par-delà le reflet des lumières du magasin sur la vitrine, ses mauvais yeux ne virent pas, au coin de la rue, la silhouette d'un homme enveloppé d'un vieil imperméable, chargé d'une valise de fibrine, les cheveux emmêlés par le vent.

Sous le reverbère, Harry feuilletait du bout du pouce son calepin écorné. « Voyons... Highland Springs, c'est fait. Et maintenant? Voyons un peu. East Grand Forks, Minnesota. » Il jeta un coup d'œil de reproche sur le ciel qui se dégageait. « S'il y a des gens pour se figurer que j'ai un métier de tout repos ! »

Au moment où il se remettait en route, une rafale s'abattit soudain des profondeurs du ciel et le poussa vers les ténèbres qui se refermèrent sur lui.

Si nous supposions, pour conclure, que le mystérieux barman « venu d'ailleurs » n'était autre... qu'un ange, ne seriez-vous pas prêts à le croire? Rappelez-vous le nom... édénique du cocktail d'oubli. Et aussi la façon dont ce personnage providentiel paraît à son arrivée consulter les cieux, jusqu'à ce qu'un éclair lui réponde. Un mythe à la fois angélique et légendaire, transposé dans le cadre climatisé d'un « drug-store », voilà qui est assez inattendu mais non dépourvu de charme...

Un homme jaugé

(Measure of a man)

par WARD MOORE

De Swift et Voltaire à Aldous Huxley et George Orwell, l'anticipation a souvent servi, en littérature, de véhicule à la satire. Ward Moore est, parmi les écrivains de « science-fiction » *modernes, un des plus représentatifs dans ce domaine. Son livre* « Un peu de verdure » *paraîtra sans doute prochainement dans la collection* « Présence du Futur » *de Denoël.*

Il est également auteur d'une nouvelle étonnante, « Préparez la fête » (Bring the Jubilee), *qui décrit un monde où les Sudistes américains gagnent la guerre de Sécession. Un autre auteur avait déjà traité le sujet, et a eu le prix Nobel, mais pour d'autres raisons : il s'appelle Sir Winston Churchill. Nous espérons pouvoir vous faire connaître un jour, à la fois, la nouvelle de Sir Winston et celle de Ward Moore.*

*En attendant, lisez cet apologue acéré où se trouve allègrement rabaissé l'orgueil de cet animal qui fait tant parler de lui, l'*homo sapiens.



« VOYONS, Kip, vous êtes dans la force de l'âge, en grande forme. Il vous reste des années à vivre. Des années. Vous n'avez pas besoin de penser déjà à la mort. »

Kipling Farker sourit avec satisfaction à son reflet dans la glace en nouant sa cravate, peinte à la main tout spécialement pour lui. C'est-à-dire qu'il ébaucha ce sourire, puis entrouvrit rapidement les lèvres en un de ces fameux sourires Farker — à la fois digne et spontané — qui montrait sa denture brillante et régulière.

— « Bien sûr, Cliff, bien sûr. Mais je ne pense pas à la mort. Je pense à ce qui vient après. Longtemps après. C'est pourquoi je veux m'occuper de tout dès maintenant, alors que j'ai largement le temps de le faire comme il convient. »

— « Morbide, » marmonna Cliff en secouant la tête. « Morbide. »

Farker se tourna de trois quarts, puis se remit de face, fignolant son nœud de cravate. La glace devant lui reflétait le grand miroir, plus décoratif, situé sur le mur opposé, l'épais tapis blanc et les chaises recouvertes de fourrure blanche de sa chambre à coucher. Il prit une attitude qui mit en valeur ses larges épaules et ses hanches étroites. Il sourit de nouveau, se tâtant la joue doucement, comme pour recom-

Copyright, 1953, by Fantasy House, Inc

mander au public le teint Farker, la fossette Farker, le menton Farker.

— « Suppose, » expliqua-t-il, « que tu sois un enquêteur Gallup ; prends n'importe qui dans la rue — en dehors des gens de théâtre, bien entendu — et demande-lui qui était Garrick. Ou bien Burbage ou les Booth. Il ne pourra pas te le dire, et encore moins de quoi ils avaient l'air. Mais, en 2953, tout le monde saura qui était Kip Farker. Quel était son aspect, ce qu'il portait » — il jeta un coup d'œil complaisant sur ses chaussures, véritable travail d'art, exécutées par un bottier d'après une forme unique spécialement réservée à Kipling Farker, Esq., et convenant aux pieds parfaitement conformés qu'elles chaussaient — « les événements qui jalonnèrent sa carrière, la popularité surprenante... »

— « Vous l'avez bien gagnée, Kip, » murmura Cliff.

— « Ma foi... j'ai essayé. J'ai toujours donné le meilleur de moi-même. Quoi qu'il en soit, ils me connaîtront parce que je suis assez prévoyant pour me conserver à leur intention. »

Il enfila un veston, fait sur mesures, tweed noir et jaune. « J'ai l'impression que Poppler devient bien négligent ; les épaules sont trop larges d'un bon centimètre. Il croyait sans doute habiller un petit employé qui avait besoin d'un rembourrage. » Il revint à sa conversation avec Cliff, son valet, secrétaire, confident, ami et souffre-douleur. « Morbide, dis-tu. Les Pharaons étaient-ils morbides? Pas le moins du monde. Simplement assez intelligents pour songer au futur. Ne voulant pas disparaître en pourrissant comme des esclaves, ils s'arrangèrent pour que leurs corps soient préservés, atteignant ainsi la seule immortalité possible. Non pas qu'ils aient eu la moindre particularité qui les rendît dignes d'être immortalisés... Alors que moi, par contre... Enfin, il faut tout de même reconnaître qu'il n'y a qu'un seul Kip Farker. La Perfection. Il n'est que raisonnable de me conserver pour le futur. Comme Lénine. »

— « Evidemment, » dit Cliff d'un air dubitatif. « Si vous considérez les choses ainsi... »

— « Il n'y a pas d'autre manière de les considérer. Normalement, c'est le Gouvernement qui devrait s'en charger, ou l'Association des Comédiens ou même n'importe lequel des comités qui ont fait leur publicité sur moi du fait que j'étais le seul spécimen d'humanité dont on ait jamais trouvé les mesures parfaites. Mais ils n'ont pas assez de fierté nationale ni d'intérêt pour l'art. C'est pourquoi il va falloir que je m'en occupe moi-même. »

— « Tout est toujours retombé sur vos épaules, Kip. »

Farker s'anima.

— « Bon, il y a d'abord les gens pour le cercueil. Si je comprends bien, ils peuvent en fabriquer un d'une durée pratiquement illimitée et qui protège le... euh... contenu du moindre contact avec l'air. Donne-leur mes mesures : 182 centimètres 08... mais tu sais tout cela. Il nous faudra de la place supplémentaire pour microfilms, appareil de

projection, phonographe et disques. Mieux vaut avoir des machines éoliennes (1), qui sait quel genre d'énergie ils utiliseront d'ici un millénaire. »

— « Vous n'oubliez jamais rien, Kip. Je ne sais pas comment vous faites. »

Le visage de Farker s'illumina et il se dirigea joyeusement vers le bureau voisin, suivi de Cliff. Les casiers à livres étaient remplis de trophées en bronze, en nickel et en argent, qui tous proclamaient la perfection physique extraordinaire de Kipling Farker. Il y en avait même un pour son talent d'acteur dans un rôle secondaire. Il regarda pensivement un tableau héroïque, portrait grandeur nature de lui-même en Apollon.

— « Cela ne m'a pas satisfait de naître parfait. C'était un simple accident et c'est resté pour moi un défi permanent. Kip, » me disais-je, « c'est un défi. La perfection accidentelle t'a donné ta chance ; tu dois exercer tes talents pour en profiter. »

— « Vous aviez tout à fait raison. Et c'est bien ce que vous avez fait. »

— « Ça a été dur. Jalousies de tous côtés. Producteurs anémiques et critiques poitrinaires, tous désireux de me diminuer. Mais mon public m'est resté fidèle. »

— « Il vous adore, Kip, et non sans raison. »

Farker revint à ses préoccupations.

— « Ensuite, il y a l'embaumeur. Je veux le meilleur. Pas du boulot bon marché fait pour durer vingt ou trente ans. Je veux le travail le plus scientifique qu'ils puissent réaliser. Demande-leur leur prix et promets-leur dix pour cent de plus. Explique-leur que tout cela sera dans mon testament. Et trouve un professeur, un type spécialisé en Egyptologie pour contrôler les opérations. Prends un jeune ou, mieux encore, arrange-toi avec l'Université. Parce que tous les membres de la Faculté y passeront avant moi. Tu connais le genre, intellectuels à ventre en avant et à dos rond. »

— « Pour sûr. Vous en avez encore pour un bon bout de temps, Kip. »

— « Je prends soin de moi. Je l'ai toujours fait. Mon corps m'est une sorte de dépôt sacré. »

— « Et à juste titre, » dit Cliff. « A juste titre. »

— « Maintenant, voyons ce que nous avons. Fabricant de cercueils, embaumeur, phonographe, disques, microfilm, projecteur. Une copie de chaque film dans lequel j'ai paru, ou plutôt, mes scènes seulement ; économise de la place, fais faire des coupures. Au fait, autant supprimer tout le reste de la distribution... Aucun intérêt. Fais faire des microfilms de toutes les coupures de presse où je suis cité, des photos de scènes de films où j'apparais. Et aussi de mes « prière d'insérer », particu-

(1) Actionnées par le vent.

lièrement les plus louangeuses, celles que les journalistes n'ont pas utilisées par mesquinerie. Fais-les traduire... en espagnol, disons, et en russe... on ne peut pas dire quelle langue ils utiliseront à ce moment-là. »

— « Vous pensez à tout, Kip. »

— « Je penserai sans doute à bien des choses encore. J'ai tout le temps. »

— « Vous pouvez le dire. »

— « Mais dans une affaire comme celle-là, il n'y a rien de tel que de s'y prendre à l'avance. Maintenant passons en revue ce que nous avons jusqu'à présent. Emballeur, embaumeur... »

⁂

Fondu enchaîné, comme on dit au cinéma. Mais nous ne sommes pas en 2953. Le testament de Kipling Farker fut pourtant exécuté dans ses moindres détails après qu'il fût mort d'une pneumonie en 1966. (« Je croyais que cette vermine allait finalement s'en tirer, » se plaignit Cliff, « et qu'il me faudrait attendre perpétuellement les quelques misérables dollars qu'il me laissait »), et des « torpilles du temps » (1) furent placées dans un assez grand nombre d'endroits, disant où et quand il fallait le déterrer pour la délectation de la postérité. Cependant, certains événements imprévus vinrent s'interposer.

Tout d'abord, il y eut une guerre. Une guerre à l'ampleur immense, avec les perfectionnements les plus récents qu'on pût imaginer, et bien que Kipling Farker n'aurait jamais admis le droit d'une guerre quelle qu'elle fût à détourner l'attention de son corps embaumé, ce fut pourtant le cas. Le fait principal fut l'enfouissement de son mausolée sous plusieurs centaines de pieds de décombres qui avaient jadis été une ville.

Cet amas de pierres, qui contenait un nombre considérable d'autres cadavres, ni embaumés ni même entiers, resta longtemps inviolé. Des siècles. Des millénaires. Un tremblement de terre occasionnel le secoua un petit peu. Un changement climatique intervint, le glacier polaire s'étendit et cette partie du monde s'enfonça sous l'océan. Des poissons y nageaient, le dauphin s'y ébattait, des marsouins fouettaient l'eau au-dessus du cercueil. Celui-ci, imperméable à l'air comme à l'eau, enrobé de ciment, était abrité par une tombe recouverte de maçonnerie effondrée et des détritus qui constituaient le fond de la mer.

Un âge géologique passa. Une minuscule tribu, dont la souche avait été deux Esquimaux de l'Alaska, ayant fait lentement retraite vers le Sud devant la progression des glaciers, se joignit pacifiquement à la

(1) Allusion à ces appareils hermétiques en forme de torpille utilisés aux U. S. A. et dont le premier fut enfoui solennellement en terre lors de l'inauguration de l'Exposition Internationale de Chicago. Ils contiennent — à l'intention des générations futures — des objets divers caractéristiques de notre époque et de notre civilisation.

postérité de quelques mineurs noirs originaires de l'Alabama septentrional. Les fils lointains de survivants des jungles Guatémaltèques ou des plateaux Andéens s'aventurèrent prudemment dans un monde légendairement peuplé de démons meurtriers. La descendance aventureuse des Aïnos, des Papous, des Bantous, des Andorrans, des îliens des Falkland et de Pitcairn, ainsi que les héritiers d'un couple, qui explorait le continent Antarctique au moment de la catastrophe, se rencontrèrent et s'unirent dans des déserts stériles et parsemés de débris : jadis Londres, New-York, Moscou.

Cette progéniture de peuples arriérés n'apprit jamais à tuer. Ils semblaient incapables de détester ceux qui venaient d'un endroit différent ou couvraient leur bouche de la main au lieu d'éructer avec une politesse bruyante comme le faisaient des individus plus civilisés. La pigmentation de la peau, la forme des yeux, les mesures anthropométriques ne comportaient pour eux aucune valeur morale. Ils édifièrent une civilisation particulière, reposant sur des notions d'égalité, d'entr'aide, de douceur et d'humilité. Les instincts d'agressivité, de vanité, d'égoïsme ne leur étaient tout simplement pas inculqués. Ils survécurent, mais sans gloire.

Peut-être parce qu'il n'y avait pas de guerre pour éliminer les plus forts ou bien parce qu'ils usèrent sagement de la terre, ils devinrent plus grands, plus robustes et plus beaux. Des géants, voilà ce qu'ils étaient par rapport aux normes de 1953, mais sans l'idée que haute taille et vertu ou beauté et supériorité fussent synonymes. Une taille moyenne de 2 m. 30, c'était pour eux une simple statistique plutôt qu'une manifestation physique de la noblesse.

Ainsi, fin du fondu enchaîné : nous sommes à l'ère Quinaire, avec l'Expédition Archéologique Rak. L'expédition était dirigée par le Professeur Docteur Ta Rak, pourvu d'un nom suivi d'une rangée de caractères runiques, preuves de son grand savoir et de son conformisme non moindre. Le Dr. Rak n'était pas optimiste ; le tumulus désigné pour les fouilles était situé dans une région qui, quelques millénaires auparavant, n'avait été qu'un océan, et le professeur n'était pas d'accord avec les théoriciens hérétiques qui affirmaient l'existence d'êtres humains au cours des temps préglaciaires. Il avait écrit quatre livres prouvant que cette théorie était entièrement basée sur des légendes fort minces, tenant évidemment de la poésie plus que de la science. A son avis, cet ensemble rocheux, en dépit de son apparence, n'était qu'un phénomène naturel dû au hasard.

Toujours est-il qu'il était supposé creuser ; c'était le travail d'un archéologue, aussi creusait-il. Avec des machines. Des machines très délicates qui pouvaient déplacer des tonnes de terre sans les effriter. Son esprit tourné (à moitié) et son intérêt porté (tout entier) vers sa prochaine aventure — tellement plus prometteuse — le Dr. Rak n'en dirigeait pas moins consciencieusement ses hommes et ses machines.

Ce fut au cours de la seconde année de travaux que l'une des grandes

pelles mécaniques ramena le bloc de ciment. Il fut doucement déposé sur le sol. Sa forme à peu près régulière fit s'exclamer Hu Zos, qui était jeune, enthousiaste, n'avait pas de runes à la suite de son nom, mais possédait une habitude peu académique de croire ce qu'il voyait de préférence à ce qu'on lui avait enseigné :

— « Je jurerais que c'est artificiel ! »

— « Absurde ! » grommela Ta Rak, faisant instantanément appel à des références tirées de sept ouvrages savants pour appuyer son point de vue. « Une roche composite toute ordinaire, d'origine glaciaire probablement. »

Hu Zos en fit le tour ; les muscles jouaient souplement sous sa peau ambrée tandis qu'il étudiait soigneusement le bloc.

— « S'il vous plaît, Professeur, pourrais-je avoir la permission de l'ouvrir? »

Ta Rak, qui avait trois fois son âge, mais était tout aussi musclé et dépourvu de rides, le regarda froidement :

— « Vous n'êtes pas d'accord avec moi? »

— « Oh ! si, Monsieur. C'est simplement que... enfin, j'ai un pressentiment. »

Ta Rak eut un sourire acide.

— « Très bien. Si vous avez envie de vous amuser... Allez-y. »

Tandis qu'il faisait semblant de n'accorder aucun intérêt à leur activité, Hu Zos et une équipe d'ouvriers attaquèrent le ciment avec des perforeuses. A soixante centimètres de profondeur, ils atteignirent l'enveloppe de plomb du cercueil ; à partir de ce moment ils se contentèrent de faire sauter l'extérieur. Hu Zos s'efforçait de dissimuler sa fierté.

Mais Ta Rak ignorait l'importance qu'on peut attacher à la réussite individuelle. Il ne lui vint pas à l'esprit de jalouser le triomphe de son élève. Désormais aussi enthousiaste lui-même, il s'empara d'un ciseau pneumatique et déblaya jusqu'à ce que la moitié supérieure du cercueil fut entièrement dégagée. Ils découpèrent le plomb et en déshabillèrent le cercueil, puis découvrirent les bords scellés et les brisèrent. Très excités ils soulevèrent le couvercle, révélant la momie de Kipling Farker qui avait l'air aussi vivant qu'à l'instant de son dernier soupir, des milliers d'années auparavant.

— « Oh ! » s'exclama Hu Zos. « Magnifique ! »

— « Merveilleux, » approuva le Dr. Rak. « Incroyable ! »

Ils se congratulèrent, se donnèrent l'un à l'autre de grandes claques dans le dos, regardèrent la momie et se serrèrent de nouveau les mains.

— « Invraisemblable, » dit Ta Rak.

— « Les chances de tomber sur une telle merveille, » commença Hu Zos, se reculant quelque peu par révérence et s'avançant de nouveau tout de suite, dans son enthousiasme, « doivent être... »

— « Infinitésimales, » termina le professeur. « C'est que même la probabilité de découvrir un squelette ou un unique ossement est déjà

fantastiquement improbable. Et là — grâce à votre pressentiment — nous avons tout. Absolument tout. »

Pendant peut-être vingt minutes, complètement médusés, ils contemplèrent Kipling Farker, avec un sentiment de pur délice qui aurait récompensé ce dernier de tout le souci qu'il avait pris pour se faire si soigneusement mettre en conserve. C'était précisément d'un tel moment qu'il s'était accordé de rêver.

Sans le moindre regret, Ta Rak dit finalement :

— « Je vais devoir réviser complètement mes théories. Il y avait des hommes à l'époque préglaciaire, après tout, et les anciennes légendes ne mentent pas. »

— « C'est un homme alors? » demanda Hu Zos.

— « Je n'ai pas dit cela, » répondit le professeur. « La preuve de son humanité n'a pas encore été établie. Quoi qu'il en soit, il semble bien qu'il ait été enterré par des hommes. »

— « Vous ne pensez pas que ce soit un spécimen représentatif de nos ancêtres? »

Ta Rak secoua la tête.

— « Tout à fait invraisemblable. Notez les divergences qui paraissent éliminer toute possibilité d'une descendance directe aussi bien que collatérale. »

— « La couleur de la peau... est-ce que ce n'est pas étonnant? Des taches rouges et grises. »

— « Enlevons soigneusement les vêtements... Ils sont presque aussi précieux que le corps. »

— « Les membres sont d'une pâleur effrayante ; un troglodyte peut-être, Dr. Rak? Toujours abrité du soleil? »

Ta Rak grogna.

— « Observez les pieds difformes ; les muscles noués, la forme étrange du thorax et de l'abdomen. »

— « La structure crânienne, » — Hu Zos reprenait le refrain — « l'indice prognathique, le front rudimentaire.

— « Etonnant, » déclara le professeur.

— « Unique, » accorda l'élève.

— « Une perfection, » ajouta Ta Rak. « Et nous avons tout cela également. » Il montrait les boîtes soigneusement emballées aux pieds de Farker.

Le mécanisme du phonographe et de l'appareil de projection leur parut simple ; ils vinrent rapidement à bout de tout l'héritage de Kipling Farker. Les signes sur le microfilm étaient au-delà de leur compréhension ; ils les laissèrent de côté pour des spécialistes du déchiffrage, certains qu'ils seraient lus en leur temps. Le film lui-même était une autre affaire ; il n'y avait pas besoin d'être un expert pour comprendre et interpréter les postures et démarches de Kip Farker dans des centaines d'attitudes différentes. Les coupures avaient été minutieusement pratiquées : Farker était toujours seul sur la pellicule ; personne ne lui

faisait concurrence. Il gesticulait dans le néant, il parlait dans le vide.

— « Bien, » émit avec satisfaction le Dr. Rak, après qu'ils eussent à deux reprises étudié le matériel à leur disposition. « Ceci nous raconte des tas de choses. Je crois que dès maintenant nous pouvons dire en toute certitude que notre spécimen est un homme... dans son genre. Et d'une société très primitive. »

— « Je ne suis pas tout à fait sûr de vous suivre, » dit respectueusement Hu Zos.

— « Une société très primitive, » répéta le professeur dans son meilleur style doctoral. « En effet, qu'avons-nous ici? Des fétiches. Objets d'adoration dans un culte superstitieux. L'animisme. Soigneusement préservés avec une extraordinaire vénération. Nous savons d'après... » — ici le Dr. Rak passa rapidement en revue les noms des archéologues les plus savants — « ...que les sociétés primitives avaient pour coutume de rendre un culte à leurs fous, leurs personnages importants, leurs monstres. Est-il seulement logique que de telles peines aient été prises pour prendre soin de ces phénomènes vénérés, même après leur mort? »

— « Oh ! non, Monsieur, » dit Hu Zos, profondément impressionné.

— « Eh bien, alors, » conclut le Dr. Rak, le chercheur triomphant le disputant en lui à l'homme compatissant, « un peuple primitif et un peuple primitif seul, aurait conservé avec tant de précautions et tant d'amour les restes de ce pauvre nain rabougri. »



Ce N° TERMINE votre abonnt

ABONNÉS !

Si ce cachet rond, reproduit ci-contre, est apposé sur l'étiquette d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre « rappel ».

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 30 francs en timbres pour la Métropole, ou en coupons-réponses internationaux, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.

Le « Détachtout »

par ANDRE PILJEAN

Dans notre numéro 2 avait paru un premier récit fantastique d'André Piljean : « La boîte de Pandore *», qui se signalait surtout par un thème plein d'étrangeté poétique. C'est un tout autre ton que l'auteur a employé ici, et son histoire truculente et sarcastique évoque un peu certaines nouvelles de Marcel Aymé, ne serait-ce que par la situation de son héros : un modeste employé qui passe un jour par un avatar d'allure magique (comparez avec «* Le passe-muraille *» ou «* La belle image *»). Quant à l'avatar en question, il n'est pas nouveau (c'est même le plus classique qu'on puisse imaginer en littérature fanstastique), mais il ne perd jamais de sa saveur.*



DONC, ce 14 février, Joseph Destin fut classé 128e sur les 7.000 individus des deux sexes, candidats à l'emploi de sous-aide-sténodactylographe à la Préfecture de la Seine. Quarante postes étaient à pourvoir, mais Joseph Destin qui subissait son 96e concours n'en éprouva aucun dépit. Il s'abîma à nouveau dans la lecture quotidienne du *Journal officiel,* consulta périodiquement les affichages municipaux et, au soir de son échec, avait déjà noté 27 concours ouverts en vue de l'attribution d'emplois les plus variés. Naturellement, il postula chacun d'eux, se réservant huit jours de réflexion afin d'arrêter son choix. Au matin du huitième jour, alors qu'il balançait entre une carrière de pompier intérimaire au théâtre de l'Odéon et celle de comptable-voyer aux Pompes Funèbres Générales, un pli à l'en-tête de la Préfecture fut glissé sous sa porte.

Le courrier officiel informait le sieur Destin Joseph qu'une erreur patronymique l'avait évincé de la place de sous-aide-sténodactylographe, et le priait de joindre l'Hôtel de Ville. De fait Joseph Destin avait fourni une copie remarquable sur l'évolution politique de la dynastie Liang à partir de la prise d'Ou-Tchéou (XXVIIIe siècle avant Confucius), savoir indispensable à l'exercice de la sténodactylographie préfectorale. Transporté, Joseph Destin enlaça une chaise pour un tour de valse et, dans un élan lyrique, jura d'apprendre à taper à la machine.

M. Velu, sous les ordres de qui Destin débuta huit jours plus tard, avait mis près d'un demi-siècle à gagner le siège qu'il convoitait, près de la fenêtre, d'où l'on apercevait les pelouses de la place et le tournoiement des pigeons. Il avait tendu toute sa vie vers cette fenêtre comme une plante vers la lumière. Il y arriva mourant et, comble d'infortune,

Copyright, 1954, by Fiction and André Piljean.

affligé d'une myopie qui le privait du spectacle. Il estima sa carrière gâchée et tomba dans une hypocondrie accrue par la promulgation de la loi relative au recul d'âge pour la mise à la retraite. M. Velu interrogea donc sévèrement son nouvel employé. Destin répondit en remettant le questionnaire formule A 6375 rédigé en 58 exemplaires qu'on lui avait intimé de remplir.

— « Vous vous imaginez sans doute, » gloussa M. Velu, « qu'à la Préfecture nous avons le temps de lire tout ça? D'où sortez-vous donc? »

Destin déclina : école maternelle, vaccination, primaire, secondaire, militaire, universitaire... échecs au doctorat de chimie électronique, au permis de conduire touriste et à 95 concours dont celui de balayeur-adjoint.

— « C'est bon, » trancha M. Velu, « prenez une chaise. Non, pas celle-là. Asseyez-vous au bout du bureau, là où il fait sombre, et attendez midi. Surtout, ne touchez à rien. Que je ne vous surprenne pas à travailler. »

— « Je saurais le faire, » assura Destin.

— « C'est bon, » réitéra M. Velu. « On verra. Ne vous vantez pas. »

Destin s'accouda et procéda à un examen minutieux du plafond. De temps à autre, il risquait un coup d'œil vers M. Velu. Alors M. Velu frémissait de bonheur d'occuper une place de chef de bureau près de la fenêtre. Une place enviée d'où l'on voyait, sans bouger, la moitié des pelouses et un tronçon de la rue de Rivoli. Il était réellement heureux, M. Velu. On l'avait oublié depuis longtemps dans sa poussière. Mlle Laurence, l'aide-sténodactylographe (prétendait-elle : en réalité elle n'était que sous-aide-sténodactylographe, tout comme Destin) tricotait depuis trois mois des brassières pour une entreprise privée et s'était installée à la comptabilité où M. Mambier (le préposé aux urgences) l'aidait à enrouler sa laine. Mlle Laurence, donc, ne réapparaissait plus. Quant à la dactylo, elle avait pris sa retraite sans que jamais personne l'eût connue. Des visionnaires affirmaient qu'un jour, en 1938, elle avait tapé une lettre, mais il ne restait aucune preuve tangible de son passage, pas même le double de la prétendue missive.

Destin sous ses ordres, M. Velu reprit goût à l'existence. Il avait quelqu'un à ne pas saluer, un subalterne qui lui enviait férocement les quarante années le séparant du siège près de la fenêtre. Aussi M. Velu guettait-il chaque œillade que lui décochait Destin pour plonger illusoirement vers la place son pauvre regard de taupe devant lequel, à deux mètres, dansait un drap de brouillard. Qu'importe la vue, toutes les grandes joies viennent de l'âme.

Destin, qui avait alors devant lui, et au-dessus de lui, trente-neuf années et demie de prospection plafonnière et murale finit par se désoler d'une telle monotonie. Il se hasarda un jour à visiter les bureaux voisins, fut assez malchanceux pour les trouver déserts car un thé dansant se tenait aux Archives, et buta à son retour contre M. Velu campé devant

sa place à lui Destin, bras croisés sur une poitrine soulevée de courroux.

— « A l'avenir, » tonna M. Velu, « je vous interdis de quitter votre travail ! »

A une question de Destin, il consentit, de mauvaise grâce, à indiquer que l'emploi de sous-aide-sténodactylographe consistait à reproduire sténographiquement la sténographie relue par l'aide-sténodactylographe qui, M. Velu était bien bon de le préciser, la captait sténographiquement sous la dictée de la sténodactylographe en titre après que celle-ci l'eût elle-même sténographiquement enregistrée auprès de l'auteur du courrier. C'était clair.

Destin objecta qu'il ignorait la sténographie.

M. Velu rétorqua que la sténographe titulaire ne la connaissait pas davantage et qu'un mauvais employé avait décidément toujours de bonnes raisons. D'ailleurs, si Destin n'avait, momentanément, pas de travail, c'est que les obligations de Mlle Laurence les privaient de l'intermédiaire naturel entre le sous-aide-dactylographe et la dactylographe et que Destin n'avait tout de même pas l'outrecuidance d'espérer à son âge et nouveau venu dans l'administration, crayonner directement derrière la sténographe en titre, comme... Comme?... un aide-sténodactylographe, ma foi. Ni plus ni moins, si on y réfléchissait bien.

Sur quoi, M. Velu s'en fut vers sa chaise à pas victorieux et allongea la tête dans son brouillard personnel, vers la place ensoleillée où les autobus passaient en grondant.

Il dîna d'un gaillard appétit et l'allégresse lui inspira même le projet de préparer le concours de retraité honoraire. Diplôme dont la possession assurait, sauf dimanches et fêtes, le voyage à quart de place sur le réseau de Petite Ceinture.

C'est ici que commença l'aventure de Joseph Destin.

Outre les cinq langues justement exigées pour un concours ordinaire, l'honorariat de retraite comportait l'étude du bas-breton et du maltais. Broutilles, bien sûr, si de larges connaissances ne s'étaient avérées nécessaires sur les variations riemanniennes des protubérances ligneuses chez le poulet de grain libanais. M. Velu se souvint du passage en chimie électronique de son subordonné et rêva de se réconcilier. Il lutta pendant deux jours contre la tentation de regarder par la fenêtre, toléra une absence prolongée aux waters de Joseph Destin. Au matin du quatrième jour, il répondit du bout des lèvres au déférent bonjour du sous-aide et s'emporta jusqu'à critiquer, non pas Mlle Laurence, mais l'ingérence dans l'administration, et par là dans le gouvernement, de certaines maisons étrangères à la Préfecture, sous forme, particulièrement, d'entreprises de tricot.

Les ponts ainsi jetés, M. Velu eut un geste inouï, et fit, d'un pas unique, franchir quarante années d'ambition à Joseph Destin en le conviant à contempler, à sa fenêtre, l'angle de la place et de la rue de Rivoli.

Un bienfait n'est jamais perdu. Fort d'une expérience rodée par une centaine de concours, Destin, de gratitude, arrêta la ruée aveugle

de M. Velu sur le programme d'honorariat de retraite et l'aiguilla astucieusement vers une agrégation d'histoire qui lui vaudrait une bonification de trois points lors de l'ultime épreuve.

M. Velu arpentant les Gaules à la suite de César, Destin, livré à la solitude, ne tarda pas à dépérir d'ennui. Il envisagea la reprise de ses études en chimie électronique, mais la perspective de bûcher une licence préliminaire — heureusement obligatoire — d'orthopédie et de prothèse dentaire, le fit renoncer à son dessein. Il sentait pourtant que sa véritable voie demeurait la chimie et, en amateur, se divertit à quelques travaux pratiques dans les lavabos aménagés en laboratoire.

Paternel, M. Velu le mit en garde sur les dangers de s'adonner à une science sans posséder le brevet adéquat. Mais la jeunesse est la jeunesse, et Destin couvait une crise d'incrédulité qui le portait à douter de la valeur et de la réalité d'un diplôme officiel. Il insinua fielleusement que l'inventeur de l'automobile n'avait pas commencé par solliciter son permis de conduire, hérésie qui indigna M. Velu au point d'amener une rupture entre les deux hommes.

A priori, l'ambition de Joseph Destin semblait modeste. Célibataire peu soigneux, il souhaitait un produit dont l'usage eût, sans péril pour le tissu, effacé toutes les taches. Il était las de traîner, sous forme d'aplat graisseux aux revers de ses manches, le souvenir de ses pérégrinations à travers les restaurants, las de décoller sous l'ongle, dominicalement, les pellicules agglomérées des sauces de la semaine écoulée. Il avait essayé tous les ingrédients, tous les tapageurs miracles publicitaires. En vain. Cernes, déteintes, auréoles, brûlures, inefficacité étaient son lot; un seul produit dont il serait le père, le « *Détachtout* », embellirait son existence.

Joseph Destin travaillait depuis huit mois à son projet et, encore que la muette réprobation de M. Velu le poursuivît, s'estimait satisfait. Non que le succès l'eût récompensé, mais son laboratoire désormais étendu à l'ensemble des lavabos, y compris les W.-C., englobait aussi une partie du bureau proprement dit, et lui permettait d'augmenter ses appointements par de menus travaux d'analyse effectués pour un pharmacien de la rue Lafayette. Bocaux d'urines, dépôts glaireux alternaient avec les dossiers administratifs sous l'œil lointain, disons-le, de M. Velu fasciné par l'influence maçonnique lors de la révolte des Maires du Palais. Les deux hommes ne renouèrent qu'au sujet d'une ordonnance égarée qui, après mise à sac intégrale des services comptable, hospitalier et de voirie, fut retrouvée sur le bureau du Préfet qui l'avait d'ailleurs signée, comme c'était sa tâche, en même temps qu'un exposé sur l'invasion des Cimbres développé par M. Velu.

Destin profita inélégamment de ce débat pour triompher avec insolence de M. Velu en se vantant de pratiquer, lui, Destin, non diplômé, des analyses dont nul ne se plaignait. Présomptueuse théorie que M. Velu réfuta avec pertinence en exaltant le diplôme tutélaire du pharmacien de la rue Lafayette, seule cause de la réussite de Destin.

Destin retourna à ses bocaux et M. Velu à Jean-Le-Bon dont il esquissait le règne au verso de la circulaire réglementant le travail du personnel.

Or il arriva que s'étant livré au suivant mélange de :

Poudre de neutron	0.010
Ex-nihilo	0.005
Panacée	1.553
Huile de Polygone	Q. S. pour 1 tonne

Joseph Destin, par simple application, ôta une tache vieille de six mois qui déshonorait sa cravate. Seule, une légère ombre persistait. Destin allongea la quantité d'huile de polygone, diminua d'autant celle de panacée et chercha autour de lui un objet d'expérience. Il se souvint de la trace indélébile sur son maillot de corps d'une rouille héritée d'un fil de séchage, se dévêtit et plongea son sous-vêtement dans le « *Détachtout* » à l'instant découvert.

Destin sortit ce soir-là avec trois quarts d'heure de retard, c'est-à-dire que, devant officiellement partir à dix-huit heures, il se trouva libre vers dix-sept heures trente, ayant dû attendre que son maillot finît de sécher sur le radiateur. La récupération de ces heures supplémentaires allait de soi, mais ce souci demeurait néanmoins au second plan de sa pensée tout entière axée sur l'incroyable nouvelle : il suffisait de tremper, si souillé fût-il, un linge dans le « *Détachtout* » pour que sans traces, sans auréole, l'étoffe recouvrât sa fraicheur.

La joie soulevait Destin qui manqua par vingt fois d'être heurté et écrasé au milieu de la chaussée. Il mit encore au compte de l'enthousiasme la propension des passants à se jeter sur lui comme pour le fouler. Il vivait dans une étincelante euphorie qui ne s'assombrit que, lorsqu'à deux pas de son domicile, hélant son vieil ami Merlac d'un sonore : « Alors, vieille noix ! » il vit Merlac inspecter les abords d'un air irrité, se tourner méchamment vers lui, puis s'éloigner à furieuses enjambées. Interdit, Destin risqua un affectueux : « Va donc, eh Duchnoque ! » auquel sursauta Merlac qui offrit par-dessus son épaule un visage totalement renfrogné, cette fois.

« Tout de même, » s'attrista Destin, « un homme que j'ai connu alors que nous passions ensemble le concours d'Eclusier-Juriste... Je ne comprends pas. Nous nous sommes retrouvés ici et là dans une douzaine d'autres concours, je lui ai glissé clandestinement mes copies, il m'a glissé les siennes, nous nous sommes ainsi mutuellement éliminés... ce sont là des choses qui rapprochent. Je ne comprends pas, non, non, non. »

Se faisant, il était parvenu devant chez lui. Il posait la main sur la rampe de l'escalier, quand il entendit, bien au-dessus, une porte se fermer et un pas dansant aborder les marches. Sa mélancolie s'évanouit. Son cœur s'accéléra. Un flot de sang lui enflamma les pommettes. Elvire de Tourène, sa belle voisine, l'adorable Elvire, gagnait le Folies-Palace pour sa représentation quotidienne. Peut-être oserait-il

un timide salut ! De toutes manières, elle allait répondre comme chaque soir à son émoi par un long regard appuyé et un sourire qui le lançait dans les étages avec une fougue de collégien.

Ils se croisèrent peu après l'entresol. Joseph Destin à qui sa trouvaille, lui semblait-il, rendait Elvire plus accessible, s'effaça dans un galant écart... Et Elvire passa. Indifférente à l'hommage. Aveugle. Comme elle n'avait jamais été.

Destin, désenchanté, le pas et le cœur atrocement alourdis, escalada en soupirant l'escalier. Il tourna sans entrain la clef dans sa serrure. Qu'importait le « *Détachtout* »... qu'importait la vie... Il s'effondra, habillé, sur son lit et sanglota jusque dans le sommeil.

Après une nuit coupée de cauchemars où il traquait l'insaisissable formule du « *Détachtout* » dont la possession devait précipiter Elvire à ses pieds, le malheureux s'éveilla la bouche mauvaise et l'œil chassieux. C'était un être sensible, sentimental, qui, autant que d'air, avait besoin d'un climat de sympathie. La plus insignifiante dérobade, la moindre réticence, un soupçon de froideur décelé dans un regard, le contristait jusqu'au désespoir, aussi est-ce avec amertume qu'il remâcha dès le réveil l'inexplicable attitude d'Elvire et de Merlac. Il déjeuna sans appétit, brancha son rasoir électrique et, toujours maussade, s'approcha du miroir qui renvoyait le mur opposé, au papier peint orné de bouquets affadis. Destin contempla une seconde leur reflet, eut vaguement conscience d'un manque inhabituel auquel, tout à sa rancœur, il ne s'attarda pas, et porta le rasoir à ses joues. A ses joues... Mais?... Mais quoi... Il se tenait pourtant bien devant le miroir... le miroir était à sa hauteur... A la hauteur de son visage... Destin poussa un cri effrayé... le miroir, indifférent à son agitation, ne reflétait que les pâles fleurs de la tapisserie comme si Destin n'eût jamais existé entre elles et lui... Destin sautilla, remua la tête sans qu'aucune image apparût... Alors il fit danser sa main comme une marionnette... une main que lui voyait... Mais le miroir restait aveugle.

Epouvanté Destin courut à la fenêtre. A l'accoutumée, le battant repoussé, par jeu de la vitre contre la cloison, lui rendait son visage. Il l'interrogea avec anxiété. La vitre demeurait vide. Alors, penché au dehors, Destin hurla d'horreur. Il eut le réconfort d'entendre s'ouvrir la fenêtre d'Elvire de Tourène et de voir sa belle voisine avancer ses épaules nues pour regarder curieusement de son côté.

— « Mademoiselle ! » implora Destin.

Elvire fronça les sourcils, cessa de fixer dans la direction de Destin, porta les yeux au-dessus d'elle, puis au-dessous, haussa des épaules furibondes et disparut derrière sa fenêtre sèchement refermée.

Il fallait au malheureux Destin se rendre à l'évidence : pour des raisons qui lui échappaient, il était rayé des vivants. Il se mouvait parmi les ombres. Il acheva sa tasse de café. Le bien-être qu'il en éprouva lui fit aussitôt douter de son irréalité, comme aussi de ne découvrir aucun fantôme autour de lui. Il avala à tout hasard trois cachets d'aspirine. Rien ne laissait supposer leur indication, mais, sur

les dix heures, pensa-t-il, il ressentirait peut-être un mieux. Ragaillardi, il dévala tumultueusement l'escalier, consolé par la stupéfaction de la concierge qui continuait, longtemps après sa descente, à lorgner les étages. Il claqua la porte derrière la malheureuse femme qui se retourna d'un bond et, devant le couloir désert, s'introduisit le petit doigt loin dans l'oreille en secouant la main comme un éventail. Rentrée dans sa loge, elle aussi absorba trois cachets d'aspirine qui n'écourtèrent pas pour autant sa méditation.

Tout au long du trajet qui le menait au bureau, Destin guetta les glaces et les vitrines sans déceler d'amélioration. Il dut même cesser sa surveillance car les gens se précipitaient lourdement sur lui et il ne devait compter sur personne pour traverser les rues sans encombre.

Arrivé à l'Hôtel de Ville, un irrésitible besoin de chaleur humaine poussa Destin à se confier à M. Velu. Devant le bureau de son chef, il parla d'une traite : un long silence suivit. Le crâne de M. Velu émergea enfin à l'horizon d'un océan de papier et se leva entre les récifs d'in-quarto consacré à la folie de Charles VI. M. Velu répondit distraitement à Destin, l'informa que, quoi qu'il en était, il désirait le voir chaque jour à son travail, que...

— « Mais comment voulez-vous me voir ! » cria Destin. « Vous ne voyez pas, non? »

Le ton exaspéré de la réplique arracha le nez de M. Velu à ses papyrus. A son tour, il protesta :

— « Dites donc, Destin, Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Où êtes-vous? Vous savez, je ne suis guère d'humeur à jouer à cache-cache. »

Se disant, il menaçait de l'index les W.-C.-laboratoires.

— « Je suis là, » dit Destin, « devant vous. »

Ebranlé, M. Velu porta la main à son front et murmura :

— « Moi, Charles VI par la grâce de Dieu... »

— « Mais non, » l'apaisa Destin, « vous n'êtes pas fou. Ecoutez-moi... »

— « Où êtes-vous? »

— « Fermez les yeux et entendez-moi comme si j'étais présent. Vous allez tout comprendre. »

M. Velu accepta et Destin débita sa mésaventure. La physionomie de M. Velu devenait lugubre.

— « Qu'en pensez-vous, monsieur Velu? » conclut Destin.

M. Velu prit son temps.

— « Destin, » dit-il avec gravité, « vous brisez ma vie. »

— « Ah ! merci, monsieur Velu, » s'ébroua Destin ému aux larmes. « Du fond du cœur, merci. J'étais sûr que vous me plaindriez. »

— « Vous brisez ma vie, » répéta amèrement M. Velu. « Quand je pense que désormais vous pourrez, sans que je m'en aperçoive, contempler de cette fenêtre le vol des pigeons et la rue de Rivoli...

Au déclin de ma vie, c'est affreux. » Les sanglots l'interrompirent. « Jurez-moi, Destin, que vous n'abuserez pas de la situation? »

— « Je vous le jure, monsieur Velu, » promit Destin. Il ajouta aussi : « ...Vous êtes de bon conseil. » Mais c'était sans y penser.

Destin retourna à ses occupations. Sur le coup de dix heures, il consulta la glace des lavabos. Rien n'y apparut, et aucun mieux ne se manifesta non plus les jours suivants. Mais si Destin prenait mal son parti, M. Velu, lui, s'accoutumait très vite et ne s'étonnait plus de la valse des bocaux et des registres au bout des bras invisibles de son subordonné. Parfois, il s'arrêtait dans sa tâche pour questionner :

— « Où êtes-vous, Destin? J'ai à vous parler. »

Un tampon buvard ou une règle dansaient alors dans l'espace à l'endroit où se trouvait Destin. Mlle Laurence, inopinément surgie, prit une syncope au spectacle d'une corbeille à papier qui traversait le bureau à petite allure et à soixante-quinze centimètres du sol. Elle mit sa vision sur le compte du surmenage administratif et décida de ne plus se consacrer qu'au tricotage exclusif des brassières.

Cependant, témoin involontaire d'une conversation entre M. Velu et une voix qui venait de nulle part, Mlle Laurence accrédita le bruit que le vieil homme se livrait à des messes noires dans la solitude de son bureau d'où, Mlle Laurence y pensait, il avait escamoté à des fins sans doute diaboliques l'infortuné Destin.

Ces racontars émurent M. Velu qui s'entretint avec Destin. Il fallait choisir : ou Destin réintégrait son apparence, ou il sollicitait un congé de maladie. Destin eut beau alléguer le précédent de la dactylo mythique, partie en retraite sans que personne ne l'eût jamais vue, M. Velu fut inflexible.

— « D'ailleurs, Destin, » dit-il, « je vous arrête là. L'exemple que vous citez est de caractère administratif. Nous n'avons jamais vu la dactylo, soit. Nous savions que nous ne la rencontrerions jamais : elle-n'était-pas-là ! En ce qui vous concerne, vous êtes en même temps présent et absent. C'est intolérable, c'est illogique, c'est malsain. »

Destin, impuissant, convint de l'étrangeté de sa situation.

— « Soignez-vous, bon sang ! » s'emporta M. Velu.

— « Vite dit, » soupira Destin qui, à l'intention de M. Velu, expliqua que ses soucis ne se bornaient pas au bureau. Les problèmes de la vie ordinaire s'avéreraient bientôt insolubles... Il ne pouvait plus aller au restaurant... La seule fois où il s'y était aventuré il avait provoqué une panique incroyable... Le moindre achat devenu impossible, il en était réduit à dérober sa pitance et, par voie de conséquence, à s'engloutir dans l'immoralité. « Jugez encore, » poursuivit-il, « que mon logement apparemment inoccupé sera sans coup férir réquisitionné un jour ou l'autre... Le fonctionnariat est incompatible avec le vagabondage, la Préfecture me licenciera... Oh ! monsieur Velu... monsieur Velu, que je suis donc malheureux. »

— « Je le vois bien, » dit prétentieusement le très myope M. Velu.

— « Vous voyez ? C'est vrai? » s'exclama Destin plein d'espoir.

— « C'est une façon de parler, bien sûr. »

— « Tant pis. Et la fatigue, monsieur Velu! Pour conserver ce logement, je dois, afin de ne pas intriguer ma concierge et le voisinage, aller et venir à des heures où personne n'est censé me voir. Je jette mon nom à trois heures du matin pour entrer, à quatre pour sortir. Une heure de sommeil nocturne ne me suffit pas et je suis à bout. Dormir ici, n'y songeons pas. Les autobus me gênent au passage. »

— « Allons, allons, » dit paternellement M. Velu en étendant à l'aveuglette une main compatissante.

— « Et puis, M. Velu, cet horaire nuit à ma réputation, on me taxe de débauche... Mlle Elvire... »

— « Elvire? »

— « Je l'aime, monsieur Velu. J'ai surpris une conversation entre la concierge et Mlle Elvire — Mlle Elvire soutenait qu'elle n'appartiendrait jamais à un découcheur de mon espèce. » Pathétique, Destin pleura : « Il ne me reste plus qu'à disparaître ! »

— « Zut alors, » dit M. Velu, « ça ne vous suffit pas comme ça? Attendez. Réfléchissez. Qui sait? Je chercherai de mon côté. Je dois entreprendre cette semaine l'étude du rôle véritable de la Maison de Lorraine au sein de la Ligue. Peut-être trouverai-je là le remède à vos tourments. »

Sans désobliger M. Velu, Destin marqua son scepticisme de voir ses affres apaisées par le défunt duc de Guise.

— « Travaillez votre doctorat de chimie électronique, » conseilla M. Velu. « Le travail est pour l'homme l'unique refuge. Je ne vous ennuierai pas, vous le savez bien. Moi, je ne veux rien voir... Encore une façon de parler, bien entendu. »

Destin hésita à préparer un examen où il ne pouvait se présenter, puis potassa, par désœuvrement.

Pourtant, le désespoir le minait. Il ne se rasait plus, laissait, au mépris de son fameux « *Détachtout* », les taches envahir ses vêtements, et n'avait plus changé de linge depuis son malheur.

Quelques semaines passèrent. Destin, absorbé par le travail, sa seule consolation, accumulait une somme de connaissances qui lui eussent normalement valu une quintuple agrégation. Mais qu'importait... A l'intention de Mme Melon, la concierge, il avait piqué un bristol où il indiquait son absence momentanée, et vécut en paix relative jusqu'au jour où devant sa porte, il entendit Mme Melon :

— « Ça sent drôle, par ici. Vous ne trouvez pas, mademoiselle Elvire? »

— « Certainement, » assurait Elvire.

— « La même odeur, » reprenait la concierge, « que je sens parfois en coup de vent devant ma porte, comme si quelqu'un passait. Quelqu'un de sale, de la sueur et du ranci. »

Destin pensa qu'il devait exhaler un triste fumet et se mit à sa toi-

lette. Il se sépara de son linge de corps et enfila un maillot propre. Enfin rhabillé, il alla mélancoliquement à la fenêtre qu'il ouvrit. Le battant rebondit sur la cloison, et Destin qui se tournait pour l'écarter poussa un cri terrible. Dans la vitre... devant lui... Destin Joseph... Joseph Destin... lui, en somme, lui Destin, lui Joseph apparaissait, en chair et en os, un peu amaigri, mais lui, là, ici...

Un second cri jaillit de sa gorge.

A la fenêtre voisine, Elvire de Tourène s'avança. Elle souriait sans songer à cacher ses épaules nues :

— « Vous êtes revenu ! » dit-elle joyeusement.

— « Elvire ! » cria-t-il.

Sans s'étonner de cette familiarité, elle ajouta :

— « Je suis heureuse de vous savoir de retour. Heureuse, vraiment. »

Et elle l'aimait ! Destin se ruait vers le couloir quand l'intuition lui fit opérer une volte-face. Il revint à sa chambre, prit son maillot, se dévêtit, fixa passionnément la glace, revêtit le maillot sale... et il disparut. Plus rien au fond du miroir que les fleurs du papier peint. Il en eut un coup au cœur, comme à une rechute de maladie et enleva précipitamment le maillot. Avec soulagement, il se vit réapparaître. Nul doute ! le « *Détachtout* » appliqué et séché sur un maillot, par exemple, conférait l'invisibilité à qui portait le maillot.

Extraordinaire !

Il fut sur le point d'alerter Elvire, puis se ravisa. Il préférait être aimé pour lui-même, inconnu. Plus tard, en pleine gloire, elle saurait tout.

Destin se dirigea vers la chambre d'Elvire, frappa, la porte s'entrouvrit et se referma sur leur première rencontre.

Au bureau, le lendemain, Destin trouva M. Velu aux prises avec le connétable de Bourbon. Il s'annonça d'une toux discrète et M. Velu, levant la tête, le contempla les yeux perdus.

— « Dites, Destin? » fit-il. « Votre opinion sur Catherine de Médicis? »

— « Vous ne remarquez rien, » demanda Destin.

Du creux d'un grimoire, la voix malgracieuse de M. Velu monta :

— « Si vous vous figurez que j'ai le temps de m'occuper de vos espiègleries... » Puis, surgissant : « Mais, au fait, vous êtes revenu ! »

— « Oui. Hein ! Formidable ! Qu'en pensez-vous, monsieur Velu? »

— « Je pense, » dit fermement M. Velu, « que vous devez tout d'abord vous éloigner de la fenêtre. Ce spectacle n'est pas pour un fonctionnaire de votre âge et de votre rang. Voilà ce que je pense. Quant au reste, j'ai toujours eu la conviction que vous étiez un farceur, que vous manquiez de sérieux. Votre hostilité aux diplômes officiels m'en avertissait et vos disparitions, vos retours, vos espiègleries, comme je disais, le prouvent aujourd'hui. Monsieur Destin, regagnez votre place. J'ai ma carrière à préparer, moi. »

— « Moi aussi, » dit Destin.

— « Cela m'étonnerait bien, » ricana M. Velu.

En quoi il eut tort, car la semaine suivante Joseph Destin obtenait son diplôme de docteur en chimie électronique et, à une majorité inusitée, une première place qu'on ne pouvait contester.

Sitôt informé de son triomphe, il courut chez lui, décidé à l'annoncer à Elvire avec à la clef une surprise dont il se réjouissait par avance. Dans sa chambre, il enfila le maillot magique, imprégna de « *Détachtout* » tout ce qui le touchait et, à peine sec, heurta la porte d'Elvire. La porte s'ouvrit. Elvire se précipita dans les bras de Destin.

— « Chéri ! » dit-elle. « Chéri ! Je sais ! »

Abasourdi, Destin balbutia :

— « Tutu... tu... tu sais quoi? »

— « Où as-tu été te tremper? » demanda-t-elle sans répondre. « Tu es tombé dans la Seine? »

— « Tu me vois? » interrogea Destin d'une voix qui tremblait.

— « Quelle drôle de question ! Pourquoi ne te verrais-je pas? »

— « Ça, alors ! »

— « Je ne suis pas aveugle, tout de même ! »

— « Alors tu me vois, » fit Destin déçu. « Mais tu me disais savoir. Que savais-tu ? »

— « Ton diplôme ! Ton diplôme, mon chéri ! »

— « Ah ! oui, » murmura Destin entraîné dans un pas de danse.

— « Il y avait autre chose? » s'inquiéta Elvire.

— « Oui... non.... Ben ! pour une surprise !... »

Pour lui-même, il ajouta : « Moi qui aurais tant souhaité disparaître ! »

Comme quoi on n'est jamais content.

Il faillit conter l'histoire du « *Détachtout* » à Elvire, puis s'en abstint. M. Velu avait raison, Destin savait que maintenant, possesseur d'un diplôme officiel, il pouvait manipuler tous les produits du monde sans qu'il arrivât autre chose que de prévisible. De fait, il essaya maintes fois et inutilement par la suite le miraculeux mélange. Le sortilège était rompu, le charme enfui. Le mot « Raison » flamboyait dans le cadre où s'étalait le diplôme et le « *Détachtout* », délaissé, fut oublié avec d'autres vieilleries au hasard d'un déménagement.

Un collier de bras parfumés troubla la méditation de Joseph Destin : Elvire lui souriait.

« Vraiment, » songea-t-il, « le merveilleux n'est sensible qu'aux enfants, aux poètes, aux fous... »

Il allait dire : « ...et aux amoureux. » Mais il ne se souciait déjà plus de rien...

Car il embrassait éperdûment Elvire.



Langue de chat

(*Cat*)

par R. BRETNOR

Voici une histoire qui enchantera les « catophiles », c'est-à-dire les amateurs de chats. Son auteur, R. Bretnor (à qui nous devions déjà — en partie — la nouvelle « Reconnaissance garantie *», publiée dans notre numéro* 2*), est d'ailleurs connu pour posséder toute une collection de siamois.*

Pour les vrais amis des chats, il est indéniable que ces animaux sont, dans leur genre, aussi intelligents que nous. Claude Farrère a écrit, dans « Bêtes et Gens qui s'aimèrent *», que ce sont les humains qui sont les animaux domestiques des chats. (Le nôtre, qui lit par-dessus notre épaule, est tout à fait de cet avis...)*

Mr. Bretnor, sans aller aussi loin, nous suggère que la langue des chats pourrait être enseignée dans les universités. Mais l'introduction du Certificat d'Etudes Supérieures de Chat *dans la section des langues vivantes ne va pas sans difficultés... Pour savoir lesquelles, lisez ce récit des déplorables événements qui secouèrent, jusque dans leurs fondations, les murs de l'antique et respectable collège de Bogwood.*



Je ne pressentis pas le moindre désastre lorsque Smithby épousa Cynthia Carmichael et l'emmena pour son congé. Nulle voix intérieure ne me murmura son terrible avertissement lorsque le bruit courut qu'il passait son année de détente à des recherches d'un caractère étrangement confidentiel. Même en ma qualité de chef de sa section, comment aurais-je pu savoir qu'il allait introduire le *Chat* dans le monde?

Son année de liberté se termina, la mienne commença et je partis, avec l'intention, après trois mois de repos sous le soleil de l'Italie, de rechercher la solitude de la Bibliothèque Nationale Ecossaise pendant le reste de mon congé. Mais il devait en être autrement. Une semaine ne s'était pas écoulée depuis mon arrivée à Edimbourg que la lettre arriva.

Ai-je dit lettre? En fait il n'y avait pas de lettre dans l'enveloppe crasseuse qui avait suivi mon itinéraire au hasard de la route de Naples vers le Nord. Elle ne contenait qu'une note brève et une énorme coupure de quelque journal bon marché.

Je jetai un coup d'œil sur le bref message :

Copyright, 1953, *by Fantasy House, Inc.*

« Cher Christophe,

» Smithby a trahi notre tradition et notre confiance. Votre section est entièrement désorganisée. Trois d'entre nous ont déjà remis leur démission. »

WITHERSPOON.

Je vécus un moment pénible et je fermai les yeux ; et le visage de Smithby, masque pâle plein d'une érudition modeste m'apparut. Ensuite, je dépliai la coupure de mes doigts tremblants.

L'AMOUR D'UNE FEMME POUSSE AU TRIOMPHE DE LA SCIENCE

Un Jeune Professeur de Bogwood Mérite des Applaudissements pour étudier le Premier la Langue des Chats.

Ainsi s'étalait le titre avec une joie malicieuse, au-dessus d'une photographie de Smithby et de son épouse qui, chacun, tenaient un gros félin. Stupéfait, je continuai à lire :

Newhaven, 5 août.

Pour la première fois depuis près d'un siècle, le Collège de Bogwood a été mis en vedette lorsqu'aujourd'hui Emerson Smithby, professeur de littérature anglaise, a dévoilé ce que les hommes de science proclament comme étant la découverte la plus remarquable de l'époque : à savoir, que les chats ont un langage parlé.

Accordant tout le mérite à sa femme, la blonde et séduisante Cynthia Smithby, le très jeune savant a exposé ce matin les résultats les plus sensationnels des recherches épuisantes qui lui ont permis de vaincre la barrière jusqu'ici insurmontable entre l'homme et les animaux soi-disant inférieurs.

Le Professeur Smithby a déclaré entre autres :

« Les chats ont non seulement un langage, mais encore une culture complexe, ne différant pas essentiellement de la nôtre. J'en ai eu l'intuition pour la première fois pendant ma lune de miel avec mon épouse qui m'aida sans se lasser, me prêtant ses deux propres chats pour poursuivre mes expériences.

Dès que nous les eûmes convaincus de l'importance du projet, nos progrès furent rapides. En moins de deux mois, nous étions capables de nous exprimer en *Chat* presque couramment. »

Le Professeur Smithby a ensuite révélé qu'il avait déjà fait paraître une brochure pour débutants : « *Le* Chat, *ses éléments grammaticaux, sa prononciation et son usage général.* »

Il a refusé cependant de discuter une nouvelle selon laquelle, grâce aux efforts de Gregory Morton, amateur de chats bien connu et membre du Conseil de discipline de Bogwood, des cours de *Chat* seraient bientôt ajoutés au programme.

Il n'a pas été possible de prendre contact avec le Professeur Christophe Flewkes, chef de section du Dr Smithby, pour lui demander de nous faire part de son opinion.

Ma lecture terminée, je restai sans mouvement, les yeux fixes. Toute pensée lucide m'était impossible. Seul, un instinct aveugle me disait que Bogwood était en péril, que Bogwood avait besoin de moi et que je devais rentrer par le premier bateau.

***

Rien n'eût pu me préparer à la réception que le Destin me réservait au Club de la Faculté la nuit de mon retour. Peut-être la lumière brillant au-dessus du bureau du hall de réception m'aveugla-t-elle lorsque j'entrai ou peut-être le fait que j'étais préoccupé par des pensées ne me laissant aucun répit m'empêcha-t-il de voir le chat. Quelle qu'en soit la raison, je ne m'aperçus pas de sa présence avant qu'un cri soudain informât le monde que j'avais marché sur sa queue.

C'était un étrange tableau. Le chat avait fui, me laissant là, près de mon sac de voyage tombé sur le sol. De derrière le bureau, l'employé, un jeune oriental engagé pendant mon absence, me regardait à travers une paire de curieuses lunettes à grosse monture d'écaille.

— « Avez-vous habitude, mon Monsieur, » demanda-t-il avec une calme insolence, « de marcher dessus les invités en entrant ? Si vous oui, reprenez la porte. »

Je maîtrisai ma colère.

— « Dites donc, » répliquai-je, « je suis le Dr Flewkes, Christophe Flewkes. »

L'inconnu sourit.

— « Alors le marchage est un accident. J'ai entendu parler au sujet de vous. Vous êtes Flewkes. Je suis Vou. »

Je pensai : « Cet homme est sûrement fou. »

— « Ainsi, » m'exclamai-je, « vous êtes moi? »

Toujours souriant, il secoua la tête gravement.

— « Ce n'est pas Moi, c'est Vou, Beowulf Vou. J'ai tiré mon nom de la littérature anglaise (1). Je pense que cela vous rendra content. »

— « Parfait, » dis-je d'un ton cassant, « vous êtes Vou. Ma chambre est-elle prête? »

Vou s'inclina sans s'offusquer.

— « Je suis ici pour étudier, » m'informa-t-il ; « à la nuit, je suis employé ; au jour, j'étudie le *Chat* avec des progrès. J'ai peut-être même possibilité de passer un examen en *Chat*. »

— « Ma chambre est-elle prête? » répétai-je obstinément.

— « Il y en a certitude, mon Monsieur » dit Vou. « Je vous accompagne de ma présence au bout d'un instant. Avant je dois faire de vos excuses à notre hôte. »

Il s'approcha du chat qui dans un coin était en train de lécher sa queue meurtrie.

---

(1) *Beowulf* est un héros prêtre et roi du folklore celte.

— « Ee—owr—r, » dit-il avec courtoisie. « Miow meeiu mr—r—ou. »

Le chat ne lui prêtait aucune attention et Vou, le sourcil froncé, sortit avec hâte un petit volume de sa poche, le consulta et répéta plusieurs fois ce qu'il avait dit en premier.

Finalement, l'animal leva la tête.

— « Méow, » fit-il plaintivement.

Vou s'inclina. Il se tourna vers moi radieux.

— « Vous êtes pardonné, car c'est un chat cultivé. Maintenant nous monterons en haut des escaliers. »

J'approuvai faiblement de la tête. En nous dirigeant vers l'escalier, je vis que le hall de réception était envahi par les chats. Il y en avait sur les chaises, sur les tapis, devant le feu, et même sur la cheminée, sous le portrait d'Ebenezer Bogwood.

J'entrai dans ma chambre. Comme dans un brouillard, j'entendis Vou me souhaiter bonne nuit dans son langage déformé. Je m'assis lourdement sur le lit et, ce faisant, j'aperçus le tableau des conférences du semestre en cours sur la table de nuit. Je résistai un instant à l'envie de le prendre, mais en vain. Je le saisis, l'ouvris, tournai les pages et je lus :

SECTION DE LINGUISTIQUE FELINE

Emerson Smithby D. Ph. Président.

Suivait une liste de conférences : *Chat* 100 A (élémentaire) — *Chat* 212 (philologie) — *Chat* 217 (littérature), et d'autres renseignements utiles précisant que tout l'enseignement était entre les mains de Mr. et Mrs. Smithby.

Désespérément, jusqu'à l'aube, je me lamentai sur le sort de Bogwood.

***

Je ne m'éveillai pas avant l'heure du déjeuner, lorsque le téléphone sonna pour m'avertir que Witherpoon m'attendait en bas, et c'est avec tristesse que je fis un effort pour me lever et m'habiller. La note de Witherspoon indiquait qu'il démissionnait de la Faculté ; et maintenant le sentiment me vint qu'il m'incombait peut-être d'imiter son tragique départ du monde académique, car peut-être nos idées étaient-elles démodées, dépassées par la science d'un nouvel âge. Finalement, les vêtements froissés et la barbe mal peignée, je descendis les escaliers quatre à quatre.

J'entrai dans le hall de réception, entendis une voix familière me saluer et vis deux jambes revêtues d'un pantalon de tweed informe qui dépassaient du fauteuil près du feu.

— « Bertrand ! » m'écriai-je et un instant plus tard je lui serrais la main.

Je le regardai avec étonnement. Etait-ce là Witherspoon, doux et mélancolique tel que je l'avais connu ? Son dos était toujours courbé, ses

boucles grises aussi clairsemées qu'auparavant, mais je vis immédiatement que le vieux Witherspoon avait disparu. L'homme que j'avais devant moi était un homme de fer.

Il parut lire ma pensée. Me conduisant à un fauteuil, il balaya un chat d'un geste pour que je puisse m'asseoir.

— « Christophe, » dit-il de sa voix sonore et ferme, « je suis encore à mon poste ; le moment est venu de combattre ; et nous combattrons.

A ce moment, mon cœur se remplit d'un profond désespoir pour notre cause perdue.

— « Comment pouvons-nous combattre, Bertrand? » me récriai-je en montrant la troupe de chats occupant la pièce.

Witherspoon s'assit à côté de moi.

— « Reprenez courage ! Ces satanées créatures, » dit-il en montrant les chats, « ne sont pas responsables. Morton lui-même, si vil qu'il puisse être, n'est qu'un instrument. Notre ennemi est Smithby. Nous devons le détruire à tout prix ! »

Ses yeux lançaient des éclairs en prononçant ces paroles. Il baissa la voix et se mit à murmurer comme un conspirateur. « J'ai préparé la stratégie de notre campagne, » dit-il d'une voix sifflante. « dois-je vous l'exposer? »

— « Je vous en prie, » dis-je en me penchant en avant d'un mouvement vif.

Mais Witherspoon n'eut pas le temps de répondre. Même pendant que je parlais, son regard était fuyant. Les poings serrés, le front plissé comme par une haine intense, il fixait des yeux furibonds sur l'entrée du hall de réception.

Je n'avais pas prêté attention aux personnes se dirigeant vers la salle à manger pendant notre conversation. Mais, maintenant, je jetai les yeux autour de moi — et je vis, traversant la pièce, Smithby et Cynthia Smithby, traînant Beowulf Vou dans leur sillage. Un grand chat noir sur les épaules de Mrs. Smithby faisait un contraste frappant avec les boucles de ses cheveux dorés. Un autre chat, un siamois, poursuivait un agréable tête-à-tête avec Smithby qui le portait dans ses bras. J'entendis Witherspoon grincer des dents dans mon oreille. « Regardez-la, » murmura-t-il méchamment. « Elle ressemble à un mélange de crème soufflée et de Walkyrie. »

Cette description, je dois l'avouer, me surprit ; plus tard j'appris que Witherspoon l'avait entendu dire à un étudiant. Cependant elle ne manquait certes pas de précision. N'eût été sa stature héroïque — elle dépassait son mari de quelque six pouces — Cynthia Smithby eût ressemblé à Charles II comme deux gouttes d'eau. Elle évoquait la Julia de Herrick : silhouette splendide, plutôt trop grande pour le goût moderne, petite bouche rouge, minuscule, menton arrondi, œil vif.

Elle m'aperçut la première. Immédiatement un sourire de sylphide effleura ses lèvres, et, changeant de direction, la tête droite, elle vint vers moi.

Je me levai et l'attendis d'un air sévère et ferme. Je savais que Witherspoon avait tort. C'était elle notre ennemie. C'était elle la tentatrice qui par ses charmes avait entraîné un faible hors du chemin semé de ronces des saines études. Je compris tout de suite que je devais éliminer tout faux semblant, que je devais préciser clairement mon attitude.

Rougissante et radieuse, elle s'approcha de moi.

— « Cher Mr. Flewkes ! » dit-elle de sa voix basse et musicale. « Quelle agréable surprise ! Je suis ravie de vous retrouver parmi nous. » Elle baissa les cils avec une fausse modestie. « Emerson également, n'est-ce pas Emerson ? »

Smithby rougit avec embarras, jouant nerveusement avec un livre mince qu'il tenait à la main et approuva de la tête avec un plaisir évident.

— « Il s'est passé tant de choses depuis votre départ, » continua-t-elle, « tant de choses merveilleuses. Mais, » fit-elle avec un joli sourire, « vous pourrez vous mettre au courant en suivant les cours d'Emerson. »

— « Je me forçai à la regarder droit dans les yeux.

— « Madame, » déclarai-je froidement, « la moitié de ma vie a été consacrée à servir cette institution et à préserver ses idéaux austères. Je ne puis que baisser la tête de honte lorsque je constate le triste état de décrépitude de ce qui fut autrefois une grande tradition. Ni par mes paroles ni par mes actes je ne pardonnerai cette trahison. »

Du coin de l'œil, je vis une expression de douleur apparaître sur le visage de Smithby et Beowulf Vou ouvrir la bouche d'un air stupide.

Pendant un instant, Cynthia Smithby, elle aussi, bouda comme une petite fille sensible qu'on aurait soudainement rabrouée. Puis elle secoua la tête.

— « Mr. Flewkes, » dit-elle « je suis en vérité très heureuse que vous preniez cette position, car, » — elle se tourna vers Smithby — « c'est là le défi dont nous avons besoin. Votre génie, Emerson, renversera ce mur de conformisme caduc.

» La réussite de notre projet actuel est certaine. Nous aurons alors une preuve positive indéniable et Mr. Flewkes viendra vous faire des excuses. »

— « Oh ! pas à moi ! » Les yeux de Smithby étaient pleins d'adoration bovine. « A vous, Cynthia chérie, car le mérite vous reviendra. Le monde saura que c'est vous qui avez tout fait. »

Beowulf ricana.

— « Alors, Flewkes fera également des recherches sur le *Chat.* » Il me regarda derrière ses grosses lunettes. « Je puis aider en *Chat,* les mots ont une seule syllabe harmonieuse, comme dans le parler de Canton. »

— « Eh bien, Beowulf, » — Cynthia Smithby souriait avec malice — « il faut que vous consacriez tout votre temps à l'apprendre vous-même. Vous avez échoué dans toutes les autres matières, n'est-ce pas?

» Mais allons déjeuner. Venez, » dit-elle prenant Smithby par le bras. « Et maintenant, cher Mr. Flewkes, nous vous souhaitons... miaou. »

Lorsque la porte de la salle à manger se referma derrière eux, je retombai lourdement sur ma chaise !

— « Mon Dieu, Bertrand, » murmurai-je ! « Elle... elle a miaulé après moi. »

— « Je crois, » répondit-il, « qu'elle vous a dit bonsoir en *Chat.* »

J'essuyai des gouttes de sueur glacées sur mon front.

— « Ce n'est pas Smithby le mauvais génie, c'est elle ! »

— « Erreur ! » dit vivement Witherspoon. « Ce qui vous a ému est simplement le fait qu'elle ne portait pas de soutien gorge. Vous vous laissez trop vite impressionner. »

Je rougis.

— « Mais ... que dire de son nouveau projet? »

— « Tout cela n'est que des blagues, croyez-moi. Quelque jouet stupide que son mari lui a donné. Que pourrait-il y avoir d'autre? Elle n'a même pas de diplôme de philosophie. »

Il n'y avait, évidemment, rien à rétorquer à cet argument et je me tus.

— « C'est lui le coupable, » continua Witherspoon. « Vous avez sûrement vu le petit livre qu'il portait? C'est son dernier ouvrage : « *Ballades occultes* », *traduit du* Chat *original.* Il les chante, Christophe, à tous les étudiants, en s'accompagnant du luth. On m'a dit que son miaulement était magnifique ; et il y a le cours de perfectionnement pour les dompteurs de lions, donné le soir. Cela a attiré d'étranges gens à Bogwood, je vous l'assure. »

Il s'interrompit et brandit un doigt apocalyptique vers le ciel. « Vous étonnez-vous, » cria-t-il, « que j'aie pris des mesures désespérées? Vous étonnez-vous que j'aie engagé un détective privé? »

— « Un... un... détective privé? »

— « Bien sûr, » dit-il. « Je l'ai ramené de New-York où les criminels endurcis s'enfuient dès que l'on mentionne seulement son nom. »

Je commençais à lui faire des remontrances, mais il ne se laissa pas interrompre. « J'ai fait en sorte que vous le rencontriez, que vous dîniez avec lui, pas ici, mais secrètement, dans une taverne de second ordre connue, je crois, sous le nom de « *Jakey's Java Joint.* »

— « Mais, Bertrand, » protestai-je faiblement, « comment cette personne peut-elle nous aider? Comment? »

Witherspoon laissa échapper un rire triomphant et sonore.

— « Soyez patient, Christophe, bientôt vous saurez tout. »

Je me rappelle peu de choses de ce premier entretien secret.

Des types lourdauds et mal rasés, qui avalaient gloutonnement leur nourriture dans des renfoncements malpropres, un langage libertin et des plaisanteries grossières, une musique vulgaire venant d'un instrument automatique, tout ceci, je ne m'en souviens que vaguement.

Je me rappelle cependant, même à présent, de la première impression que me fit Luigi Hogan.

Petit, obèse et chevelu à un point surprenant, il n'avait ni l'allure ni l'attitude d'un détective.

Witherspoon et moi avions remonté le col de notre manteau et rabattu le bord de notre chapeau pour éviter d'être reconnus ; mais les petits yeux perçants de Hogan nous virent dès que nous entrâmes et il nous salua d'un ricanement peu respectueux.

Lorsqu'il se fut ressaisi, les présentations furent faites ; et un instant plus tard, Witherspoon et lui complotaient à voix basse, avec devant eux une tasse épaisse de café tiède.

La diction de Hogan était affreuse, son argot des bas-fonds m'était presque incompréhensible ; il parlait et riait, la bouche pleine de sandwiches au salami. Même si notre rencontre avec Cyntia Smithby m'avait laissé en pleine possession de mes facultés, je doute que j'eusse pu glaner plus que des bribes de la conversation. Je remarquai que Hogan appelait Witherspoon « chef. » Je l'entendis dire qu'il avait assisté au cours de perfectionnement de Smithby pour les dompteurs. Je compris même les mots qu'il utilisa pour répéter les conseils de Smithby : *Faut leur montrer qu'vous z'en avez pas la frousse, hein! Vous rentrez directo dans leur cage, hein! Faut qu'vous alliez jacter avec ces bon dieu de gros félins comme si c'étaient vos frangins!*

A ce moment l'expression de Witherspoon devint positivement sanguinaire.

— « Hogan, » dit-il du coin de la bouche, « vous allez nous trouver un cirque ou un zoo, hein? Avec un bon gros méchant tigre, hein ! Hé, hé ! Nous défierons Mr. Smithby d'entrer dans la cage et de raisonner avec lui. Il ne peut pas refuser. Compris? »

— « Pigé, chef. » Hogan ricana d'une façon peu belle à voir. « La presse sautera dessus. »

— « Pas seulement la presse, » murmura Witherspoon, avec une grimace repoussante. « Plus que ça. »

Quant à ce qu'ils dirent ensuite, eh bien, j'en eus un aperçu pendant que nous revenions à la cour de la Faculté, par des rues obscures. L'allusion à Smithby devenant le hors-d'œuvre d'un tigre n'en était qu'un élément très secondaire.

Hogan devait le surveiller constamment jusqu'à ce qu'il commît quelque dangereuse fredaine, de préférence d'une nature galante. Ensuite, il devait prendre des photographies que nous pourrions utiliser pour déshonorer Smithby et obtenir son renvoi rapide. Enfin, en dernier ressort, il devait avoir recours à une personne connue sous le nom de Marilyn, qui jusqu'ici s'était révélée une championne dans la tâche difficile de neutraliser les inhibitions masculines.

En temps ordinaire, j'eus été profondément choqué par la brutalité totale de ces méthodes. Mais maintenant, conscient seulement du triste sort de Bogwood, je partageais la férocité de Witherspoon et n'avais aucun scrupule.

Une seule chose me troublait : l'existence de Cynthia Smithby.

Il est vrai qu'elle n'avait aucune qualification académique ; ce qui

écartait toute possibilité qu'elle fît de nouvelles découvertes dangereuses pour nous.

Cependant, ne pouvait-elle pas être une mégère intrigante, se servant de Smithby comme d'un épouvantail dressé sur notre route?

*
* *

Attendre que les efforts d'Hogan portassent leurs fruits n'était pas facile. Des doutes et des peurs de toutes sortes me tourmentaient incessamment et, pendant ce temps-là, les choses allaient de mal en pis. En dépit de nos protestations amères, un cours de culture Féline fut ajouté à la terrible liste. La presse, braquant constamment ses projecteurs sur le *Chat,* salua dans des articles louangeurs la publication des manuels de Smithby destinés au personnel des zoo et des cirques : « *Principes du* Lion », « *Principes du* Léopard », *Principes du* Tigre », etc.

Et, pendant ce temps, les journalistes insistaient sur les bruits courant à propos des progrès faits par Cynthia Smithby, dans des projets dont elle gardait la nature encore secrète. Ils laissaient à penser qu'il s'agissait d'une méthode d'enseignement du *Chat,* si simple que tout enfant pourrait l'apprendre en une heure. Est-ce que cela, demandaient-ils, n'éliminerait pas le besoin de nurses, d'éducateurs spécialisés dans les jardins d'enfants? Cela ne pourrait-il pas changer la structure sociale et économique du monde?

Nous eûmes nos moments d'encouragement. Il vint un jour où Hogan put nous annoncer qu'il avait conclu un accord avec une ménagerie possédant un tigre déjà vieux et à peu près intraitable, qui avait mis fin à la carrière terrestre d'au moins un dompteur. Le défi avait été envoyé par courrier à Smithby. Les journaux avaient été informés. Et vous pensez bien que Witherspoon et moi sautèrent plutôt de joie lorsque nous vîmes les titres. « LE PROFESSEUR DE *CHAT* PEUT DOMPTER LE FEROCE SEIGNEUR DE LA JUNGLE », annonçaient-ils bruyamment.

Mais Smithby réussit à se tirer de ce mauvais pas. Discuter avec un tigre normal, déclara-t-il, était très agréable. Mais il s'agissait là d'un cas différent. Ce tigre était visiblement psychopathique. « Ce qu'il lui faut, c'est un psychiatre pour félins, » dit Smithby. « Après tout, ce n'est pas parce que je parle anglais, que j'essayerais de raisonner avec un fou armé jusqu'aux dents. »

Et la presse servile le loua pour son « bon sens à l'emporte-pièce ! »

Les semaines passaient et nos rencontres furtives à *Jakey's Java Joint* ne nous valaient que des rapports de plus en plus décourageants. La vie de Smithby était irréprochable et connue jusque dans ses moindres détails.

Avec perversité, il s'entêtait à se conduire comme un mari modèle. Marilyn elle-même, lorsque finalement nous la fîmes venir de New-York,

trouva en lui une position parfaitement inattaquable. Oui, Marilyn, elle-même, en présence de qui le pauvre Witherspoon rougissait comme un écolier, exerça ses talents en vain. Après chaque tentative, ses remarques devenaient de plus en plus sardoniques, jusqu'au moment où elle nous abandonna, laissant un mot où elle suggérait que nous pourrions avoir plus de chance en employant un ours.

Il est curieux de noter que l'effondrement des plans soigneusement élaborés par Witherspoon ne découragea pas celui-ci le moins du monde ; il ne voulut pas davantage écouter ma suggestion de combattre à l'avenir Smithby sur un terrain purement académique. Il insista pour que nous gardions Hogan à notre service et, lorsque j'élevai des objections, il menaça de régler le compte de Smithby en faisant appel à des tueurs.

Même lorsque nous apprîmes que Smithby avait déposé une plainte contre nous auprès du Conseil de Discipline, même lorsque nous fûmes sommés de paraître devant ce corps auguste, il ne partagea pas ma peur croissante... ni mon désespoir.

— « Ah ! Christophe, » cria-t-il en secouant le poing, « vendredi, nous devons paraître devant le Conseil de Discipline. Cela signifie que nous disposons de trois jours ! Croyez-moi, quelque chose va se produire et nous pourrons faire face triomphalement. Nous verrons Smithby écrasé et brisé. Le *Chat* ne sera plus qu'un mauvais rêve !...

Avec combien de cruauté les dieux malins jouent-ils au... chat et à la souris avec tout ce qui nous tient à cœur !

Le vendredi matin, submergé de désespoir, je me dirigeais mélancoliquement vers la cour de la Faculté, lorsqu'à mon profond étonnement, un grand taxi rouge s'arrêta à côté de moi en faisant crisser ses pneus, et la portière s'ouvrit brusquement pour libérer un Witherspoon triomphant qui me saisit par le bras.

— « La victoire est à nous, » claironna-t-il en me tirant vers le véhicule, «Hogan vient de téléphoner ! Smithby est tombé dans notre piège ! »

Avant que j'aie pu proférer une parole, il me poussa sur le siège arrière devant lui et claqua la portière. « Au *Yip Lee,* » cria-t-il au chauffeur et nous partîmes.

Je n'obtins plus rien de lui pendant cette folle randonnée, car, apparemment, il ne savait rien de plus. « Je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit ! » Tel était le cri extatique par lequel il répondait à toutes mes questions ; et lorsque nous atteignîmes notre destination, un restaurant chinois dans le quartier des affaires, je n'en savais pas plus qu'avant.

Ayant quitté le taxi, nous fûmes salués à l'entrée par un chinois qui appela Witherspoon par son nom. Nous fûmes conduits au premier étage dans une petite salle privée ; et là, sur le seuil, je vis quelque chose qui me coupa la respiration.

Au centre de la pièce se dressaient une table et cinq chaises. Deux des chaises étaient vides. Deux autres étaient occupées par Luigi Hogan et un chinois d'âge moyen, bien habillé ; sur la cinquième, se cachant honteusement la face, était assis Beowulf Vou.

Dès qu'il nous vit, Hogan se donna une attitude :

— « Tout l'truc est découvert, les gars, » déclara-t-il. « Tout ce machin au sujet du *Chat,* c'est de la blague ! Votre Smithby est un farceur ! »

J'entendis Witherspoon reprendre sa respiration et Beowulf Vou étouffer un sanglot.

— « C'est incroyable, » m'écriai-je. « Enfin, je l'ai moi-même entendu parler aux chats. Je les ai entendus lui répondre. C'est déplorable, cela oui, mais il y a certainement là autre chose qu'un tissu de fraude? Expliquez-vous ! »

Hogan se mit à se tordre de rire.

— « C'est... c'est simple ! » gloussa-t-il. « Des crevettes ! »

— « *Des crevettes ?* » fîmes-nous d'une seule voix, Witherspoon et moi.

Mais Hogan riait trop pour pouvoir répondre. D'un coup de pouce, il indiqua le gentleman chinois à côté de lui. Celui-ci sourit gravement.

— « C'est exact, » dit-il en s'inclinant. « Voyez-vous, je suis Chester Vou, l'oncle de ce stupide jeune homme. » Avec quelque répugnance, il désigna Beowulf. « Ce stupide jeune homme aux lunettes ridicules qui m'a récompensé de l'avoir amené dans ce pays en s'avérant incapable d'apprendre ne serait-ce que les rudiments de l'anglais. Je suis également propriétaire du marché aux poissons de *Pilgrim Fathers.* »

Il s'arrêta avec courtoisie pendant que nous prenions les chaises vacantes. « Pendant un certain temps, » continua-t-il, « j'ai vu le Professeur Smithby venir régulièrement une fois par jour au marché suivi de près par Mr. Hogan. De plus, le Professeur Smithby a toujours acheté pour dix *cents* de crevettes, refusant de les faire envelopper et les mettant directement dans sa poche. Ma curiosité a été éveillée et il y a un jour, ou à peu près, j'ai pris la liberté d'en parler à Mr. Hogan. » (Hogan ricana.) « J'ai comparé mes notes avec les siennes. Lorsque j'ai appris qui était mon étrange client, mon intérêt a redoublé. Nous autres, chinois, vous savez, nous révérons l'instruction, et la dévotion déshonorante de mon neveu envers le *Chat* m'a causé beaucoup de chagrin. » Le visage de Chester Vou prit une expression d'extrême sévérité. « Mr. Hogan et moi en avons tiré la seule conclusion possible. Nous avons vérifié notre théorie avec Hwang-Ho, mon propre chat favori. Il a immédiatement réagi en sentant les crevettes. Alors, ce matin nous avons interrogé Beowulf. Confronté avec la preuve, il a tout avoué. »

Beowulf gardait les doigts sur ses oreilles, gémissant doucement.

— « Oui, » déclara son oncle, « ce misérable garçon a admis qu'il avait découvert le secret de Smithby et qu'il s'en était servi sans scrupule, à son avantage. Smithby, voyez-vous, miaulait après les chats, et les chats miaulaient pour avoir des crevettes. Ce n'était rien de plus que cela. »

— « Voulez-vous dire, » m'exclamai-je, « que tous ces gens faisaient seulement *semblant* de comprendre le *Chat ?* »

— « Croyant que le Professeur Smithby le comprenait parfaitement, ils craignaient de révéler ce qu'ils considéraient comme leur propre stupidité. »

Je secouai la tête.

— « Ce n'est pas possible, aucune réunion de gens sensés... »

— « Allons, allons, Christophe, » protesta Witherspoon, « j'ai vu le même genre de choses une douzaine de fois dans la section de philosophie. »

Et je fus forcé d'admettre qu'il avait raison.

Alors Witherspoon repoussa sa chaise et se leva.

— « Nous vous sommes reconnaissants, Messieurs, » affirma-t-il farouchement, « de mettre ce monstrueux escroc en notre pouvoir. Maintenant, nous pouvons débarrasser notre cher Bogwood de sa présence, de ses sycophantes miauleurs et de ses œuvres néfastes. » Il montrait les dents. « Il est 11 heures. Dans une demi-heure, le Conseil de Discipline se réunit et vous avez mérité le droit de partager notre triomphe, le triomphe du vrai savoir. Allons réduire le vil Smithby en poussière. »

Sans un mot de plus, il se dirigea à grandes enjambées vers la porte. Et nous le suivîmes, Chester Vou poussant devant lui d'une main peu amène son neveu qui pleurait. Mon cœur était léger, je peux le dire, lorsque nous quittâmes le restaurant pour monter dans la voiture de Hogan.

***

Le Conseil de Discipline devait, bien entendu, se réunir dans Cruett Hall, dans la pièce dédiée à ce but par Ebenezer Bogwood. C'est une longue salle aux murs couverts de panneaux en vieux noyer, remplie de la douce lueur de la tradition. Aux murs sont accrochés les portraits sévères des érudits qui, au cours des générations, ont pris place sur notre chaire présidentielle ; et, pendant que notre petite procession s'y dirigeait en traversant le Hall, je vins à penser combien leur noble esprit se réjouirait lorsque Witherspoon et moi aurions crevé cet abcès miasmique qui avait nom le *Chat*.

Mes doutes étaient dissipés, ma peur avait disparu. Comme des conquérants, nous passâmes devant le valet qui saluait à la porte.

Imaginez si vous le pouvez le spectacle qui s'offrit à nos regards. Au bout de la grande table, maigre et grisonnant, siégeait Mr. Sylvester Furnwillie, Président du Consel de Discipline. A sa droite se trouvait le Président de Bogwood ; à sa gauche le repoussant Gregory Morton tirait sur un énorme cigare. Les six autres Directeurs étaient rangés de part et d'autre de la table. Derrière eux, Smithby était debout. En face de lui se trouvait sa femme. Et juste à l'extrémité de la table était assis un énorme matou, qui regardait fixement Mr. Furnwillie de ses yeux verts et froids.

Smithby, qui n'avait pas remarqué notre entrée, était en train de parler :

— « Par conséquent, » disait-il, « nous observons que le « *hm—s—s* » du *Chat* ancien s'est peu à peu transformé pour devenir le « *fm—t—t* » du *Chat* moderne ordinaire. Ceci montre quelle peut être la simplicité de fonctionnement de la Loi de Grimalkin. »

— « Ha ! » s'écria Witherspoon.

Smithby s'arrêta soudain ; tous les regards étaient tournés vers nous.

Mr. Furnwillie souleva ses lunettes d'une main tremblante.

— « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » dit-il d'une voix incertaine. « Vous êtes en retard de quelques minutes, n'est-ce pas? Vous ne devriez vraiment pas faire attendre le Conseil de Discipline, Messieurs. Non, vraiment pas ! Le Dr. Smithby a porté quelques graves accusations. Oh ! *très graves*. Il déclare que vous l'avez fait suivre partout, que vous avez même engagé les services d'une femme de mauvaise vie pour... hum !... le séduire. Tsstt, Tsstt. Nous ne pouvons pas admettre de tels agissements à Bogwood, Messieurs, n'est-ce pas? Après tout... »

Il s'interrompit. Il regardait Hogan et les Vou. Son front se rida de dégoût. « Qui sont ces gens-là, Witherspoon? Ce ne sont pas des élèves ; ils n'ont pas l'allure de Bogwood, hein? Est-ce que ce sont des parents à vous? »

Witherspoon se croisa les bras sur la poitrine et d'une voix terrible il répondit :

— « *Ils constituent la condamnation de Smithby !* »

Les Directeurs murmurèrent avec effroi. Gregory Morton émit une interjection féline, Mr. Furnwillie une exclamation éperdue.

Witherspoon les fit taire d'un regard méprisant. Il pointa le doigt vers Smithby :

— « Oui, sa *condamnation !* Nous reconnaissons le bien-fondé de ses accusations, Flewkes et moi ! Oui, nous avons pris Hogan à notre service pour qu'il suive ses néfastes pas. Oui, nous avons utilisé les services de Marilyn. Et nous en sommes fiers, car par nos humbles efforts, nous avons sauvé Bogwood de l'avilissement et du mépris du monde ! »

Comme Jupiter prêt à lancer son tonnerre, il semblait grandir en stature. « Smithby, » s'écria-t-il, « Smithby, votre heure est venue ! Démissionnez. Allez-vous-en. Ne venez plus jamais polluer cette atmosphère sacrée. Beowulf a avoué votre vilenie et nous savons tout. *Nous savons tout au sujet des crevettes, Smithby !* »

Il fit un pas. Un silence terrible régnait. « Oui, les crevettes... Les crevettes que Smithby cache sur lui, Messieurs ! » Comme une trompette au son aigu, sa voix secouait la pièce. « Le *Chat* n'est qu'une fumisterie, une blague, une fraude ! Personne ne peut parler un seul mot de *Chat !* Ces animaux miaulent pour... pour avoir des crevettes ! ! ! »

Il s'arrêta. Nous attendions que la terre s'ouvrît sous les pieds de Smithby, que le ciel s'écroulât. Et... Et rien ne se produisit.

Je regardai autour de moi. Abasourdi, je regardai encore. Plusieurs directeurs chuchotaient entre eux et jetaient dans notre direction les

regards les plus bizarres. Mr. Sylvester Furnwillie conférait avec Gregory Morton. Smithby et sa femme échangeaient des sourires ! Le gros chat rayé affectait de regarder fixement par la fenêtre d'un air absent.

— « Qu... qu'est-ce que cela signifie? » demanda Witherspoon.

Mais Mr. Furnwillie l'ignora. Il regardait autour de lui. Son visage avait pris une expression d'intense contrariété. Il s'adressa à moi en ces termes :

— « Professeur Flewkes, quoique je sois profondément choqué par cette dénonciation vindicative et absurde, elle ne me surprend pas. Elle va de pair avec vos relations douteuses, vos activités répréhensibles. Nous pouvions nous attendre à cela de la part de Witherspoon, car à l'origine ce n'est pas un homme de Bogwood. Mais pas de votre part à *vous*. Tsstt, Tsstt. Je suis profondément déçu. Vraiment. Oui, Vous... eh bien, vous devriez avoir *honte*. »

Piqué au vif, j'allais protester. Il ne m'en laissa pas le temps. « Professeur Flewkes, nous aussi nous *savons tout* au sujet des crevettes. C'est vrai que le Professeur Smithby en a sur lui tout comme certains hommes ont des cigares pour donner à leurs amis. Pourquoi ne le ferait-il pas? J'en ai moi-même. Vous ne pensiez tout de même pas que les chats fumaient des cigares? »

— « M... mais... Beowulf? » balbutiai-je.

Ce fut Smithby qui répondit.

— « Je pense que je peux expliquer cela, » dit-il avec un peu de tristesse. « Il n'y a pas longtemps et contre ma volonté, j'ai été obligé de dire au pauvre Beowulf que je le mettais à la porte. Il était bouleversé par l'émotion. Je crains que devant son incapacité à apprendre le *Chat*, il n'ait cherché refuge dans la pensée que personne ne le peut. »

Mr. Furnwillie le remercia.

— « Vous avez tout expliqué clairement, Smithby, et je regrette seulement qu'un tel incident ait gâté cette belle matinée... »

Derrière moi, j'entendis la voix de Chester Vou prononcer brièvement une phrase pleine de colère dans le dialecte de Canton, puis Beowulf pousser un cri de douleur en recevant quelque châtiment corporel.

Mr. Furnwillie sourit.

— « ...alors que vous venez d'ajouter une feuille si glorieuse aux lauriers de Bogwood. » Son sourire disparut. « Oui, Professeur Flewkes, ce matin le Dr Smithby et Mrs. Smithby ont établi la validité du *Chat* à notre entière satisfaction. Ils nous ont montré les résultats du splendide projet d'éducation et de recherches de Mrs. Smithby. Les preuves apportées sont indéniables, à l'abri de toute critique mesquine, et ne font pas l'ombre du moindre doute. »

— « Vous mentez ! » cria Witherspoon livide de rage et tremblant de tous ses membres. « N'essayez pas de me faire croire que cette femme

illettrée a appris à chacun de vous à bafouiller en *Chat!* C'est une fraude de plus ! Et vous y contribuez et la soutenez ! J'en informerai la Presse ! Hogan et moi, nous vous présenterons tel que vous êtes ! »

— « Tsstt, Tsstt, » fit Mr. Furnwillie d'un air de reproche. « Si vous vous conduisez ainsi, Witherspoon, je vous demanderai de quitter la pièce. Je ne sais pas bafouiller en *Chat,* comme vous dites grossièrement, mais Mr. Morton le peut, lui, et il... »

Witherspoon pivota sur ses talons.

— « Venez, Hogan, Flewkes ! Allons chercher la compagnie d'honnêtes gens ! » Il se dirigea à grands pas vers la porte et arrivé là, il se retourna. « Furnwillie ! » Il rugit son défi comme un lion blessé. « *Furnwillie, je démissionne!* »

Il disparut et l'on n'entendit plus que le gloussement stupide de Hogan, dans le couloir. Je n'avais pas la force de les suivre. Sans dire un mot, je me tenais devant le Conseil, tous mes espoirs pour Bogwood réduits en cendre à mes pieds. Mr. Furnwillie mit ses lunettes et les enleva de nouveau.

— « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » dit-il. « Comme cet homme est violent. Bien que Smithby en portant plainte nous ait demandé de ne pas le punir, je crains que notre devoir soit d'accepter sa démission. »

— « Certainement, » grommela Morton et les autres membres du Conseil approuvèrent gravement de la tête.

Mr. Furnwillie soupira.

— « Hélas ! Mon Dieu ! ceci me donne un devoir pénible à remplir, n'est-ce pas? Nous devons faire quelque chose, je suppose, au sujet du Dr Flewkes. »

Il me regarda et tous firent de même. Même le matou me fit la faveur de me contempler fixement.

Je réunis tous les lambeaux de ma dignité taillée en pièce.

— « Messieurs, » répondis-je, « je vous épargnerai cette dure nécessité. Moi aussi je vais chercher une atmosphère plus favorable... »

Ce fut alors que Cynthia Smithby, poussant un petit cri, se leva d'un bond et courut vers moi.

— « Cher Mr. Flewkes, » plaida-t-elle en s'accrochant à mon bras. « Ne démissionnez pas ! Nous vous aimons tellement, Emerson et moi, l'idée nous en serait insupportable. Je vous en prie, restez ! laissez-nous vous convaincre ! »

Tout en prononçant ces paroles passionnées, elle me tirait, bon gré mal gré, vers le bout de la table. « Laissez-nous vous ouvrir les portes de notre monde nouveau où les chats auront enfin leur place légitime, contribuant à la science, à la culture et aux arts. Croyez-moi... Vous verrez un jour les chats voter, avoir des charges publiques et instruire notre jeunesse. Peut-être même la paix pourra-t-elle régner sur terre sous la direction d'un Parlement de l'homme et du chat. »

Elle indiqua du doigt le matou assis sur la chaise. « Regardez ! Regardez un peu ! Voici Rabindranath. Il est la preuve vivante ! »

Je me dégageai brutalement.

— « Madame, » m'exclamai-je, « je ne suis pas fou. Vous pouvez tromper vos étudiants. Vous pouvez abuser de la sénilité de Mr. Furnwillie. Mais vous ne sauriez me convaincre que vous êtes capable d'enseigner une langue qui n'existe pas ! »

— « Oh ! Je vous en prie, » implora-t-elle. « Je vous assure, vous ne comprenez pas. Je vais vous présenter à Rabindranath. Il s'intéresse aux mêmes choses que vous. Il a commencé à traduire les *Aspern Papers* (1) en *Chat*. Cher Mr. Flewkes, ne voulez-vous même pas lui parler? Ne voulez-vous pas discuter avec lui? »

Deux larmes coulèrent le long de ses joues comme des gouttes de rosée. Elles ne m'émurent pas.

— « Discuter? » dis-je en montrant le chat avec mépris. « Non, jamais ! Jamais je ne m'abaisserai à... à *miauler !* »

Et à ce moment... Ah ! dieux cruels !

Froidement, Rabindranath me regarda de bas en haut.

— « Miauler? » dit-il. « Ce ne sera pas nécessaire. »

(1) Un des plus célèbres romans de Henry James.



■ *La « science-fiction » à la radio.*

Radio-Luxembourg vient de décerner le « Prix du Cheval de Flèche », destiné à récompenser l'auteur d'une pièce originale spécifiquement radiophonique.

Après plusieurs éliminatoires et un vote final des auditeurs, le prix a été attribué à Georges Chaulet pour sa pièce « *Le Martien* », mise en ondes par André Sallée.

Il s'agit de la relation humoristique du séjour sur la Terre d'un Martien débarqué d'une soucoupe volante. Il est venu sans aucune intention agressive à notre égard, chose rare dans les fictions interplanétaires. Réciproquement, les Terriens l'accueillent avec tant de cordialité et même d'enthousiasme que, excédé par les cérémonies de toutes sortes qu'on organise en son honneur, il décide de repartir.

Le pourcentage des auditeurs favorables à cette joyeuse fantaisie a atteint 77 %.

Nous pouvons rapprocher également de cette information, le passage sur les ondes de la Radiodiffusion Française au mois de mai dernier dans l'émission « *Faits Divers* » (Chaîne Parisienne), d'une nouvelle radiophonique d'Alexandre Rivemale : « *Trabadoc et Rabalax* » qui nous fit assister au séjour dans un village français, de deux habitants d'une autre planète (ou présumés tels).

« Fiction » ne peut que se réjouir en constatant le succès remporté par des œuvres consacrées à un genre qui lui est cher, et surtout de voir ce genre adopté par de nouveaux moyens d'expression.

La ruelle ténébreuse

par JEAN RAY

Il y a longtemps — depuis le lancement de « Fiction », *en réalité — que nous avions le désir spécial de publier une longue histoire de Jean Ray, une histoire qui, davantage encore que les deux contes courts jadis parus dans* « Mystère-Magazine » (1), *vous donnerait la mesure du talent de son auteur, un des plus extraordinaires écrivains fantastiques de notre temps. C'est donc aujourd'hui avec le plus vif plaisir que nous vous présentons* « La ruelle ténébreuse » *qui, parmi toutes ses nouvelles, est une de celles qui nous a toujours laissé l'impression la plus profonde. Nous ne l'avions pas eue sous les yeux depuis des années quand, en songeant à la reproduire ici, nous en avons à nouveau pris connaissance. Et nous avons retrouvé, en la relisant, aussi forte qu'au premier jour, cette étonnante et lente sensation d'un envoûtement inexplicable : cette sensation d'être soudain arraché aux limites rassurantes du réel, pour se voir placé au seuil de l'Inconnu, de l'Inconnaissable. De l'univers étonnant de Jean Ray, où s'interfèrent, s'abolissent ou se superposent les dimensions de l'espace et du temps, et où la faune d'un au-delà effrayant fait de profondes plongées dans notre monde à nous,* « La ruelle ténébreuse » *est une des manifestations les plus rares (avec quelques autres nouvelles comme* « Le grand nocturne » *ou* « Le psautier de Mayence », *que nous espérons bien vous offrir également un jour).*

Pour la documentation sur l'auteur lui-même, nous renverrons les lecteurs de « Mystère-Magazine » *à la biographie détaillée que nous y avons donnée de lui, dans le numéro* 41, *avec* « La main de Goetz von Berlichingen ». *Rappelons toutefois, à l'intention de nos autres lecteurs, que Jean Ray est belge, né à Gand en* 1887, *et que sa vie a tenu du roman d'aventures, quand son métier de marin le menait dans toutes les parties du monde. Son compatriote et ami Steeman a dit de lui qu'il était « un des derniers pirates ».*

Une partie de son œuvre a été écrite en flamand, sous le nom de John Flanders ; ce n'est pas celle qui a trait au fantastique, mais plutôt à l'aventure. Les livres signés Jean Ray sont au nombre d'une dizaine et sont, pour la plupart, des recueils de contes. Publiés en Belgique, ils sont, sauf erreur, tous plus ou moins épuisés à l'heure actuelle. Le plus surprenant est que, traduits dans diverses langues, ils n'aient jamais paru au catalogue d'une maison d'édition proprement française. Leur ambiance très spéciale de cauchemar et d'irrationnel les empêcherait évidemment d'être des best-sellers, *mais si l'on considère la médiocrité de toute une part de*

(1) Voir n° 41 : « *La main de Goetz von Berlichingen* » ; n° 57 : « *Le dernier voyageur* ».

Copyright, 1954, by Fiction and Jean Ray.

l'actuelle production littéraire, on ne peut s'empêcher de dénoncer une telle carence, qui fait de Jean Ray un auteur à peu près totalement méconnu dans notre pays. Puisse notre parole être entendue !

« La ruelle ténébreuse », *qui parut en 1932 dans un recueil intitulé* « La croisière des ombres », *fut ensuite rééditée en 1942 dans* « Le grand nocturne ». *Gageons que son pouvoir sur les amateurs de fantastique n'est pas près de s'éteindre.*



SUR un quai de Rotterdam, les whinchs pêchaient, hors des cales d'un cargo, des ballots pressés de vieux papiers ; le vent les hérissait de banderilles multicolores, quand, soudain, l'un d'eux éclata comme une futaille dans la flamme.

Les dockers, de hâtifs coups de pelle, endiguèrent l'avalanche frémissante, mais une grande partie en fut abandonnée à la joie des petits enfants juifs qui glanent l'éternel automne des ports.

Il y avait là de belles gravures Pearsons, coupées en deux par ordre de douane, des liasses vertes et roses d'actions et d'obligations, derniers frissons de retentissantes banqueroutes ; de pauvres livres aux pages demeurées jointes comme des mains désespérées, et ma canne fourrageait dans cet immense résidu de la pensée, où ne vivait plus ni honte ni espérance.

De toute cette prose anglaise et allemande, je retirai quelques pages de France : numéros du Magasin Pittoresque, solidement reliés et un peu roussis par le feu.

Ce fut en feuilletant la revue si adorablement illustrée et si lugubrement écrite, que je découvris les deux cahiers rédigés, l'un en allemand et l'autre en français. Encore que leurs auteurs s'ignoraient vraisemblablement, on eût dit que le manuscrit français versait quelque clarté sur l'angoisse noire qui montait du premier cahier, comme une fumée délétère.

Pour autant que la lumière puisse se faire sur cette histoire qui paraît hantée par les pires forces hostiles.

La couverture du recueil portait un nom « Alphonse Archiprêtre » suivi du mot « Lehrer ».

Je traduis les pages allemandes :

LE MANUSCRIT ALLEMAND

J'écris ceci pour Hermann quand il reviendra de la mer.

S'il ne me retrouve pas, si, avec mes pauvres amies, j'avais sombré dans le mystère féroce qui nous entoure, je veux qu'il connaisse nos jours d'horreur par ce petit cahier.

Ce sera la plus douce preuve que je pourrai lui donner de mon affection, car il faut un courage réel, à une femme, pour tenir un journal en de telles heures de folie ; je l'écris aussi pour qu'il prie pour moi, s'il croit mon âme en péril...

Après la mort de ma tante Hedwige, je n'ai plus voulu rester dans notre triste demeure du Holzdamm.

Les demoiselles Rückhardt m'ont offert de vivre sous leur toit. Elles occupent, dans la Deichstrasse, un vaste appartement dans la spacieuse maison du conseiller Hühnebein, un vieux célibataire qui n'en quitte jamais le rez-de-chaussée encombré de livres, de tableaux et d'estampes.

Lotte, Eléonore et Méta Rückhardt sont d'adorables vieilles filles qui s'ingénient à me rendre la vie douce. Frida, notre bonne, m'a suivie; elle a trouvé grâce devant les yeux de l'antique Fraù Pilz, la géniale cuisinière des Rückhardt, qui, dit-on, a décliné des offres ducales pour rester à l'humble service de ses maîtresses.

Ce soir-là...

Ce soir, qui introduisit la plus affreuse des épouvantes dans notre chère et calme vie, nous avions dédaigné une fête au Tempelhof parce qu'il pleuvait à verse.

Fraù Pilz, qui aime nous voir rester à la maison, nous avait préparé un souper fameux entre tous : des truites grillées au feu clair et un pâté de pintade. Lotte avait opéré une véritable fouille dans la cave pour en remonter une bouteille d'eau-de-vie du Cap qui y vieillissait depuis plus de vingt ans. La table desservie, la belle liqueur sombre fut dosée dans des verres de cristal de Bohême.

Eléonore versa le thé de Chine, du Su-Chong, que nous apporte de ses voyages un vieux marin de Brême.

A travers les rafales de pluie, nous entendîmes le clocher de Saint-Pierre compter huit coups. Frida, qui se tenait près du feu, piqua du nez sur la Bible illustrée qu'elle ne sait pas lire, mais dont elle aime à regarder les gravures, et elle demanda l'autorisation d'aller se coucher. Nous quatre nous restâmes à assortir des soies coloriées pour la broderie de Méta.

En bas, le conseiller ferma sa chambre à un double tour de clé bruyant. Fraù Pilz monta vers la sienne au fond de l'étage et nous dit bonsoir à travers la porte, en ajoutant que le mauvais temps nous empêcherait sans doute d'avoir de la marée fraîche pour le dîner du lendemain. De la maison voisine, la gouttière crevée laissait tomber une petite cataracte qui battait le pavé à grand bruit. Une forte galopade d'ouragan arriva du fond de la rue; la chute d'eau dispersée se fit argentine, une fenêtre claqua aux étages supérieurs.

— « C'est celle du galetas, » dit Lotte, « elle ne ferme guère. »

Puis elle souleva le rideau de velours grenat et regarda la rue :

— « Jamais il ne fit si noir, » dit-elle.

Au loin une crécelle de veilleur annonça la demie.

— « Je n'ai, certes, pas sommeil, » continua Lotte, « mais, de toute

façon, je n'aurais aucune envie d'aller au lit. Il me semble que l'obscurité de la rue m'y suivrait avec le vent et la pluie. »

— « Sotte, » dit Eléonore qui n'est pas très tendre, « eh bien, puisqu'on ne se couche pas, faisons comme les hommes et remplissons nos verres. »

Puis le silence retomba dans la pièce.

Eléonore alla garnir un chandelier de trois de ces bougies qui font la renommée du fondeur de cire Sieme, et qui brûlent d'une belle flamme rose en répandant une délicieuse odeur de fleurs et d'encens.

Je sentais qu'on voulait donner une allure de fête, un ton de joie, à cette soirée si lugubre au dehors, sans trop y parvenir, je ne sais pourquoi.

Je voyais la figure énergique d'Eléonore teinte d'une ombre de mauvaise humeur soudaine; il me semblait aussi que Lotte respirait difficilement; seul le visage de Méta se penchait placidement sur sa broderie. Pourtant je la sentais attentive, comme si elle cherchait à détecter un bruit au fond du silence.

Au même moment la porte s'ouvrit et Frida entra. Elle marcha en titubant vers le fauteuil au coin du feu et s'y écroula, ses yeux hagards fixés tour à tour sur chacune de nous.

— « Frida, » criai-je, « qu'y a-t-il? »

Elle poussa un profond soupir, puis murmura quelques mots indistincts.

— « Elle dort encore, » dit Eléonore.

Frida fit un énergique mouvement de dénégation. Elle faisait de violents efforts pour parler. Je lui tendis mon verre d'eau-de-vie du Cap et elle le vida d'un coup comme font les cochers et les portefaix.

En tout autre temps, nous aurions été plus ou moins froissées par ce geste vulgaire, mais elle avait un air si malheureux, et puis, nous nous mouvions depuis quelques minutes dans une atmosphère si déprimante, qu'il passa inaperçu.

— « Mademoiselle, » dit Frida, « il y a... »

Son regard, un moment radouci, reprit son expression hagarde.

— « Je ne sais pas, » murmura-t-elle.

Eléonore frappa la table de trois petits coups secs.

— « Non, je ne saurais pas le dire, » reprit Frida.

Eléonore poussa une exclamation d'impatience.

— « Y a-t-il quelque chose? Qu'avez-vous vu ou entendu? Enfin, que vous arrive-t-il, Frida? »

— « Il y a, Mademoiselle... » Frida parut réfléchir profondément : « Je ne sais pas l'exprimer comme je le voudrais... mais il y a une grande peur dans ma chambre. »

— « Ah! » fîmes-nous toutes trois, rassurées et inquiètes à la fois.

— « Vous avez eu le cauchemar, » dit Méta, « je connais cela, quand on s'éveille on se cache la tête sous les couvertures. »

Mais Frida nia de nouveau.

— « Ce n'est pas cela, Mademoiselle, je n'avais pas rêvé. Je me suis réveillée tout simplement, et c'est alors... Oh ! comment vous faire comprendre... Eh bien, il y avait une grande peur dans ma chambre. »

— « Mon Dieu, » dis-je à mon tour, « cela n'explique rien ! »

Frida secoua la tête avec désespoir :

— « Je préférerais m'asseoir toute la nuit sur le seuil, dans la pluie, que de retourner dans cette maudite chambre. Oh ! je n'irai pas ! »

— « Et moi, j'irai voir ce qui s'y passe, grande folle, » dit Eléonore en jetant un châle sur ses épaules.

Elle hésita une minute devant la vieille rapière du père Rückhardt, pendue parmi les insignes universitaires, haussa les épaules et, prenant le candélabre aux bougies roses, partit en laissant un sillage parfumé.

— « Oh ! ne la laissez pas aller seule ! » s'écria Frida, effrayée.

Avec un peu de lenteur nous nous approchâmes de l'escalier. Déjà la lueur du flambeau d'Eléonore se perdait, incertaine, sur le palier des combles.

Nous restâmes seules dans la demi-obscurité des premières marches. On entendit Eléonore pousser une porte. Il y eut une minute de silence accablant ; je sentis la main de Frida se crisper sur ma taille.

— « Ne la laissez pas seule, » gémissait-elle.

Au même moment éclata un rire tellement horrible que je préférerais mourir que de devoir l'entendre encore. Presque en même temps Méta, levant la main, s'écria : « Là !... là... une figure... Là... »

Cependant la maison se remplissait de rumeur. Le conseiller et Fraü Pilz parurent dans l'auréole jaune des chandelles brandies.

— « Mademoiselle Eléonore, » hoqueta Frida. « Mon Dieu ! comment allons-nous la retrouver ?

Effrayante question à laquelle de suite je répondrai :

Nous ne l'avons jamais retrouvée.

La chambre de Frida était vide. Le chandelier était placé sur le plancher et les bougies continuaient à brûler tranquillement de leur tendre clarté rose.

Nous avons fouillé la maison, les armoires, les toits : jamais nous n'avons revu Eléonore.

*
* *

On comprendra aisément qu'il n'ait pas fallu compter sur l'aide de la police. Nous avons trouvé des bureaux envahis par une foule forcenée ; des meubles renversés, des carreaux en poussière et des fonctionnaires houspillés comme des pantins. Car dans cette même nuit, quatre-vingts personnes étaient disparues, les unes en pleine rue, les autres de leur domicile même !

Du même coup, le monde des conjectures ordinaires était clos et seul demeurait celui des appréhensions surnaturelles.

Depuis ce drame, quelques jours ont passé. Nous vivons une vie morne de larmes et de terreur.

Le conseiller Hühnebein a fait placer une épaisse cloison en bois de chêne qui supprime l'étage des combles.

Hier, je cherchais Méta ; nous commencions à nous lamenter en craignant un nouveau malheur quand on la trouva accroupie devant la cloison, les yeux secs, une expression de colère sur son visage ordinairement si doux.

Elle tenait la rapière du père Rückhardt dans la main et semblait mécontente d'être dérangée.

Nous avons tâché de la questionner sur la figure qu'elle avait entrevue, mais elle nous a regardées comme si elle ne nous comprenait pas.

Du reste, elle demeure plongée dans un mutisme absolu, et non seulement ne répond plus, mais semble ignorer notre présence près d'elle.

Des milliers d'histoires, les unes plus invraisemblables que les autres, courent la ville. On parle d'une ligue secrète et criminelle ; on accuse la police de négligence, et pis encore ; des fonctionnaires ont été mis à pied.

Cela n'a, évidemment, servi à rien.

Des crimes bizarres viennent d'être commis : des cadavres déchirés avec furie se découvrent à l'aube.

Des fauves ne pourraient apporter plus de farouche fureur au carnage que ne le font les mystérieux forbans.

Quelques-unes des victimes sont dépouillées, la plupart ne le sont pas, et cela étonne le monde.

Mais je ne veux pas m'occuper de ce qui se passe en ville ; il se trouvera assez de gens pour le raconter de vive voix. Je veux me restreindre au cadre de notre maison et de notre vie, qui, pour être étroit, n'en enclôt pas moins beaucoup d'effroi et de désespoir.

Les jours passent, l'avril est venu, plus froid, plus venteux que le pire mois d'hiver. Nous restons blotties près du feu. Parfois le conseiller Hühnebein vient nous tenir compagnie sous prétexte de nous donner du courage.

Cela consiste pour lui à trembler de tous ses membres, les mains tendues vers la flamme, à avaler d'énormes chopes de punch, à sursauter à chaque bruit et à s'écrier cinq ou six fois par heure :

— « Avez-vous entendu?... Avez-vous entendu?... »

Frida a déchiré sa Bible et sur chaque porte, sur chaque rideau, dans le moindre recoin nous en trouvons des pages collées ou épinglées ; elle espère ainsi conjurer les esprits du mal.

Nous la laissons faire et, comme quelques jours ont passé dans la paix, nous ne sommes pas loin de juger l'idée bonne ; aussi la moindre image sainte est-elle exposée maintenant au grand jour.

*
* *

Hélas! nous devions terriblement déchanter...

La journée avait été si sombre, les nuages si bas, que le soir était tombé de bonne heure. Je sortais du salon pour poser une lampe sur le large palier — car, depuis la nuit terrifiante, nous constellions la maison entière de luminaires et, jusqu'à l'aurore, les vestibules et les escaliers restaient illuminés — quand j'entendis des murmures à l'étage supérieur.

Il ne faisait pas encore nuit noire, je montai bravement et me trouvai devant les figures effarées de Frida et de Fraù Pilz qui me firent signe de me taire en me désignant la cloison nouvellement construite.

Je me rangeai à côté d'elles, adoptant leur silence et leur attention. C'est alors que j'entendis un bruit indéfinissable derrière le mur de bois, comme si des conques géantes faisaient alterner leurs tumultes de foules lointaines.

— « Mademoiselle Eléonore, » gémit Frida.

La réponse vint aussitôt, nous jetant hurlantes dans l'escalier : un long cri de terreur retentit, ne venant pas de la cloison au-dessus de nous, mais d'en bas, des chambres du conseiller.

Au même instant, nous l'entendîmes appeler de toutes ses forces au secours. Déjà, sur le palier, se ruaient Lotte et Méta.

— « Il faut y aller, » dis-je courageusement.

Nous n'avions pas fait trois pas qu'un nouveau cri de détresse éclata, cette fois, au-dessus de nos têtes.

— « Au secours! Au secours! »

Nous étions entourées d'appels de frayeur : en bas ceux de Herr Hühnebein ; à l'étage au-dessus, ceux de Fraù Pilz, car nous reconnûmes sa voix.

— « Au secours! » entendîmes-nous plus faiblement.

Méta avait pris la lampe que j'avais déposée. A mi-chemin de l'escalier nous trouvâmes Frida seule.

Fraù Pilz avait disparu.

⁂

Ici, je dois un mot d'admiration au calme courage de Méta Rückhardt.

— « Nous ne pouvons plus rien ici, » dit-elle, brisant ainsi un silence obstiné de plusieurs jours. « Allons voir en bas... »

Elle tenait la rapière paternelle et cela n'était pas grotesque; on sentait qu'elle s'en servirait comme un homme.

Nous la suivîmes, subjuguées par sa force volontaire.

Le cabinet de travail du conseiller était illuminé comme pour une kermesse foraine. Le pauvre homme n'avait laissé à l'obscurité aucune chance d'intrusion. Deux énormes lampes à globes de porcelaine blanche, flanquaient la cheminée de deux lunes tranquilles. Un petit lustre Louis XV, en cristal, descendait du plafond, jetant des feux de prisme comme des poignées de pierreries. Dans chaque coin, par terre,

un chandelier en cuivre ou en grès portait une bougie allumée. Sur la table une théorie de longues chandelles semblait veiller invisible un catafalque. Nous nous arrêtâmes éblouies, mais c'est en vain que nous cherchâmes le conseiller.

— « Oh ! » fit soudain Frida à voix basse, « regardez donc, il est là, il se cache derrière le rideau de la fenêtre. »

D'un geste brusque, Lotte tira la lourde draperie.

Se penchant hors de la croisée ouverte, immobile, Herr Hühnebein était là.

Lotte s'approcha, puis se jeta en arrière avec une exclamation d'épouvante.

— « Ne regardez pas ! Pour l'amour du ciel, ne regardez pas ! Il... n'a... plus... de... tête !... »

Je vis Frida chanceler, prête à s'évanouir et s'effondrer, quand la voix de Méta nous rappela toutes à la raison.

— « Attention, il y a du danger ici ! »

Nous nous serrions près d'elle, nous sentant protégées par sa présence d'esprit. Soudain, quelque chose clignota au plafond et nous vîmes avec effroi que l'ombre avait envahi deux coins opposés de la pièce, où les lumières venaient de s'éteindre subitement.

— « Vite ! » haleta Méta, « protégez les lumières !... Oh !... là... le voilà !... »

A la même minute les lunes blanches sur la cheminée éclatèrent, crachèrent un jet de flamme fumeuse et s'évanouirent.

Méta restait immobile, mais ses regards parcouraient la pièce avec une rage froide que je ne lui connaissais pas.

Les bougies sur la table furent soufflées, seul le petit lustre continuait à éparpiller de tranquilles lueurs. Je vis que Méta ne le quittait pas des yeux. Et, soudain, sa rapière coupa l'air et, dans un élan furieux, elle porta une botte dans le vide.

— « Protégez la lumière, » cria-t-elle. « Je le vois, je le tiens... Ah !... »

Nous vîmes alors la rapière faire de singuliers soubresauts dans les mains de Méta, comme si une force invisible tentait de la lui arracher.

L'inspiration bizarre et heureuse qui nous sauva ce soir-là vint de Frida.

Elle poussa soudain un cri farouche et, saisissant un des pesants chandeliers de cuivre, elle sauta aux côtés de Méta et se mit à frapper le vide de son étincelante massue. La rapière resta inerte, quelque chose de très léger sembla frôler le plancher, puis la porte s'ouvrit toute seule et une clameur déchirante s'éleva.

— « Et d'un, » dit Méta.

⁂

On pourrait me dire : « Pourquoi vous obstinez-vous à habiter cette maison si criminellement hantée? »

Mais où aller? Cent demeures et plus sont dans le même cas. On ne compte plus les crimes ni les disparitions.

On ne s'en émeut plus guère. La ville est morne. Les gens se suicident par dizaines, préférant cette mort à celle que donnent les bourreaux fantômes. Et puis, Méta prétend se venger. C'est elle à présent qui guette les invisibles.

Elle est retombée dans son mutisme farouche ; elle nous a seulement ordonné de fermer, dès la nuit tombante, portes et volets. A la première menace de l'obscurité, nous occupons à nous quatre le salon transformé en dortoir et en salle à manger. Nous n'en sortons qu'au matin. J'ai questionné Frida au sujet de sa curieuse intervention armée ; elle n'arrive qu'à donner une réponse confuse.

— « Je ne sais rien, » dit-elle, « tout de même il m'a bien semblé voir quelque chose, une figure... » Ici elle s'arrêta, embarrassée... « Je ne trouve pas de mots pour dire ce que c'est, » reprit-elle, « mais, oui, c'est la grande peur qui, au premier soir, était tapie dans ma chambre. »

C'est tout ce que j'obtins d'elle. Mais nos cœurs devaient connaître jusqu'à la consommation des peines.

Un soir de la mi-avril, comme Lotte et Frida s'attardaient dans la cuisine, Méta ouvrit la porte du salon et les pria de se dépêcher.

Je vis que l'ombre avait déjà envahi les paliers et le vestibule.

— « Oui, nous venons, » répondirent-elles à l'unisson, « nous voilà ! »

Méta entra et ferma la porte ; elle était atrocement pâle. D'en bas aucun bruit ne montait. J'attendis en vain celui des pas des deux femmes : le silence pesait comme une eau menaçante contre la porte.

Méta la ferma à clef.

— « Que faites-vous? » demandai-je. « Et Lotte? Et Frida? »

— « Inutile, » dit-elle d'une voix sourde. Et ses yeux se fixèrent sur l'épée, immobiles et terribles. La nuit arriva, sinistre.

C'est ainsi que Lotte et Frida disparurent à leur tour dans le mystère.

***

Mon Dieu ! Qu'est cela?

Il y a une présence dans la maison, mais une présence souffrante et blessée qui tâche de se faire secourir. Méta s'en doute-t-elle? Elle est plus taciturne que jamais, mais elle barricade portes et fenêtres, d'une façon qui me semble plutôt destinée à éviter une fuite qu'une intrusion. Ma vie est devenue une solitude affreuse. Méta s'apparente elle-même à une sorte de spectre ricanant.

Pendant le jour, je me heurte parfois à elle dans des couloirs inattendus, sa rapière dans une main, dans l'autre une puissante lanterne à réflecteur et à lentille qu'elle braque vers les coins obscurs.

Une fois, lors d'une de ces rencontres, elle m'a dit malhonnêtement

que je ferais mieux de regagner le salon et, comme je n'obéissais qu'à pas très lents, elle me cria d'une voix furieuse, dans le dos, de ne jamais me mettre en travers de ses projets...

Méta connaîtrait-elle mon secret?

Ce n'est plus le visage placide qui se penchait, il y a quelques jours à peine, sur la broderie aux soies éclatantes, mais une figure sauvage où brûle une double flamme de haine que parfois elle darde vers moi.

Car j'ai un secret...

Est-ce la curiosité, la perversité ou la pitié qui m'a fait agir?

Oh ! je prie le Dieu de mon cœur que ce soit un sentiment de charité qui m'ait animé, de la bonté, de la pitié, et rien que cela.

Je venais de tirer de l'eau fraîche à la fontaine de la buanderie et je m'apprêtais à traverser le grand vestibule quand une plainte assourdie frappa mon oreille.

— « Môh... Môh... »

Je ne pensais qu'à nos disparues et regardai autour de moi. Il y avait là une porte assez bien dissimulée qui conduisait à un réduit où l'infortuné Hühnebein entassait des toiles et des livres, parmi la poussière et les fils d'araignées.

— « Môh !... Môh !... »

Cela venait de l'intérieur. J'entrouvris la porte et sondai du regard la pénombre grise du lieu. Tout y était normal et tranquille, la lamentation s'était arrêtée. Je fis quelques pas et, tout à coup, je me sentis saisie par la robe. Je poussai un cri. Aussitôt la plainte reprit toute proche de moi, douloureuse, suppliante :

— « Môh !... Môh !... » Et des petits coups furent frappés sur ma cruche.

Je la déposai. J'entendis un léger clapotement comme un chien lapant doucement et, en effet, le liquide baissait dans ma cruche. La Chose, l'Etre buvait.

— « Môh !... Môh !... »

Une caresse fut faite à mes cheveux, un effleurement plus doux qu'une haleine.

— « Môh !... Môh !... »

Alors la plainte se changea en des pleurs humains, des sanglots d'enfants, et j'eus pitié du monstre invisible qui souffrait. Mais des pas sonnèrent dans le vestibule ; je mis un doigt sur les lèvres et l'Etre se tut aussitôt.

Sans bruit je fermai la porte du réduit secret. Méta s'avançait dans le couloir.

— « Vous avez crié? » dit-elle.

— « Mon pied a glissé... »

J'étais complice des fantômes.

*
* *

J'ai apporté du lait, du vin, des pommes. Rien ne s'est manifesté. Lorsque je suis revenue, le lait avait été bu jusqu'à la dernière goutte, mais le vin et les fruits étaient intacts. Puis une sorte de brise m'entoura et passa longuement sur mes cheveux...

Je suis retournée, apportant toujours du lait frais.

La voix douce ne pleurait plus, mais le frôlement de la brise était plus long, plus ardent, eût-on dit.

Méta me regarde, semble-t-il, soupçonneusement ; elle rôde autour du réduit aux livres...

J'ai choisi une retraite plus sûre pour mon énigmatique protégé. Je le lui ai expliqué par signes. Comme cela paraît étrange de faire des gestes face au vide ! Mais il m'a compris. Il m'a suivie comme un souffle le long des couloirs quand, brusquement, j'ai dû me cacher dans une encoignure.

Une lumière blême de photophore glissait sur les dalles. Je vis Méta descendre un escalier en spirale, au fond d'un corridor. Elle marchait à pas de loup, masquant à demi la lueur de son projecteur. La rapière étincelait. Alors je sentis que l'Etre, près de moi, avait peur ; la brise remua autour de moi, fiévreuse, saccadée, et j'entendis ce plaintif : « Môh !... Môh !... »

Le pas de Méta se perdit dans des résonances lointaines. Je fis un geste rassurant et gagnai le nouvel abri : une sorte de cabinet-placard que je crois presque ignoré, mais, en tout cas, jamais visité.

Le souffle s'est pendant une minute posé sur ma bouche et j'en conçus une étrange honte...

Mai est venu.

Les vingt pieds carrés du jardinet, que le pauvre et cher Hühnebein éclaboussa de son sang, sont piqués de fleurettes blanches.

Sous le magnifique ciel bleu, la ville bruit à peine ; seule une hargneuse rumeur de portes closes, de verrous glissés et de serrures fermées, répond aux cris des hirondelles.

L'Etre est devenu imprudent. Il cherche à me rencontrer ; brusquement je le sens autour de moi ; je ne puis décrire cela, c'est un sentiment de grande tendresse qui m'entoure. J'essaye de lui faire comprendre que je crains Méta, et je le sens disparaître comme une brise qui meurt.

Je supporte mal le regard enflammé de Méta.

*
* *

Quatre Mai, ce fut la fin brutale.

Nous étions dans le salon, les lampes allumées, je baissais les volets. Tout à coup, je sentis sa présence. Je fis un signe désespéré et, me retournant, je rencontrai dans le miroir le regard terrible de Méta.

— « Traîtresse ! » cria-t-elle, » et, rapidement, elle ferma la porte. Il était emprisonné avec nous.

— « Je le savais, » siffla Méta, « je t'avais vu partir avec des cruches

de lait, fille du diable. Tu lui as rendu des forces alors qu'il se mourait ici, de la blessure que je lui ai faite le soir de la mort d'Hühnebein. Car il est vulnérable, ton fantôme ! Il va mourir maintenant et je crois que, pour lui, mourir est autrement atroce que pour nous. Puis ton tour viendra, gueuse ! Tu m'entends. »

Elle hurlait. Vivement elle démasqua son photophore.

Le pinceau de lumière blanche fusa à travers la chambre et j'y vis évoluer comme une légère fumée grise.

Aussitôt la rapière frappa cette brume.

— « Môh !... Môh ! » cria la voix déchirante et, tout à coup, malhabilement, mais avec un accent inouï de tendresse, mon nom fut prononcé. Je me jetai en avant et d'un coup de poing je renversai la lanterne qui s'éteignit.

— «Méta, » suppliai-je, « écoutez-moi... ayez pitié. »

La figure de Méta se convulsa en un masque de fureur démoniaque.

— « Mille fois traîtresse, » rugit-elle.

La rapière dessina une lettre fulgurante devant mes yeux. Je reçus un coup au-dessus du sein gauche et tombai à genoux.

Quelqu'un pleura violemment à côté de moi, suppliant étrangement Méta à son tour ; de nouveau la lame se leva, je tâchais de trouver les mots de contrition suprême qui nous réconcilient à jamais avec Dieu, quand je vis subitement la figure de Méta se figer et l'épée lui tomber des mains.

Quelque chose susurra près de nous et une mince flamme se déroula comme un ruban et entama voracement les tentures.

— « Nous brûlons ! » cria Méta. « Tous ensemble... maudits ! »

Alors, à cette seconde précise où tout allait sombrer dans la mort, la porte s'ouvrit. Une grande, une immense vieille femme dont je ne voyais que les terribles yeux verts luire dans une face inouïe, entra.

Une morsure de flamme traversa ma main gauche. Autant que mes forces me le permirent, je me reculai. Je vis encore Méta debout, immobile, une bizarre grimace sur la figure et je compris que son âme, à elle aussi, s'était envolée. Puis les yeux sans pupilles de la monstrueuse vieille, lentement fouillèrent la pièce qu'envahissait le feu et son regard tomba sur moi.

***

Je finis d'écrire ceci dans une étrange petite maison. Où suis-je? Seule. Pourtant tout ici est plein de tumulte, une présence invisible mais effrénée est partout.

Il est revenu. J'ai de nouveau entendu prononcer mon nom de cette manière malhabile et douce...

***

Ainsi se termine, comme coupé au couteau, le manuscrit allemand.

LE MANUSCRIT FRANÇAIS

Je suis à présent édifié.

On m'a indiqué le plus ancien cocher de la ville, dans la fumeuse Kneipe où il boit la bière d'octobre, capiteuse et parfumée.

Je lui ai offert à boire, puis du tabac safrané et un daalder de Hollande ; il a juré que j'étais un prince. « Un prince, certainement, » criait-il. « Qu'y a-t-il de plus noble qu'un prince? Qu'ils viennent, tous ceux qui me contredisent, je les attacherai avec le cuir de mon fouet ! »

Je lui désignai sa Droschke, large comme un petit salon d'attente :

— « Menez-moi maintenant impasse Sainte-Bérégonne. »

Il me regarda d'un air fort ahuri, puis éclata d'un bon rire.

— « Vous êtes un fin, oh ! un fin bonhomme ! »

— « Et pourquoi? »

— « C'est me mettre à l'épreuve. Je connais toutes les rues de la ville. Que dis-je, les rues?... les pavés ! Il n'y a pas de rue Sainte-Béré... comment donc? »

— « Bérégonne. Dites-moi, n'est-ce pas du côté de la Mohlenstrasse? »

— « Mais non, » fit-il d'un ton définitif, « cela n'existe pas plus par ici que le Vésuve à Saint-Pétersbourg. »

Personne ne connaissait mieux la ville dans ses plus tortueux recoins que ce splendide buveur de bière.

Un étudiant qui, à une table voisine, écrivait une lettre d'amour et qui nous entendait, ajouta :

— « Il n'y a pas de sainte de ce nom-là, du reste. »

Et la femme du tenancier renchérit avec un peu de colère :

— « On ne fabrique pas des noms de saints comme des saucisses juives. »

Je calmai tout ce monde avec du vin et de la bière de l'année et une grande joie habita mon cœur.

Ce schutzmann qui, depuis les matines jusqu'à la nuit close, arpente la Mohlenstrasse, a une tête massive de dogue anglais, mais on voit que c'est un homme qui connaît son métier.

— « Non, » dit-il lentement, de retour d'un long voyage parmi ses pensées et ses souvenirs, « cela n'existe pas par ici, ni dans toute la ville. »

Or, au-dessus de son épaule, *je vois* l'entaille jaune de l'impasse Sainte-Bérégonne entre la distillerie Klingbom et un grainetier anonyme.

Je dois me retourner avec une vélocité impolie pour ne pas montrer mon bonheur. L'impasse Sainte-Bérégonne? Ah ! ah ! Elle n'existe, ni pour le cocher, ni pour l'étudiant, ni pour l'homme de la police locale, ni pour personne : elle existe pour moi seul !

*
* *

Comment j'ai fait cette extravagante découverte?

Mais... par une observation presque scientifique, comme on dirait pompeusement dans notre corps professoral.

Mon collègue Seifert, qui enseigne les sciences naturelles en faisant éclater au nez de ses élèves des ballons remplis de gaz étranges, n'y trouverait rien à redire.

Lorsque je longe la Mohlenstrasse pour passer de l'extrême limite de la boutique de Klingbom à la première de celle du grainetier, je dois franchir une certaine distance que je fais en trois pas, ce qui me prend une paire de secondes. Par contre, je remarque que les gens qui font le même chemin passent *immédiatement* de la maison du distillateur à celle du grainetier, sans que leurs silhouettes se projettent sur le renfoncement de l'impasse Sainte-Bérégonne.

Puis, en questionnant habilement l'un et l'autre, je suis arrivé à savoir que pour tous, et sur le plan cadastral de la ville, *seul un mur mitoyen* sépare la distillerie Klingbom de l'immeuble du marchand de graines.

J'en conclus que pour le monde entier, *moi excepté,* cette ruelle existe en dehors du temps et de l'espace.

Je m'amuse fort à tracer ces mots dont mon collègue Mitschlaf pimente copieusement son cours de philosophie : « En dehors du temps et de l'espace. »

Ah ! ah ! s'il en savait autant que moi sur ce sujet, ce pédant à mine de buffle ! Mais tout ce qu'il raconte de ces plans de fumée sont de pauvres fantaisies qui ne peuvent accrocher que les rêves fragiles de quelques ignorants.

Il y a plusieurs années que je la connais, cette rue de mystère, mais jamais je ne m'y suis hasardé, et je crois que de plus courageux que moi hésiteraient.

Quelles lois régissent cet espace inconnu? Une fois happé par son mystère, serai-je jamais rendu à mon monde à moi?

Je me suis forgé diverses raisons pour me convaincre que ce monde était inhospitalier à un être humain et ma curiosité a capitulé devant ma peur.

Pourtant, le peu que je voyais de cette échappée sur l'incompréhensible était si banal, si ordinaire, si médiocre !

Je dois avouer que la vue était coupée immédiatement, à dix pas, par un coude brusque de la ruelle. Tout ce que je pouvais donc en voir, c'étaient deux hautes murailles mal chaulées et, sur l'une d'elles, quelques caractères charbonneux : « Sankt-Beregonnegasse », puis un pavage verdâtre et usé qui faisait défaut un peu avant le brusque tournant et, dans un sol meuble, laissait pousser des viornes.

Cet arbuste malingre me semblait vivre selon nos saisons, car je lui voyais parfois un peu de vert tendre ou quelques billes de neige parmi ses brindilles.

J'aurais pu faire de curieuses observations quant à la juxtaposition de cette tranche d'un cosme étranger sur le nôtre ; mais cela m'aurait obligé à des stations plus ou moins longues dans la Mohlenstrasse, et Klingbom, qui me voyait souvent fixer certaine d'entre ses fenêtres, en avait conçu des soupçons injurieux pour sa femme et me jeta de mauvais regards.

D'un autre côté, je me demande pourquoi dans le vaste monde, à moi seul, ce bizarre privilège échoit?

Je me demande, dis-je...

Et j'en viens à penser à ma grand-mère maternelle. Cette grande sombre femme qui parlait si peu et semblait, de ses immenses yeux verts, suivre les péripéties d'une autre vie, sur le mur devant elle.

Son histoire était obscure. Mon grand-père, qui était marin, l'avait arrachée aux pirates d'Alger, paraît-il.

Parfois elle promenait ses longues mains blanches dans mes cheveux en murmurant : « Lui peut-être... pourquoi pas?... après tout? »

Elle le répéta le soir de sa mort en ajoutant, son regard de feu pâle errant parmi les ombres... « Là où je n'ai pu revenir, il ira peut-être... »

Une tempête noire soufflait ce jour-là ; comme ma grand-mère trépassait et qu'on allumait les cierges, un immense oiseau d'orage brisa la fenêtre et vint agoniser, sanglant et menaçant, sur le lit de la morte.

C'est la seule chose singulière dont je me souvienne dans ma vie, mais cela a-t-il la moindre accointance avec l'impasse Sainte-Bérégonne?

Ce fut une branche de viorne qui déclencha l'aventure.

***

Suis-je bien sincère en cherchant là la chiquenaude initiale qui met en mouvement les mondes et les événements?

Pourquoi ne pas parler d'Anita?

Il y a quelques années, les havres hanséatiques voyaient arriver encore, sortant des brumes comme des bêtes penaudes, de bizarres petits bateaux, gréés à la mode latine : tartanes, sacolèves ou spéronares.

Aussitôt un rire colossal secouait le port jusque dans les plus profondes caves à bière ; des patrons déchargeurs en rendaient leur boisson et des mariniers de Hollande, aux figures de cadrans d'horloge, en mâchaient en mousse blanche leurs longues pipes de Gouda.

— « Ah ! » disait-on, « voilà les lougres de rêve ! »

Je me suis chaque fois senti l'âme navrée devant ces songes héroïques qui venaient mourir, formidable rire germanique.

On racontait que les tristes équipages de ces bateaux vivaient le long des côtes dorées de l'Adriatique et de la mer Thyrrhénienne, dans un rêve fou, situant dans notre nord cruel une cocagne fantastique, sœur de la Thulé des anciens.

Pas beaucoup plus savants que leurs aïeux de l'an mille, ils avaient

gardé, en patrimoine, les légendes des îles de diamant et d'émeraude qui furent, aux regards de leurs pères, l'avant-garde étincelante d'une banquise disloquée.

Le peu de progrès dont leur esprit s'était emparé au cours des derniers siècles : la boussole marine, l'aiguille énigmatique pointant toujours son bec de fer bleui vers le nord, fut pour eux l'ultime preuve du mystère inouï du Septentrion.

Un jour que le rêve marchait comme un nouveau Messie sur la houle hachée de la Méditerranée, que les filets n'avaient amené que des poissons empoisonnés par le corail du fond, que la Lombardie n'avait envoyé ni grain ni farine vers les misérables terres du Sud, ils avaient hissé la voile dans le vent de terre.

Leur flottille avait hérissé la mer de ses ailes dures, puis une à une leurs barques s'étaient fondues parmi les tempêtes de l'Atlantique. Le golfe de Gascogne l'avait grignotée pour en passer les restes aux dents de granit de l'extrême Bretagne. Quelques-unes de ces coques de bois gras furent vendues aux marchands de fagots d'Allemagne et du Danemark ; l'une d'elles mourut dans son rêve, tuée par un iceberg qui brûlait au soleil, au large des Lofoten.

Mais le Nord a fleuri les tombes de ces bateaux d'un doux nom : « Les lougres du rêve », et s'il fait rire de grossiers matelots, il m'émeut, moi, et pour peu il m'embarquerait parmi ce rêve qui, monté à bord, y est resté jusqu'à la grande fin.

C'est peut-être aussi parce qu'Anita est leur fille.

***

Elle est venue de là-bas, toute petite, dans les bras de sa mère, sur une tartane mi-pontée. La barque a été vendue. La mère est morte ; les petites sœurs aussi. Le père, parti sur un voilier des Amériques, n'a plus reparu, le voilier non plus d'ailleurs. Anita est restée seule, mais son rêve, qui a conduit la barque vers ces quais de bois moisi, ne l'a pas quittée : elle croit à la fortune nordique et elle la veut âprement, je dirais presque haineusement.

Dans ce Tempelhof, aux grappes de lumières blanches, elle danse, elle chante, elle jette des fleurs rouges qui retombent en averse de sang sur elle ou se grillent aux courtes flammes des quinquets.

Ensuite elle passe parmi le public, tendant en guise de sébille une conque de nacre rose. On y jette de l'argent, de l'or même, et ce n'est qu'alors que son regard sourit, qu'il s'attache une seconde comme une caresse à l'homme généreux.

J'ai donné de l'or; de l'or, moi l'humble professeur de grammaire française au Gymnasium, pour un regard d'Anita.

***

NOTES BRÈVES

— J'ai vendu mon Voltaire ; je lisais parfois des extraits de sa correspondance avec le roi de Prusse à mes élèves : cela faisait plaisir au principal. »

— Je dois deux mois de prison à Fraù Holz, ma logeuse, elle me dit qu'elle est pauvre...

— L'économe de l'institut, à qui j'ai demandé une nouvelle avance sur mes appointements, m'a dit avec embarras que cela lui était difficile, que les règlements l'interdisaient... Je ne l'ai pas écouté davantage. Mon collègue Seifert a sèchement refusé de me prêter quelques thalers.

J'ai posé un lourd souverain d'or dans la conque de nacre : le regard d'Anita m'a longuement brûlé l'âme.

Alors j'ai entendu rire dans les bosquets de lauriers du Tempelhof et j'ai reconnu deux domestiques du Gymnasium qui s'enfuyaient dans l'ombre.

C'était ma dernière pièce d'or ; je n'ai plus d'argent, plus...

En passant devant Klingbom, dans la Molhenstrasse, une calèche hanovrienne à quatre chevaux m'a frôlé.

J'ai fait deux bonds effrayés dans la Beregonnegasse ; ma main, machinalement a cassé une branche de viorne.

Elle est sur ma table.

Telle une baguette de magicienne. Elle m'ouvre soudain un monde immense.

***

Raisonnons, comme dirait Seifert, l'avare.

D'abord mon recul effrayé dans la mystérieuse ruelle et mon retour ensuite dans la Molhenstrasse me démontrent que cet espace m'est aussi facile d'accès et de départ que n'importe quelle venelle ordinaire.

Mais le rameau est un apport, voyons, philosophique, immense. Ce bout de bois est « de trop » dans notre monde. Si dans n'importe quelle forêt vierge d'Amérique je cueille une branche d'arbuste et que je l'apporte ici, je n'ai pas changé pour cela le nombre des branches d'arbres qui existent sur toute la terre.

Mais en apportant de la Bérégonnegasse ce rameau de viorne, j'augmente ce nombre d'une unité intrinsèque que toutes les croissances tropicales n'auraient pu fournir au règne végétal terrestre, puisque je l'emprunte à un plan d'existence qui n'est réel que pour moi !

Je puis donc hors d'elle emporter un objet dans le monde des hommes, et là personne ne pourra m'en contester la propriété. Ah ! jamais propriété n'aurait été plus absolue puisque, ne devant rien à aucune industrie, l'objet en question augmenterait le patrimoine pourtant immuable de la terre...

Mon argumentation continue, elle coule, ample comme un fleuve, lequel charrie des flottilles de mots, encercle des îlots d'appel à la philosophie, se grossit d'un vaste système d'affluents de logique pour en arriver à me démontrer à moi-même qu'un vol dans la Beregonnegasse, n'en est plus un dans la Mohlenstrasse.

Fort de ce galimatias, je juge la cause entendue. Au pis aller on n'aurait qu'à éviter les représailles des habitants énigmatiques de la ruelle ou du monde où elle mène.

Je crois que dans les salles de fêtes de Madrid et de Cadix, les conquistadors, en dépensant l'or des nouvelles Indes, se souciaient peu de la colère des lointains peuples spoliés.

Demain j'entrerai dans l'Inconnu.

***

Klingbom m'a fait perdre du temps.

Je pense qu'il m'attendait dans le petit hall carré qui s'ouvre à la fois sur sa boutique et sur son bureau.

A mon passage, au moment où je serrais les dents pour plonger tête baissée dans l'aventure, il m'attrapa par un pan de mon manteau.

— « Ah ! Monsieur le Professeur, » gémit-il, « comme je vous ai méconnu ! Ce n'était pas vous ! Et moi qui vous suspectais, aveugle que j'étais ! Elle est partie, Monsieur le Professeur, pas avec vous, oh ! non ; vous êtes un homme d'honneur ; non, Monsieur, avec un maître de poste, un homme moitié cocher, moitié scribe. Quelle honte pour la maison Klingbom ! »

Il m'avait entraîné dans une arrière-boutique ténébreuse et me versait de l'eau-de-vie parfumée à l'orange.

— « Et dire que je me méfiais de vous, Monsieur le Professeur ! Je vous voyais toujours regarder les fenêtres de ma femme, mais je sais maintenant que c'est la dame du grainetier que vous lorgniez. »

Je masquai mon embarras en levant haut mon verre.

— « Eh ! eh ! » fit Klingbom, en me versant un flot d'eau-de-vie rougeâtre, je serais bien aise, Monsieur le Professeur, de vous voir jouer un tour à ce méchant grainetier qui se réjouit de mon malheur. »

Avec un sourire complice, il ajouta :

— « Je veux vous faire plaisir ; la dame de vos pensées est maintenant dans son jardinet à faire et à défaire des guirlandes de mastouches, venez la voir. »

Il m'entraîna par un escalier en spirale vers une fenêtre torve. Je vis les hangars empoisonnés de la distillerie Klingbom fumer parmi un jeu inextricable de courettes, de jardinets moroses et de ruisseaux boueux, à peine larges d'un pas. C'était dans cette perspective que devait s'enfoncer la ruelle singulière.

Mais là, où j'aurais dû l'apercevoir du haut de mon observatoire, on ne voyait que cette fumeuse activité des bâtisses de Klingbom et que le

jardin oxydé de pariétaires du grainetier voisin, où une maigre forme se penchait vers des parterres arides.

Comme une dernière rasade d'eau-de-vie à l'orange m'avait donné beaucoup de courage, je ne fis, en quittant Klingbom, que quelques pas pour m'enfoncer dans la Beregonnegasse.

***

Trois petites portes jaunes dans le mur blanc... Au-delà du coude de la ruelle, les viornes continuaient à mettre du vert et du noir parmi les pavés, puis les trois petites portes parurent, se coudoyant presque, et donnant à ce qui aurait dû être singulier et terrible, le puéril aspect d'une rue de béguinage flamand.

Mes pas sonnaient très clairs dans le silence.

Je frappai à la première des portes; seule la vie vaine de l'écho s'éveilla derrière elle.

La ruelle s'allongeait de cinquante pas vers un nouveau coude.

L'inconnu ne se découvrait qu'avec parcimonie et mes premières découvertes se limitèrent à ces deux murs blancs lait de chaux et ces trois portes. Mais toute porte close n'était-elle pas en elle-même un mystère puissant?

Je frappai, de coups plus forts, le triple huis. Les échos partaient à grand bruit et bouleversaient, en confuses rumeurs, les silences tapis au fond de prodigieux corridors. Parfois ils semblaient imiter des pas très légers, mais ce furent les seules réponses du monde enfermé.

Il y avait des serrures comme à toutes les portes que j'ai l'habitude de manier. Le soir de l'avant-veille, j'avais passé une heure à ouvrir celle de mon appartement avec un fil de fer tordu, et c'était aisé comme un jeu.

J'avais un peu de sueur sur les tempes, un peu de honte au cœur. Je sortis de ma poche le même crochet et le glissai dans la serrure de la première petite porte.

Et comme celle de ma chambre, très simplement, elle s'ouvrit.

***

Je suis à présent dans ma chambre parmi mes livres; un ruban rouge tombé d'une robe d'Anita sur ma table, trois thalers d'argent dans ma main crispée.

Trois thalers!

Je vous dis que j'ai de ma propre main assassiné ma plus belle destinée.

Ce monde nouveau ne s'ouvrait que pour moi seul. Qu'attendait-il de moi, cet univers plus mystérieux que ceux qui gravitent au fond de l'Infini?

Le mystère me faisait des avances, des sourires comme une jolie fille. Et je suis entré en larron.

J'ai été mesquin, vil, absurde.

J'ai...

Mais trois thalers !

Comme cette aventure, qui pouvait être prodigieuse, s'étrique !

Trois thalers que l'antiquaire Gockel m'a allongés en rechignant, en échange de ce plat ciselé. Trois thalers... Mais c'est un sourire d'Anita.

Je les ai brusquement jetés dans un tiroir. On frappait à ma porte : c'était Gockel.

Etait-ce là le malveillant antiquaire qui avait déposé avec mépris le plat de métal sur son comptoir encombré de colifichets barbares et vermoulus?

Il souriait à présent, accommodant mon nom qu'il prononce mal, avec des « Herr Doktor » et « Herr Lehrer » sans nombre.

— « Je crois, » dit-il, « que je vous ai fait tort, herr Doktor, grandement. Ce plat vaut certes davantage. »

Il a sorti une boursette de cuir et j'ai vu soudain reluire le sourire jaune de l'or.

— « Il se pourrait, » continua-t-il, « que vous ayez des objets de la même provenance... Je veux dire du même genre. »

La nuance ne m'avait pas échappé ; sous l'urbanité de l'antiquaire veillait l'esprit du recéleur.

— « Le fait est, » dis-je, « qu'un de mes amis, savant collectionneur, qui est dans une situation difficile, ayant besoin de régler certaines dettes, désire faire argent de quelques pièces de sa collection. Il ne veut pas être connu ; c'est un savant et un timide. Il est déjà assez malheureux de devoir se défaire des trésors de ses vitrines. Je désire lui épargner une tritesse de plus. Je lui rends donc service. »

Gockel secoua frénétiquement la tête. Il sembla béer d'admiration pour moi.

— « C'est comme cela que j'envisage l'amitié. Ach ! Herr Doktor, je le relirai ce soir le *de Amicitia* de Cicéron avec une joie double. Que n'ai-je, moi, un ami comme votre infortuné savant en a trouvé un en vous ! Mais je veux contribuer un peu à votre belle action en achetant tout ce dont votre ami veut se défaire et en le payant très cher, très cher...

Un peu de curiosité me piqua en cette minute :

— « Je n'ai pas très bien regardé ce plat, » dis-je avec hauteur ; « cela ne m'intéressait pas et puis, je n'y connais rien. Quel travail est-ce? Byzantin, je crois? »

Gocktel se gratta le menton, embarrassé :

— « Euh ! Euh !... Je ne saurais pas le dire avec exactitude. Byzantin, oui... peut-être. Il faut que j'en approfondisse l'étude. Mais, » continua-t-il, rasséréné tout à coup, « c'est en tout cas chose qui trouvera amateur. »

Et d'un ton qui tranchait net toute velléité d'enquête :

— « Ce qui nous importe le plus à nous deux... et à votre ami aussi, cela va sans dire. »

Ce soir-là, très tard, j'accompagnai Anita par les rues bleues de lune jusqu'au quai des Hollandais où sa maison se blottit au fond d'un massif de hauts lilas.

Mais je dois remonter dans mon récit, à ce plateau, vendu pour des thalers et de l'or, ce qui me valut l'amitié pour un soir de la plus belle fille du monde.

***

La porte s'était ouverte sur un long corridor dallé de bleu ; une verrière givreuse y diffusait la lumière et déchiquetait les ombres. Ma première impression d'être dans un béguinage des Flandres s'accentua, surtout quand, au bout du vestibule, une porte ouverte m'introduisit dans une large cuisine voûtée, aux meubles rustiques, luisants de cire et d'encaustique.

Ce cadre bonnasse était si rassurant que j'appelai à haute voix :

— « Hallo ! Y a-t-il quelqu'un là-haut ? »

Une résonance puissante gronda, mais aucune présence ne tint à se manifester.

Je dois avouer qu'à aucun moment ce silence ni cette absence de vie ne m'étonnèrent, c'était comme si je m'y étais attendu.

Plus encore, dès que je m'étais aperçu de l'existence de l'énigmatique ruelle, je n'avais pas pensé une minute à des habitants éventuels.

Pourtant je venais d'y pénétrer comme un voleur nocturne.

Je ne pris aucune précaution pour bouleverser des tiroirs maigrement garnis de couverts et de linge de table. Mes pas sonnèrent librement dans des pièces contiguës meublées en parloirs de couvent, sur un escalier en chêne magnifique qui...

Ah ! il y eut, néanmoins, dans cette banale visite, matière à étonnement !

Cet escalier ne menait nulle part !

Il plongeait à même la muraille terne comme si au-delà de la barrière de pierre il se prolongeait encore.

Tout cela baignait dans cette lueur ivoirine des vitraux dépolis qui composaient le plafond. J'entrevis ou crus entrevoir, sur le crépi du mur, une vague forme hideuse, mais à la mieux regarder, elle était formée de minces craquelures et elle s'apparentait seulement aux monstres que nous distinguons dans les nuages et dans les dentelles des rideaux ; du reste elle ne me troubla pas, car en m'y reprenant une seconde fois, je ne la vis plus dans le réseau des gerçures du plâtre.

Je retournai dans la cuisine où, par une fenêtre grillée, je vis une courette ténébreuse, formant puits entre quatre murs immenses et moussus.

Sur un dressoir il y avait un lourd plateau qui me parut avoir quelque valeur ; je le glissai sous mon manteau.

J'étais déçu au-delà de toute idée ; il me semblait avoir chipé des sous dans une tirelire d'enfant ou dans le chétif bas de laine d'une vieille parente.

Et j'allai trouver Gockel, l'antiquaire.

*
* *

Les trois petites maisons sont identiques ; partout je trouve la cuisine proprette, les meubles avares et luisants, la même lueur irréelle et crépusculaire, la même tranquillité sereine et ce mur insensé devant lequel s'achève l'escalier. J'ai trouvé partout le même lourd plateau et des chandeliers identiques.

Je les ai emportés et...

Et le lendemain je les ai retrouvés à leur place.

Je les porte chez Gockel qui les paye avec empressement.

C'est à devenir fou ; je me sens une âme monotone de derviche tourneur.

Je vole éternellement dans une même maison, dans les mêmes circonstances, les mêmes objets. Je me demande si ce n'est pas là une première vengeance de cet inconnu sans mystère? N'est-ce pas une première ronde de damné que j'accomplis?

La damnation ne serait-elle pas la répétition sempiternelle du péché pour l'éternité des temps?

Un jour, je n'y allai pas ; j'avais résolu d'espacer mes lamentables incursions. J'avais une réserve d'or ; Anita était heureuse et me témoignait la plus belle tendresse.

Ce même soir Gockel vint me rendre visite, me demanda si je n'avais rien à vendre, m'offrit un peu plus cher encore, à mon étonnement, et finit par faire la moue quand je lui fis part de ma décision.

— « Monsieur Gockel, » dis-je, « comme il s'en allait, vous avez sans doute trouvé un acquéreur régulier? »

Il se retourna lentement et me planta son regard droit dans les yeux.

— « Oui, herr Doktor. Je ne vous en dirai rien, pas plus que vous ne me parlez de... votre ami, le vendeur. »

Sa voix devint grave :

— « Apportez-moi chaque jour des objets ; dites-moi combien d'or vous en voulez, je vous le donnerai sans plus marchander. Nous sommes liés sur la même roue, herr Doktor, nous le regretterons peut-être plus tard, en attendant vivons la vie telle que nous l'aimons, vous, avec une belle fille, moi, avec une fortune. »

Jamais plus nous n'avons effleuré ce sujet, Gockel et moi, mais Anita devint soudain très exigeante et l'or de l'antiquaire fuyait comme une eau vive entre ses petites mains nerveuses.

Alors il arriva que l'atmosphère de la ruelle changea, si je puis m'exprimer de la sorte.

J'entendis les mélodies.

Du moins il me semblait que c'était une musique merveilleuse et éloignée. Je fis un nouvel appel à mon courage et je formai le projet d'explorer l'impasse au-delà du coude et de remonter vers la chanson qui vibrait dans le lointain.

Au moment où je dépassai la troisième porte et où je pénétrai dans la zone que je n'avais pas encore parcourue, mon cœur se serra hideusement : je ne fis que trois ou quatre enjambées hésitantes.

En me retournant, je vis se retrécir le peu que je voyais du premier boyau de la Beregonnegasse que je pouvais découvrir. Il me semblait que je m'éloignais dangereusement de mon monde, et voici que dans un élan de témérité irraisonnée, je courus, puis, m'agenouillant comme un gamin qui lorgne par-dessus une haie, je risquai un coup d'œil sur le tronçon inconnu.

La déception me frappa aussitôt comme une gifle : la ruelle continuait sa route serpentine, mais la perspective ne s'ouvrait de nouveau que sur trois petites portes dans un mur blanc garni de viornes.

Je serai certainement revenu sur mes pas, si, en ce moment, le vent des cantiques n'était pas passé, lointaine marée de sons déferlant.

Je surmontai une terreur inexplicable pour l'écouter, l'analyser si possible.

J'avais bien dit marée : c'était un bruit né dans un éloignement considérable, mais énorme, comme celui de la mer.

Tandis que je l'écoutais, je n'y distinguai plus ces premiers souffles d'harmonie que j'avais cru y découvrir, mais une discordance pénible, une furieuse rumeur de plaintes et de haines.

N'avez-vous jamais remarqué que les premiers effluves d'une senteur repoussante sont parfois doux et même agréables? Je me souviens que sortant un jour de chez moi, une appétissante odeur de rôti m'accueillit dans la rue.

« Voilà une fameuse et matinale cuisine », m'étais-je dit. Mais à cent pas plus loin, ce parfum se mua en une âcreté nauséabonde de toile brûlée. En effet, une échoppe de drapier flambait en piquant l'air de tisons ardents et de flammèches fumantes. Ainsi l'apparence première de la mélodieuse rumeur me trompait peut-être.

« Si je me hasardais au-delà du nouveau tournant? » me dis-je. Au fond, mon inertie craintive avait presque disparu ; je franchis en quelques secondes l'espace devant moi, cette fois d'un pas tranquille... pour trouver, pour la troisième fois, le décor laissé derrière moi.

Alors une sorte d'amère fureur où sombrait ma curiosité brisée s'empara de mon être.

Trois maisons identiques, puis encore trois maisons identiques.

Rien qu'en ouvrant la première porte, j'avais forcé le mystère intercalaire.

Un courage morne s'était emparé de moi ; à présent, je m'avançais dans la ruelle et ma déception s'accrut d'une façon hallucinante.

Une courbe, trois petites portes jaunes, un bouquet de viornes, puis un nouveau coude, et réapparaissaient les trois petites portes dans le mur blanc et l'ombre portée des fusains. Cela se déroulait comme des périodes dans une série de chiffres, depuis une demi-heure, en une formidable obsession, le long de ma marche devenue furieuse et bruyante.

Tout à coup, au dernier coude que je contournai, cette terrible symétrie se rompit.

Il y avait derechef trois petites portes et des viornes, mais également un grand portail de bois gris, suiffeux et patiné. Et de cette porte j'eus peur.

J'entendais la rumeur à présent gronder en proches et menaçantes huées. Je rétrogradai vers la Mohlenstrasse; les périodes redéfilèrent comme des quatrains de complaintes : trois petites portes et des viornes, trois petites portes et des viornes...

Enfin clignotèrent les premières lampes du monde réel. Mais la rumeur m'avait poursuivi jusqu'à la lisière de la Mohlenstrasse. Là, elle se coupa au déclic, s'adaptant aux bruits joyeux du soir de la rue populeuse, de sorte que la mystérieuse et terrible huée finit en une fraîche envolée de voix enfantines chantant une ronde.

⁂

Une terreur sans nom est sur la ville.

Je n'en parlerais pas dans ces brefs mémoires qui ne s'intéressent qu'à moi-même, si je n'avais pas trouvé un lien mystérieux entre la ruelle ténébreuse et les crimes qui, chaque nuit, ensanglantent la cité.

Plus de cent personnes ont disparu brutalement, cent autres ont été sauvagement assassinées.

Or, en dessinant sur le plan de la ville la ligne sinueuse qui doit représenter la Beregonnegasse, impasse incompréhensible chevauchant notre monde terrestre, je constate avec effarement que *tous ces crimes ont été commis le long de ce tracé.*

Ainsi, le malheureux Klingbom fut un des premiers à disparaître. Il s'est, aux dires de son commis, évanoui comme une fusée au moment de rentrer dans la chambre des alambics. La femme du grainetier a suivi ; enlevée au milieu de son triste jardin ; son mari a été trouvé le crâne brisé dans son séchoir.

Au fur et à mesure que je suis de ma plume la ligne fatidique, mon idée se transforme en certitude. Je ne pourrais expliquer la disparition des victimes que par leur passage sur un plan inconnu ; quant aux crimes, ils sont coups faciles pour des invisibles.

Dans une maison de la rue de la Vieille-Bourse, les habitants ont tous disparu. Rue de l'Eglise on a trouvé deux, trois, quatre, puis six cadavres. Rue de la Poste, il y a eu cinq disparitions et quatre morts, et cela continue, se limitant, dirait-on, à la Deichstrasse, où de nouveau on assassine et on enlève.

Maintenant je me rends bien compte que d'en parler ce serait m'ouvrir à moi-même la porte du Kirchhaùs, sombre asile de fous, tombeau qui ne connaît pas de Lazare ; ou bien provoquer une foule superstitieuse et assez exaspérée pour me mettre en pièces comme sorcier.

Et pourtant, depuis ma quotidienne et monotone rapine, une colère se lève en moi et m'incite à de vagues projets de vengeance.

« Gockel, » me suis-je dit, « en sait plus long que moi. Je vais le mettre au courant de ce que je sais, cela le mettra sur la voie des confidences. »

Mais ce soir-là, comme l'antiquaire vidait sa lourde bourse dans mes mains, je n'ai rien dit et Gockel est parti comme de coutume avec des paroles polies, dépourvues de toute allusion à l'affaire étrange qui nous a rivés à une même chaîne.

Il me semble pourtant que les événements vont se précipiter, se ruer en torrent à travers ma vie trop tranquille.

De plus en plus je me rends compte que la Beregonnegasse et ses petites maisons ne sont qu'un masque, derrière lequel s'abrite je ne sais quelle horrible face.

Jusqu'ici, et sans doute pour mon plus grand bonheur, je n'y étais allé qu'en plein jour, car pour dire vrai, sans trop savoir pourquoi, j'y redoutais le soir et les ténèbres.

Mais voici que je m'y suis attardé, m'acharnant à bouleverser des meubles, à retourner des tiroirs, voulant obstinément découvrir du nouveau. Et le « nouveau » vint de lui-même, sous la forme d'un sourd grondement, comme de lourdes portes roulant sur des galets. Je levai la tête et je vis que la clarté d'opale s'était muée en un demi-jour cendreux ; les verrières de la cage d'escalier étaient livides, les courettes déjà remplies d'ombre.

J'eus le cœur serré, mais comme le roulement se répéta, renforcé par la puissante résonance du lieu, ma curiosité fut plus forte que ma peur et je montai l'escalier pour voir d'où venait le bruit.

Il faisait de plus en plus sombre, mais avant de bondir comme un fou au bas des marches et de m'enfuir, je pus voir...

Il n'y avait plus de muraille !

L'escalier finissait sur un gouffre creusé à même dans la nuit et d'où montaient de vagues monstruosités.

J'atteignis la porte, derrière moi quelque chose fut renversé avec fureur.

La Mohlenstrasse luisait devant moi comme un havre. Je pris ma course. Une griffe me saisit soudain avec une sauvagerie extrême.

— « Dites donc, vous tombez de la lune? »

J'étais assis sur le pavé de la Molhenstrasse, devant un marin qui se frottait le crâne endolori et me regardait d'un air stupéfait.

Mon manteau était en pièces, mon cou saignait ; je ne perdis pas de temps à m'excuser, mais détalai promptement, à la suprême indi-

gnation du matelot qui criait qu'après avoir abordé quelqu'un si brutalement, on lui offrait au moins à boire.

***

Anita est partie, Anita a disparu !

Mon cœur est brisé, je m'effondre en sanglotant sur mon or inutile.

Pourtant le quai des Hollandais est bien loin de la zone dangereuse. Mon Dieu ! j'ai grandement failli par excès de prudence et de tendresse !

N'ai-je pas, sans parler de la ruelle, montré un jour le fameux tracé à mon amie en lui disant que tout le danger semblait concentré sur ce parcours sinueux?

Les yeux d'Anita ont étrangement lui à ce moment.

J'aurais dû me douter que l'immense esprit d'aventure qui anima ses ancêtres n'était pas mort en elle.

Peut-être qu'à ce même instant, par une intuition de femme, elle a rapproché ma soudaine fortune de cette topographie criminelle... Oh ! comme ma vie s'effondre !

Nouveaux meurtres, nouvelles éclipses de personnes...

Et mon Anita a été emportée dans le tourbillon sanglant et inexplicable !

Le cas de Hans Mendell m'inspire une idée folle : ces êtres vaporeux comme il les décrit, peut-être ne sont-ils pas invulnérables?

Hans Mendell n'était pas un homme distingué, toutefois il faut le croire sur parole ; c'était un fort mauvais garçon qui faisait métier de bateleur et de coupe-jarret.

Quand on l'a trouvé, il avait en poche les bourses et les montres de deux malheureux dont les cadavres ensanglantaient le sol à quelques pas de lui.

On aurait pu croire à la culpabilité complète de Mendell, si on ne l'avait pas trouvé lui-même, râlant, les deux bras arrachés du corps.

Comme c'était un homme d'une constitution puissante, il a pu vivre encore assez de temps pour répondre aux questions fiévreuses des magistrats et des prêtres.

Il a avoué que, depuis quelques jours, il suivait une ombre, une sorte de brouillard noir qui tuait les gens que lui, Mendell, dévalisait ensuite.

Le jour de son malheur, il vit, au clair de lune, le brouillard noir attendre, immobile au milieu de la rue de la Poste. Il se cacha dans la guérite d'un factionnaire absent et l'observa. Il remarqua encore des formes vaporeuses, sombres et malhabiles qui sautillaient comme des balles d'enfants, puis disparaissaient.

Bientôt il entendit des voix et vit deux jeunes gens remonter la rue. Il ne remarqua plus le brouillard, mais vit soudain les deux hommes se tordre sur le sol et rester immobiles.

Mendell ajouta qu'il avait déjà observé à sept reprises différentes la même marche dans ces crimes nocturnes.

Il attendait chaque fois le départ de l'ombre pour dépouiller les cadavres.

Ceci démontre chez cet homme un sang-froid formidable, digne d'un meilleur emploi.

Comme il dépouillait les deux corps, il vit avec effroi que le brouillard n'était pas parti, mais s'était seulement élevé et s'interposait entre lui et la lune.

Il vit alors qu'il avait une forme humaine, mais très grossière.

Il aurait voulu regagner la guérite, mais il n'en eut pas le temps : la figure fondait sur lui.

Mais Mendell était un homme d'une force terrible, il frappa, dit-il, un coup énorme et rencontra une légère résistance, comme s'il poussait la main dans un puissant souffle d'air.

C'est tout ce qu'il put dire ; du reste son horrible blessure ne lui permit plus qu'une heure de vie après son récit.

L'idée de venger Anita s'est ancrée maintenant dans mon cerveau. J'ai dit simplement à Gockel :

— « Ne venez plus. J'ai besoin de vengeance et de haine, et votre or ne peut plus rien. »

Il m'a regardé de cet air profond que je lui connais.

— « Gockel, » ai-je répété, « je vais me venger. »

Soudain sa figure s'est illuminée comme d'une joie énorme :

— « Et... croyez-vous... Herr Doktor, « qu'*ils* disparaîtront? »

Alors je lui ai donné durement l'ordre de faire charger une charrette de fagots, d'estagnons d'huile et d'alcool brut, d'un baril de poudre de chasse, et de l'abandonner, sans conducteur ni surveillant dans la Mohlenstrasse, de grand matin. Il s'est incliné très bas, comme un serviteur et, en partant, m'a dit par deux fois :

— « Que le Seigneur vous assiste ! Que le Seigneur vous vienne en aide ! »

***

Je sens que ce sont les dernières lignes de ce journal que j'écrirai.

Contre la grande porte qui termine la ruelle, les fagots sont entassés, ils ruissellent d'huile et d'alcool ; des traînées de poudre relient les petites portes proches avec d'autres fagots huilés ; des charges bourrent les crevasses des murs.

La buée mystérieuse passe et repasse en ondes continues autour de moi ; aujourd'hui j'y distingue des lamentations abominables, des plaintes humaines, échos d'atroces supplices de la chair. Mais une joie tumultueuse agite mon être, parce que je sens autour de moi une inquiétude folle qui vient *d'eux*.

Ils voient mes terribles apprêts et ne peuvent les empêcher, car seule, je l'ai bien compris, la nuit délivre leur effroyable puissance.

Posément je bats mon briquet.

Un gémissement passe et les viornes frissonnent comme si une dure brise les agitait.

Une longue flamme bleue monte... les fagots se mettent à bavarder, un peu de poudre fuse...

Je rebrousse chemin et galope par la venelle sinueuse, de coude en coude, un peu de vertige au cerveau comme si je dévalais trop rapidement un escalier en spirale qui descendrait profondément sous terre.



La Deichstrasse et tout le quartier sont en flammes.

Quand je suis à ma fenêtre, au-dessus des toits, je vois blondir le ciel.

Le temps est sec, il paraît qu'il n'y a pas d'eau; haut dans la rue voyage la bande rouge des flammèches et des tisons brûlants.

Il y a un jour et une nuit que cela flambe, mais le feu est encore loin de la Mohlenstrasse!

L'impasse est là, calme, avec ses viornes tremblants; des détonations grondent au loin.

Une nouvelle charrette est près de moi, abandonnée par les soins de Gockel.

Il n'y a pas une âme : tout le monde est attiré par le spectacle formidable du feu. *On ne l'attend pas ici.*

J'avance de courbe en courbe, semant les fagots, les flaques d'huile et d'alcool, le sombre frimas de la poudre.

Et tout à coup, à un coude nouvellement franchi, je m'arrête.

Trois petites maisons, les éternelles trois petites maisons brûlent tranquillement à belles flammes jaunes dans l'air paisible. On dirait que le feu lui-même respecte leur sérénité car il accomplit sa besogne sans rumeur et sans sauvagerie. Je comprends que je suis à la lisière rouge du sinistre qui détruit la ville.

Je recule, l'âme angoissée, devant ce mystère qui va mourir.

La Mohlenstrasse est toute proche; je m'arrête devant la première de ces petites portes, celle que j'ouvris en tremblant il y a quelques semaines. C'est ici que j'allumerai le nouveau brasier.

Je parcours une dernière fois la cuisine, les sévères parloirs, l'escalier qui plonge de nouveau dans la muraille, et je sens à présent que tout cela m'était devenu familier, presque cher.

Qu'est cela?

Sur le grand plateau, celui que tant de fois je dérobai pour le retrouver le lendemain, il y a des feuilles couvertes d'écriture.

Une écriture élégante de femme.

Je m'empare du rouleau ; ce sera mon dernier larcin dans la ruelle ténébreuse.

Les Stryges! les Stryges! les Stryges! (1)



(1) *Stryge* ou *strige* : d'après la croyance de certains peuples orientaux, le stryge est une sorte de vampire qui erre la nuit pour faire du mal aux hommes, sucer leur sang et se nourrir de leur chair.

...Ainsi finit le manuscrit français.

Les derniers mots où s'évoquent les impurs esprits de la nuit sont tracés à travers les pages en caractères heurtés, clamant le désespoir et la terreur.

Ainsi doivent écrire ceux qui, sur un bateau qui sombre, veulent confier un dernier adieu à une famille qui, espèrent-ils, leur survivra.

***

Ce fut l'année dernière à Hambourg.

Sankt-Pauli, ses Zillerthal et son hallucinante Peterstrasse, Altona et ses boîtes à schnaps ne m'avaient, la veille et l'avant-veille, donné qu'un médiocre plaisir. Je trainais dans la vieille ville qui sentait bon la bière fraîche et qui était douce à mon cœur, parce qu'elle me rappelait les villes que ma jeunesse avait aimées ; et là, dans une rue sonore et vide, je vis le nom de l'antiquaire « Lockmann-Gockel ».

J'achetai une vieille pipe bavaroise aux truculentes enluminures ; le commerçant semblait aimable, je lui demandais si pour lui, le nom d'Archiprêtre signifiait quelque chose. L'antiquaire avait une figure de terre grise ; elle devint, dans le soir, si blanche, qu'elle tranchait sur l'ombre comme si une flamme intérieure l'eût illuminée.

— « Ar-chi-prê-tre, » murmura-t-il, « oh! Monsieur, que dites-vous? Que savez-vous? »

Je n'avais aucune raison de faire un mystère de cette histoire trouvée parmi le vent et la salure.

Je la racontai.

L'homme alluma un bec de gaz d'un modèle archaïque dont la flamme dansa et siffla sottement.

Je vis ses yeux las.

— « C'était mon grand-père, » dit-il quand je parlai de l'antiquaire Gockel.

J'achevai mon récit et un grand soupir s'éleva d'un coin sombre.

— « C'est ma sœur, » présenta-t-il.

Je saluai une personne jeune encore, jolie, mais très pâle, qui, immobile parmi les ombres grotesques, m'avait écouté.

— « Presque tous les soirs, » continua-t-il d'une voix angoissée, « notre grand-père en parlait à notre père, et celui-ci s'entretenait avec nous de ce fatal sujet ; maintenant qu'il est mort lui aussi, nous en parlons entre nous. »

— « Mais, » dis-je nerveusement, « grâce à vous nous allons pouvoir faire des recherches, n'est-ce pas, concernant la mystérieuse petite rue? »

Lentement l'antiquaire leva la main.

— « Alphonse Archiprêtre fut professeur de français au Gymnasium jusqu'en 1842. »

— « Oh! » fis-je déçu, « c'est bien loin cela! »

— « L'année du grand incendie qui faillit détruire Hambourg. La

Mohlenstrasse et l'immense quartier compris entre elle et la Deichstrasse ne furent plus qu'un brasier ardent. »

— « *Et Archiprêtre ?* »

— « *Il habitait assez loin de là, vers Bleichen ; le feu n'atteignit pas sa rue, mais au milieu de la deuxième nuit, celle du 6 mai, la nuit terrible, sèche et sans eau, sa maison flamba, elle seule, parmi les autres qui, par miracle, furent épargnées.*

» *Il mourut dans les flammes, du moins on ne le retrouva plus.* »

— « *L'histoire...* » *dis-je.*

Lockmann Gockel ne me laissa pas achever. Il était tellement heureux de trouver un dérivatif qu'il s'empara goulûment du sujet à peine énoncé ; par bonheur il raconta à peu près ce que je voulais savoir.

— « *L'histoire a dans tout ceci resserré le temps, comme l'espace s'est resserré sur cet endroit fatidique de la Beregonnestrasse.*

» *Ainsi, dans les archives de Hambourg, on parle d'atrocités qui furent commises* pendant l'incendie *par une bande de malfaiteurs mystérieux. Crimes inouïs, pillages, émeutes, hallucinations rouges des foules, tout cela est parfaitement exact. Or, ces troubles eurent lieu plusieurs jours* avant le sinistre. *Comprenez-vous la figure que je viens d'employer sur la contraction du temps et de l'espace?* »

Sa figure se rasséréna un peu.

— « *La science moderne n'est-elle pas acculée à la faiblesse euclidienne? Et ne doit-elle pas, avec horreur et désespoir, admettre cette loi fantastique de contraction de Fitzgerald-Lorentz? La contraction, Monsieur, ah! ce mot est lourd de choses!* »

La conversation semblait s'engager dans une traverse insidieuse.

Sans bruit, la jeune femme apporta de hauts verres remplis de vin jaune. L'antiquaire leva le sien vers la flamme et des couleurs merveilleuses coulèrent comme un silencieux fleuve de gemmes, sur sa main grêle.

Il délaissa sa dissertation scientifique et revint au récit de l'incendie.

— « *Mon grand-père et les gens d'alors racontèrent que d'immenses flammes vertes fusaient des décombres jusqu'au ciel. Des hallucinés y virent des figures de femmes d'une férocité indescriptible.* »

...Le vin avait une âme. Je vidai le verre et je souris à la parole terrifiée de l'homme.

« *Ces mêmes flammes vertes jaillirent de la maison d'Archiprêtre et rugirent si horriblement que, dit-on, des gens moururent de peur dans la rue.* »

— « *Monsieur Gockel,* » *demandai-je,* « *votre grand-père n'a-t-il jamais parlé du mystérieux acquéreur qui, chaque soir, venait acheter les mêmes plateaux et les mêmes chandeliers ?* »

Une voix lasse répondit pour lui, par des mots presques identiques à ceux qui terminaient le manuscrit allemand :

— « *Une grande vieille, une immense vieille femme avec des yeux de poulpe dans une figure inouïe. Elle donnait des sacs d'or si lourds*

que notre grand-père devait en faire quatre parts pour les porter à ses coffres. »

La jeune femme continua :

— « Au moment où le professeur Archiprêtre est venu chez nous, la maison Lockmann-Gockel allait à la ruine.

» Elle devint riche alors. Nous le sommes encore, très, énormément, de l'or des... oh! oui, de ces êtres de la nuit! »

— « Ils ne sont plus, » murmura son frère en remplissant nos verres.

— « Ne dis pas cela! Ils *ne peuvent nous avoir oubliés: Penses-tu à nos nuits? Nos nuits affreuses entre toutes! Tout ce que je puis espérer maintenant, c'est qu'il y a, ou qu'il y a eu, auprès d'eux, une présence humaine qu'ils chérissent et qui intercède peut-être pour nous. »*

Ses beaux yeux s'ouvraient démesurément sur le gouffre noir de ses pensées.

— « Kathie! Kathie! » s'écria l'antiquaire, « as-tu vu de nouveau... »

— « Toutes les nuits elles sont là, les choses, tu le sais bien, » dit-elle d'une voix basse comme un murmure douloureux. « Elles assiègent nos pensées dès que le sommeil vient sur nous. Oh! ne plus dormir!... »

— « Ne plus dormir! » répéta son frère en un écho de terreur.

— « Elles sortent de leur or que nous gardons et que, malgré tout, nous aimons ; elles montent de tout ce que nous avons acquis avec cette fortune de l'enfer...

» Elles reviendront toujours, tant que nous durerons et tant que durera cette terre de malheur! »



QUAND VOUS SOUSCRIVEZ UN ABONNEMENT

à l'une de nos deux revues en utilisant une formule de virement postal, veuillez bien préciser, au verso du talon qui est destiné à nos services, si cet abonnement est pour **Mystère-Magazine** ou pour **Fiction** et à partir de quel numéro il doit prendre effet. Merci d'avance !

Celui qu'on n'attendait pas

(The other alternative)

par MACK REYNOLDS

L'auteur de cette amusante nouvelle, Mack Reynolds, mène une existence paisible dans une petite ville mexicaine ; et c'est là qu'il donne libre cours à son imagination et à son sens du fantasque en écrivant de multiples récits de « science-fiction ». Un de ses thèmes favoris est celui des voyages dans le temps (dont décidément les Américains ne se lassent pas!). C'est encore ce thème que vous allez retrouver ici, mais avec, cette fois, une subtile variante. Celle-ci, bien sûr, n'est pas absolument inédite (« l'on vient trop tard et tout est dit », comme soupirait La Bruyère!). Mais elle est suffisamment riche de ressources pour mériter un intérêt renouvelé ; et la façon dont l'auteur l'a utilisée pour parodier la psychiatrie ne manque pas de saveur.



Le petit homme sortit un bout de papier d'une poche intérieure et vérifia l'adresse. Il leva les yeux sur le numéro de l'immeuble commercial, avant de remettre le papier dans sa poche. Puis il fit quelques pas, dépassant trois ou quatre porches, et, rebroussant chemin, il ignora encore une fois son but. A la troisième tentative enfin, il entra.

Il traversa le couloir, passa un peu plus de temps qu'il n'était nécessaire au guichet des renseignements et se dirigea ensuite vers l'ascenseur.

— « Je parie qu'il va chez le dentiste, » lâcha le groom, du bout des lèvres.

— « Ou bien à *Tourist-Univers,* » dit le liftier.

C'était bien à *Tourist-Univers* qu'il allait.

Le petit homme descendit au quatrième, attendit le départ de l'ascenseur, redressa ses chétives épaules et, ayant poussé une lourde porte de verre, se trouva dans une confortable salle de réception.

Miss Myers leva les yeux et fit ce pour quoi on la payait. Elle sourit d'un air charmeur et demanda : « Vous désirez, Monsieur? »

Le petit homme ôta son chapeau, s'éclaircit sottement la gorge, et dit : « Je veux tuer Billy-le-Kid (1). »

Sans que son sourire ait changé d'un iota, elle se pencha sur son sous-main. « Dans ce cas, il faut voir Mr. Demming. Qui dois-je annoncer? »

---

(1) Célèbre bandit du Far-West au XIXe siècle, dont le nom — comme celui de Jesse James — est resté dans toutes les mémoires américaines.

Copyright, 1954, by Fantasy House, Inc.

Il prit son courage à deux mains : « Euh... Smith. Annoncez Mr. Smith. »

— « Mr. *John* Smith ? »

Le petit homme tenta une pauvre plaisanterie :

— « Pourquoi? Il y en a d'autres? »

Elle brancha l'appareil d'inter-communication : « Mr. Demming? Un Mr. Smith vous demande à la réception. » Puis, levant la tête, elle dit :

— « Mr. Demming va vous recevoir tout de suite, Mr. Smith. »

Il prit la direction qu'elle lui indiquait, traversa un court corridor jusqu'à la troisième porte et frappa, attendant qu'on le priât d'entrer.

La réponse vint, rapide, pleine d'une cordialité tonitruante et un peu trop agressive pour le goût de Mr. Smith. Il serra néanmoins la main qu'on lui tendait et marmonna quelques banalités en réponse à celles qui lui étaient adressées.

— « Asseyez-vous, Monsieur. Je vous en prie, asseyez-vous. »

Mr. Demming désignait une chaise proche de son bureau.

Mr. Smith regarda le troisième occupant de la pièce.

— « Excusez-moi, mais... est-ce que nous ne serons pas... euh... en tête à tête? »

— « Pardon... Permettez-moi de vous présenter Mr. Jeffers. Mr. Smith, Mr. Jeffers. Mr. Jeffers débute dans notre maison, Mr. Smith. J'essaie de l'initier à ses nouvelles charges. Je suis sûr que vous ne vous en formaliserez pas. »

Nouvelle poignée de main.

Mr. Smith s'éclaircit la gorge.

— « En fait... Ce que j'ai à vous dire est un peu confidentiel... Mais si vous ne... »

— « Pas du tout... Pas du tout... Mr. Jeffers ou moi-même, c'est la même chose, Mr. Smith. » Mr. Demming éludait délibérément le problème. « Après tout, vous êtes *notre* client... Ha... ha... C'est votre argent qui paie. Considérez-nous comme vos plus dévoués serviteurs. »

Mr. Smith préféra céder sur ce point plutôt que de discuter plus avant.

Après que Mr. Demming eût pris place derrière un bureau vierge de papier et de plume, Mr. Smith s'éclaircit à nouveau la gorge et jeta rapidement :

— « Mon psych... mon médecin m'a conseillé de venir vous voir et de traiter avec vous afin de pouvoir tuer Billy- le-Kid. »

L'autre hocha la tête d'un air compréhensif :

— « Bien entendu, cher Monsieur. »

— « Je suppose que cela doit vous paraître ridicule... »

Mr. Demming agita une main réconfortante :

— « Mais pas le moins du monde, cher Monsieur, pas le moins du monde, croyez-moi. Je comprends admirablement. »

— « Alors... Vous pourrez? »

— « Mais bien entendu. Il n'y a pas de problème.. Ha... ha... sauf le problème financier... »

Mr. Smith se sentit sur un terrain plus sûr.

— « Je paie comptant. »

— « Parfait. » Mr. Demming rayonnait. « Ce sera 10.000 dollars. »

— « Je vois. Je suppose que vous m'offrez une garantie? »

Mr. Demming pinça amicalement les lèvres :

— « Partielle seulement. Nous vous mettrons en état de tuer Billy-le-Kid, connu, historiquement parlant, sous le nom de William Bonney, je crois. Cela, nous vous le garantissons. Maintenant, que vous vous décidiez ou non à le tuer, cela vous regarde, et vous seul. »

— « Je comprends. »

Mr. Demming leva ses paumes vers le ciel. « C'est évidemment tout ce que nous pouvons faire, Mr. Smith. » Il se tourna vers son collègue. « N'est-ce pas que c'est évident, Mr. Jeffers? Mr. Smith veut tuer Billy-le-Kid. Nous lui offrons cette possibilité, mais il nous est difficile de faire le coup nous-mêmes. Si nous tuions Billy-le-Kid, ha... ha..., ce ne serait pas *Mr. Smith* qui le tuerait, et après tout, si Mr. Smith nous paie, c'est pour tuer lui-même Billy-le-Kid. »

Le raisonnement était passablement tortueux, mais Mr. Jeffers approuva fermement :

— « Bien sûr que c'est évident. »

Mr. Smith se rencogna sur sa chaise et réfléchit un moment à ce sujet. Enfin il s'éclaircit une fois de plus la gorge.

— « Très bien. Seulement j'aimerais que vous me donniez quelques éclaircissements. D'abord, si vous m'envoyez dans le passé, comment pourrai-je jamais en revenir? »

— « Oui, » dit Mr. Demming avec suavité. « Eh bien, avant tout, Mr. Smith, mettez-vous bien en tête que *Tourist-Univers* ne vous envoie pas exactement dans le passé. »

— « Mais... »

Mr. Demming leva une main.

— « Oui, je comprends ce que vous pensez. Comment pourrons-nous vous faire rencontrer Billy-le-Kid sans vous envoyer dans le passé? Voyez-vous, Mr. Smith, personne à ma connaissance n'est encore parvenu à voyager à travers le temps. Néanmoins, grâce aux diverses méthodes dont nous, à *Tourist-Univers*, nous sommes faits les pionniers, nous sommes en mesure de vous transporter d'un continuum spacio-temporel en un autre. »

— « Je... Je crois que je ne vous suis pas très bien... »

— « Voyez-vous, Mr. Smith, nous avons constaté qu'il n'existait pas seulement un univers. En fait, nous avons découvert qu'il y a une infinité d'univers possibles, ou en d'autres termes une infinité de continuum spacio-temporels, simultanément existants. Le reflet d'un instant se répercutera en d'innombrables ramifications différentes. En un mot, Mr. Smith, quelque part, tout ce qu'on peut imaginer est arrivé, arrive, ou arrivera. Tout, vous m'entendez. »

— « C'est un peu difficile à concevoir. »

— « Bien entendu. Pourtant c'est vrai. Quelque part, Mr. Smith, les Sudistes ont gagné la guerre de Sécession et l'esclavage sévit toujours à Dixie. Quelque part, Lee fut un général Nordiste et Grant finit ses jours dans la peau d'un manœuvre ivrogne. Il y a certains de ces univers possibles où la guerre de Sécession n'a jamais eu lieu. Et à vrai dire, Mr. Smith, à travers l'infinie multitude de ces univers co-existants, il y en a de nombreux où Colomb n'a jamais découvert l'Amérique. »

— « C'est déroutant pour l'esprit, ne trouvez-vous pas? »

Ici, Mr. Jeffers ajouta son grain de sel : « Tout à fait déroutant. »

Mr. Demming se frotta les mains d'un air important : « Quel problème devons-nous résoudre ici? Vous aiguiller sur un autre continuum spacio-temporel. Un univers très proche du nôtre. Identique, même, à ceci près qu'il en est, en gros, à un siècle du temps où nous vivons. »

— « Je vois. » Mr. Smith ne voyait rien du tout, mais la conversation lui brouillait les idées de la pire façon.

Mr. Demming appuya sur le bouton commandant l'appareil d'intercommunication et dit :

— « Billy-le-Kid. Etats-Unis. Autour de 1880, je pense. Il vaut mieux que Harry choisisse un calibre 9 mm à répétition.

— « D'accord, » dit l'interlocuteur, et Mr. Demming raccrocha.

Il revint à son client.

— « Bien entendu, nous vous placerons dans la situation la plus favorable à l'accomplissement de votre dessein. »

Mr. Smith reprenait courage. Il dit :

— « Oui, mais attention : ce Billy-le-Kid n'avait rien d'un enfant de chœur ni d'un dur à la mie de pain. J'aimerais que vous me garantissiez contre... »

L'autre sourit d'un air désapprobateur, tandis que ses mains voltigeaient encore, les paumes offertes :

— « Mr. Smith, je vous en prie. Croyez-moi, nous n'avons encore perdu aucun client. Maintenant, autre chose : vous êtes-vous déjà exercé au maniement des armes à feu? »

— « J'appartiens depuis dix ans à l'« Association des fusils et pistolets de Midtown. »

— « Parfait. Maintenant, autre chose. Supposons que vous rencontriez Mr. Bonney, Billy-le-Kid, dans les circonstances suivantes : il est drogué, complètement seul. Il a négligemment abandonné ses armes dans une autre pièce. Vous, vous êtes armé d'un calibre 9 mm à répétition chargé de balles explosives. »

— « Je vois... Mais... eh bien, supposons que *quelque chose* tourne mal... »

— « Rien ne peut tourner mal. Mr. Smith, nous vous transportons dans cet autre univers au moment précis qui vous est le plus favorable. Vous tirez. La balle explosive est suffisamment puissante pour l'abattre quand bien même vous le manqueriez. »

— « Mais si *quelque chose* tourne mal quand même? »

— « Dans ce cas, Mr. Smith, vous appuierez simplement sur un petit bouton situé sur la crosse. Cela déclenchera le mécanisme qui vous ramènera dans cet univers-ci, à l'abri de Billy-le-Kid ou de tout autre péril. »

— « Je vois. » Mr. Smith réfléchit un moment, puis demanda : « Y a-t-il des balles de rechange dans le revolver? »

— « En fait, une suffit. Mais si vous y tenez... »

— « Il vaut mieux avoir six balles dans son chargeur. Messieurs, vous seriez étonnés du nombre de choses, imprévisibles de prime abord, qui surgissent parfois même dans ce... euh... continuum. Je me suis moi-même trouvé pour cette raison dans des situations qui... »

— « J'en suis intimement persuadé, Mr. Smith, mais c'est un argument stupide, croyez-moi. » Mr. Demming s'apercevant que ce n'était pas précisément ce qu'il fallait dire, s'éclaircit la gorge et ajouta : « Hu-hum. »

On frappa à la porte. Un nouveau venu entra, portant d'une main un calibre 9 mm à répétition, et de l'autre une sorte d'appareil photo-flash à l'aspect innocent. Il paraissait excédé.

— « Prêt? » dit-il.

Mr. Demming dit :

— « Prêt, Mr. Smith? Ah ! Harry, remplissez le chargeur du revolver. »

Mr. Smith dit :

— « Encore une seconde. Récapitulons, s'il vous plaît. »

— « C'est très simple, » reprit Mr. Demming. « Voici votre revolver. Bien entendu, vous connaissez son maniement. Quand vous nous direz « prêt », nous vous transporterons instantanément dans un autre continuum spacio-temporel où Billy-le-Kid, âgé d'une vingtaine d'années, solitaire et désarmé, s'abandonne à une orgie alcoolique. Vous tirerez sur lui, puis vous appuierez sur ce bouton qui se trouve sur la crosse du revolver. Vous serez alors automatiquement ramené dans ce continuum-ci. Est-ce clair? »

Mr. Smith prit le revolver et une longue aspiration.

— « Très bien, » dit-il.

— « Prêt? »

— « Prêt. »

Le technicien appuya sur son semblant de flash, et Mr. Smith s'estompa, devint brumeux, flotta dans l'air un moment, puis disparut.

Le technicien tourna les talons.

— « Merci, Harry, » dit Mr. Demming.

— « Bah, c'est de la routine. N'oubliez pas de me renvoyer le « feu » dès le retour du type. Pas envie que ce truc bourré de super-explosif travaille dans tous les coins. »

Harry referma la porte sur lui.

— « Et c'est tout? » demanda Jeffers.

— « C'est tout. Vous verrez probablement une demi-douzaine de ce genre de cas chaque jour. »

— « Comment? Vous voulez dire qu'il vient tous les jours six cinglés qui ont envie de tuer Billy-le-Kid? »

Mr. Demming lui sourit ironiquement :

— « Vous craignez que nous ne soyons bientôt à court de Billy-le-Kid, hein? Dieu merci, il existe un nombre infini d'autres univers possibles. Mais ce n'est pas tout à fait ça. Je ne veux pas dire qu'ils s'en prennent toujours à cet unique hors-la-loi. En fait, leurs goûts sont tout à fait universels. La semaine dernière, on m'a tué deux Jesse James, un Bob Dalton, deux John Dillinger, et quatre Joseph Staline. Un avertissement, leur envie de supprimer Staline! On me demande aussi quelquefois l'homme de Cro-Magnon ou celui de Néanderthal, et souvent Robin-des-Bois ou... »

— « Robin-des-Bois? Mais voyons... Mais c'est un héros de roman... »

Mr. Demming dit, avec une bienveillante patience :

— « Mon cher Jeffers, il faut que vous vous mettiez dans la tête que lorsqu'il existe une *infinité* d'univers possibles, tout, exactement *tout*, est arrivé, arrive ou arrivera. Il est exact que Robin-des-Bois est un personnage mythique ou littéraire dans *notre* univers. Mais eu égard au nombre infini d'univers co-existants, il en existe où il est, sera, ou a été aussi parfaitement réel que vous et moi. »

Mr. Jeffers secoua la tête.

— « Je crains de ne pas embrasser toutes les implications de cette coexistence. » Il baissa les yeux sur sa montre. « Combien de temps au juste cela prendra-t-il? »

Mr. Demming haussa les épaules.

— « Guère plus de quelques minutes. Je suppose qu'en cet instant précis il dévore le cadavre des yeux. »

Mr. Jeffers frissonna :

— « Comme ça, de sang-froid... Bien sûr, je ne suis nullement opposé à ce qu'on prenne 10.000 dollars à quiconque veut bien les donner... Mais comment peut-il vraiment faire ça? Et surtout, pourquoi veut-il le faire? »

— « Mon cher Jeffers, ha... ha... ne posons jamais de questions à la Providence. Les psychiatres sont actuellement en proie à une lubie très profitable... Profitable pour nous, s'entend. Ils pensent traiter les complexes d'infériorité de leurs malades en déterminant l'idole que chacun d'eux s'est fabriquée, puis en leur faisant prendre conscience de ce qu'ils sont supérieurs à ce surhomme. »

— « Dans ce cas, Smith... »

— « Exactement. » Mr. Demming rit. « Il s'est probablement senti inapte durant toute sa vie. Dès son enfance, il a fait de ce jeune tueur du XIX[e] siècle le symbole de tout ce que lui, Smith, n'était pas. Il a très probablement toujours aimé les armes à feu. Avez-vous noté qu'il a appartenu dix ans à un cercle de tir? Il lit vraisemblablement des romans d'aventures et branche sa télévision sur de vieux westerns. Ce faisant, il renforce sans cesse son complexe d'infériorité puisque, lui, Smith, ne

porte aucun cadavre de Peau-Rouge à son compte, ne chevauche pas à travers les plaines du Far-West et ne fait rien de tout ce que les anciens cow-boys sont censés faire. »

— « Mais le meurtre de Billy-le-Kid... »

Mr. Demming jeta un coup d'œil à sa montre.

— « Il va revenir d'un instant à l'autre, à présent... Vous parliez de ce meurtre?... Vous ne voyez pas? Il se peut que les médecins aient raison. Grâce à *Tourist-Univers,* nous sommes en mesure d'autoriser Mr. Smith à descendre cette terreur du Far-West. Quel est le meilleur moyen de supprimer son complexe d'infériorité? Tuer réellement Billy-le-Kid. »

— « C'est ce qui paraît plausible, après tout. »

— « Et puis, que ça le soit ou non, nous sommes bien payés. Et bien entendu, puisque le meurtre se passe sans témoins, et dans un autre univers, nous ne violons aucune loi. » Demming jeta un nouveau coup d'œil sur sa montre. « Je me demande où il a bien pu passer. Ses instructions étaient pourtant assez claires : il n'avait qu'à presser le bouton pour se retrouver sur-le-champ ici même. »

Jeffers dit :

— « Tiens, justement le voici. »

Une apparition fumeuse se condensait au milieu de la pièce, pour se solidifier quasi-instantanément.

Mais ce n'était pas Mr. Smith.

Au milieu du bureau se tenait à présent un grand personnage maigre, une étoile épinglée bien en évidence sur la veste. Il tenait d'une main le calibre 9 mm, de l'autre un Colt à long canon.

— « Qu'est-ce que... Qu'est-ce que c'est... » bredouilla Mr. Demming en renversant sous lui sa chaise dans sa hâte à se mettre sur pied.

Le regard du nouveau venu alla de l'un à l'autre, puis lentement fit le tour de la pièce.

— « Donc, le petit gars ne me racontait pas de craques, hein?... » annonça-t-il. « Faut vous dire, j'étais pas chaud pour son histoire d'autres mondes possibles, et cœtera, qu'il m'a sortie quand je l'ai épinglé. Mais j'ai pensé qu'fallait être régulier, et presser sur c'bouton, puisqu'il disait qu'ça confirmait son histoire. » Il les toisa. « Mon nom, c'est Garrett. Shérif Pat Garrett, du Comté de Lincoln. Les gars, vous êtes en état d'arrestation pour complicité dans un meurtre. »

— « Mais comment... Comment se *peut-il...* »

Il y eut une nuance d'auto-apitoiement dans la douce voix de Garrett quand il reprit :

— « C'était pas rien, faut avouer. Se débrouiller pour faire sauter des mains du p'tit gars son feu à la noix juste après qu'il ait buté l'pauv' Billy... » Le shérif se gratta la joue avec le cran de mire du calibre 9 mm. « Turellement, moi aussi j'étais après le Kid. Et même, je l'aurais épinglé s'il avait pas été buté par vot' Mr. Smith. Mais buter

un type de sang-froid, c'est quand même un meurtre, et je vous embarque tous les deux pour vous confronter avec le p'tit gars. »

C'était précisément là que Mr. Demming espérait reprendre la situation en mains.

— « Ha... ha... shérif, » dit-il, « nous ne sommes pas exactement dans votre district, vous savez. Je crains qu'il ne vous soit quelque peu difficile de nous « embarquer ».

Les yeux de Pat Garrett se rétrécirent dangereusement.

— « Je ne pense pas, les gars, » dit-il, en armant son Colt d'un coup de pouce. « Maintenant, je vous laisse exactement cinq minutes pour nous faire repartir tous les trois là d'où je viens. »

Le concept — combien excitant pour l'esprit! — de l'infinité des univers (ce qui revient à dire : l'infinité des « temps ») est déjà en passe de devenir classique en littérature. Si vous avez lu notamment le roman fameux de Fredric Brown, « L'univers en folie » *(paru dans* « Le rayon fantastique »*), vous aurez constaté qu'il repose tout entier sur une telle donnée (tout ce qui est concevable existe, donc tous les univers possibles existent, et comme il y a une infinité de « possibles », il y a des univers à l'infini).*

On avait pu voir auparavant la même idée évoquée dans « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », *une des nouvelles de* « Fictions », *l'extraordinaire recueil de Jorge-Luis Borges, que publia Gallimard en* 1951. *Borges y exprime de façon frappante cette notion en faisant dire à un de ses personnages (il s'agit de deux interlocuteurs) :*

« ... Il croyait à des séries infinies de temps, à un réseau croissant et vertigineux de temps divergents, convergents et parallèles. Cette trame de temps qui s'approche, bifurque, se coupe ou s'ignore pendant des siècles, embrasse toutes *les possibilités. Nous n'existons pas dans la majorité de ces temps; dans quelques-uns, vous existez et moi pas; dans d'autres, moi, et pas vous; dans d'autres, tous les deux. Dans celui-ci, que m'accorde un hasard favorable, vous êtes arrivé chez moi; dans un autre, en traversant le jardin, vous m'avez trouvé mort; dans un autre, je dis ces mêmes paroles, mais je suis une illusion, un fantôme. [...] Le temps bifurque perpétuellement vers d'innombrables futurs. Dans l'un d'eux, je suis votre ennemi... »*

Mais ni Borges ni Fredric Brown n'ont probablement inauguré l'idée et il serait intéressant d'en rechercher l'origine exacte en littérature, *sinon dans le domaine de la pensée. Le champ est ouvert aux investigations de nos lecteurs érudits!* (1).

---

(1) Comparez également avec le thème de nouvelle que nous vous citons, à l'intérieur du présent numéro, dans l'introduction à « *Un homme jaugé* », de Ward Moore.

RÉALITÉ DU FANTASTIQUE ?

par ***SAMIVEL***

Nous avons déjà touché un mot, à propos de la nouvelle « Attitudes » *(dans notre numéro 5), de ce qu'on appelle la perception extrasensorielle (ou P. E. S.), terme à la mode pour désigner d'une façon générale les phénomènes que nos pères nommaient plus distinctement voyance ou double vue, télépathie ou transmission de pensée, spiritisme ou médiumnité; en un mot, tout ce qui appartient au domaine dit de l'occultisme.*

La science n'a jamais été tendre envers les tenants de la P. E. S. et elle se borne généralement à refuser en bloc toute réalité aux faits relevés. Il est bien entendu qu'ici plus que nulle part ailleurs la supercherie, le truquage et l'exploitation de la crédulité peuvent exercer leurs ravages. Il n'en reste pas moins que la négation systématique ne tient pas devant l'évidence de certains témoignages.

C'est sur ce propos que roule l'article suivant de Samivel (dont deux nouvelles ont paru dans les numéros 47 et 53 de « Mystère-Magazine »). *Samivel, montagnard, explorateur, illustrateur, cinéaste et écrivain est un esprit ouvert à toutes les formes de la culture et pour lequel action et méditation ne sont nullement opposées. Ses réflexions sur la P. E. S. vont vous le confirmer.*

Les phénomènes dits vulgairement « surnaturels » sont d'ordinaire rejetés en bloc par ce qu'on appelle (également vulgairement) la science contemporaine. Il y aurait quelques petites choses à dire là-dessus.

Et d'abord que le mot « surnaturel » est absolument à rejeter, puisqu'il sous-entend déjà une explication. Le terme « extraordinaire » conviendrait bien s'il n'était pas usé jusqu'à la corde. C'est « paranormal » qui, tous comptes faits, répond le mieux aux nécessités d'expression.

Sur la réalité des phénomènes de perception extrasensorielle et plus généralement sur l'ensemble des manifestations paranormales, entre autres les faits de « hantise » il existe une preuve indirecte d'authenticité dont on a fort peu usé à notre connaissance : dans un domaine où l'imagination pourrait évidemment s'exercer sans aucun frein, ce sont toujours et partout, aussi bien en Auvergne qu'en Indochine et au Chili, au XXe siècle comme dans le passé, *les mêmes* histoires contées par des milliers de témoins différents. La mise en scène de ces manifestations réelles ou supposées est limitée. Il n'y a pas d'invention nouvelle dans ce domaine. C'est regrettable pour les écrivains auxquels un public énervé réclame sans cesse des dénouements inattendus, mais c'est ainsi. Les mêmes faits se répètent dans des décors et des temps différents, simplement avec des explications qui varient suivant les civilisations et les croyances. Par exemple, le phénomène de « poldergeist » (déplacement et lancement d'objets sans cause apparente) sera attribué aux « djins » en Arabie, aux « servans » dans le Valais suisse, aux « domovoïs » en Russie, au mort par les spirites, aux diables en Bretagne, etc., enfin au médium par certains chercheurs contemporains. Cette remarque est valable sur d'autres plans; et il est, par exemple, assez curieux de constater que les manifestations chrétiennes de Lourdes se produisent dans une région montagneuse plus fertile que toute autre en légendes de « sources guérisseuses » avec apparitions de « fées des eaux ».

Les vieilles histoires d' « esprits frappeurs » répètent identiquement celles dont notre presse moderne rend compte, de temps à autre, sous le titre « Maison hantée », à moins que le papier ne soit intitulé : « Une supercherie ridicule... » etc. Et peu de Parisiens s'engouffrant au métro Denfert-Rochereau se doutent que le nom de cette station contient une allusion à un très vieux fait de « hantise » recouvert par un jeu de mots sur « d'Enfer » et le nom de l'ancien collègue de Gambetta.

Dans ces récits de « maison hantée » on n'a repéré jusqu'à présent qu'un seul fil conducteur, et il est mince. On

peut toutefois en signaler l'existence aux amateurs de mystères, en vue de vérifications ultérieures. Il semble que, dans la majorité des cas, on puisse constater la présence d'un adolescent, ou surtout d'une adolescente, en âge de puberté et dont la puberté se fait mal. Quand on l'éloigne, les manifestations cessent. Mais elles se produisent en sa présence (même étroitement surveillée) et ce « medium » en est parfois la première victime (par exemple dans les « poldergeist », il reçoit des projectiles). Il est difficile de mettre en doute la réalité de ces phénomènes qui se recopient l'un l'autre, étant donnés les dégâts matériels qui ont parfois atteint des proportions effarantes. On ignore généralement qu'il existe de nombreux rapports de police sur la question et qu'il continue à s'en fabriquer.

Voici le scénario usuel. Premier acte : village ou quartier révolutionné par un phénomène de « hantise » brutalement apparu (coups violents, etc.). Second acte : comme l'ordre public est troublé, la police intervient. Troisième acte : la presse qui manifeste en général une profonde ignorance ou un singulier manque de mémoire à l'égard de ces faits divers, considère chacun d'entre eux comme un événement isolé et exprime des vœux pour que « l'auteur ou les auteurs de cette stupide plaisanterie... », etc. Quatrième acte : l'enquête de police reste négative, et même les pots ont le mauvais goût de continuer à voler au nez des observateurs stupéfiés. Cinquième acte : au bout d'une période de quinze jours maximum, le commissaire de police et le maire en ont simultanément assez. On convoque les « témoins » principaux, c'est-à-dire les habitants de la fameuse maison hantée, et on les invite, en termes, espérons-le, polis, à ne plus faire parler d'eux sous peine de légers ennuis ultérieurs. A rapprocher de l'histoire (particulièrement réjouissante, étant donnée la suite des événements) du préfet convoquant les parents de Bernadette Soubirous et les menaçant des verges de la loi, en faisant valoir que si ces pantichonneries continuent la ville de Lourdes sera privée du passage de la voie ferrée...(!) Sixième et dernier acte : le silence se rétablit et la presse passe à d'autres jeux. Quant aux phénomènes en question, ils se poursuivent ou ne se poursuivent pas. On n'en sait rien. Mais, officiellement, le rideau est définitivement tiré.

On pourrait avoir le simple bon sens de remarquer que des histoires de ce genre diminuent considérablement la valeur marchande d'un immeuble. Et qu'une maison réputée « hantée » ne trouve plus de locataires et se vend mal. C'est pourtant une séquelle d'ordre économique qui plaide en faveur de la bonne foi des premiers témoins.

Et que fait la « science » dans cette galère ? Dans la plupart des cas : rien. Elle se contente de hausser les épaules sans autre information, ce qui, entre parenthèses, constitue une attitude absolument contraire aux principes de curiosité objective dont elle se targue. Mais ce comportement négatif s'explique pour bien des raisons :

1° La science qui, d'après ses propres définitions, ne saurait se confondre avec la connaissance, a décidé de n'accepter comme « réels » que des phénomènes pouvant être reproduits à volonté en laboratoire. Ce n'est pas le cas. *Ergo*, ces phénomènes n'existent pas. (Ce beau raisonnement est une manifestation naïve d'anthropomorphisme intellectuel, mais c'est ainsi.) 2° Ces récits sont apparemment stupides, parfois ridicules et, en tout cas, « enfantins ». Ils attirent comme des mouches toutes les catégories d'esprits « inévolués », perpétuellement en quête de fantastique et qui ne brillent généralement ni par leur culture, ni par leur esprit critique, ni par leurs facultés déductives. C'est un bain où foisonnent les néo-mystiques, les « piqués » et les simulateurs de tout poil. Cela est *vrai*. Et la science, ou du moins une certaine science, marque apparemment un point. Seulement, voilà le hic : il n'est absolument pas prouvé qu'un fait *réel* ne puisse présenter les apparences d'une invention « enfantine » et ne soit adopté a priori par des naïfs, des imbéciles, des « primitifs », et exploité par des simulateurs. On pense irrésistiblement ici aux histoires de « pierres tombées du ciel », vieilles comme le monde, acceptées depuis belle lurette par les « bonnes femmes », niées avec acharnement et au nom de la science par la science de l'époque, jusqu'au jour où cette même science dut les admettre comme authentiques et in-

venter l'expression « météorites ». Qui se trompait en l'occurrence, les bonnes femmes ou les « savants » ?

3° Enfin voici une autre excellente raison de négation « a priori » et, cette fois, hélas ! elle est peu reluisante. Supposons que les faits en question soient réels : il surgit un inconvénient fâcheux : ces faits ne rentrent nullement dans les tiroirs catalogués, numérotés, étiquetés de la science occidentale. Si leur existence venait à être prouvée d'une manière irréfutable, catastrophe pour ce bibliothécaire, ce comptable qui menace tout esprit déductif et parfois le submerge totalement dans ses vieux jours. Tout serait remis en question et une telle découverte forcerait la science à reconsidérer son univers. On imagine les inconvénients d'une telle situation pour des hommes formés et développés dans un certain « décor mental » qu'ils ne peuvent bouleverser sans se nier eux-mêmes. Ainsi le *refus systématique* d'envisager seulement la possibilité de l'authenticité de telles classes de faits n'est pas la manifestation d'un esprit vraiment scientifique, c'est une manifestation de l'instinct de conservation. A ce propos, conseillons aux lecteurs de « *Fiction* » la lecture d'un petit bouquin intitulé : « *L'Occultisme devant la Science* », paru dans la collection « *Que sais-je ?* », et signé Marcel Boll. C'est un véritable document, mais pas tout à fait au sens où l'auteur l'a sans doute envisagé. Le parti pris agressif, donc sentimental, éclate dès les premières lignes et les termes d' « illuminés », d' « escrocs » et d' « imbéciles » pleuvent au cours de 131 pages où se trouvent entassés pêle-mêle, et brassés avec une espèce de fureur très significative, supercheries probables ou grossières et faits méritant de toute évidence plus ample information. Où est, là-dedans, l'esprit de doute cher à Montaigne ? A plus forte raison la technique de « crédulité systématique » préconisée par Claude Bernard? Nulle part, hélas! Et l'auteur perd tous droits à reprocher à ses têtes de turcs un parti pris de crédulité en donnant de son côté le déplorable exemple d'une autre espèce de parti pris.

En fait, cette attitude, fille des certitudes (provisoirement) définitives du siècle précédent, se trouve actuellement dépassée. Et pour tout dire, elle « date ». Comme « date » M. Jean Rostand lorsqu'il prétend nier radicalement l'existence de la télépathie. Certes il faut encore actuellement beaucoup de courage pour oser braver l'interdit officiel qui pèse sur ces problèmes. Le courage d'encourir la réprobation de ses maîtres ou de ses pairs, le courage de se mélanger apparemment aux naïfs, aux crédules et aux « piqués », le courage d'accepter philosophiquement certains sourires entendus, oh ! combien, et le « Untel, mon cher, il a mal tourné, il a sombré dans l' « occultisme »... formule terrible, formule elle-même *magique*, avec laquelle le plus maigre canasson de la grande écurie scientifique peut se vanter de faire trébucher un esprit distingué et même de lui ôter son « pain quotidien ». Pourtant, il y a quelque chose de plus fort que tous les interdits et les paniques de l'éternel conformisme, et c'est la soif de connaissance. Une nouvelle génération de chercheurs apparaît visiblement à l'horizon, à la fois dégagé des « tiroirs » et en possession d'une science assez profonde pour avoir retrouvé l'esprit de finesse et de relativité. La seule science authentique est celle qui en arrive à douter d'elle-même.

Ces savants-là aborderont ces problèmes avec la même attention objective qu'un chimiste apporte à l'examen d'une matière inconnue. La comparaison s'arrête d'ailleurs là. En tout cas, le travail ne manque pas.



ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

Un mois faste pour les amateurs de l'Etrange.

Commençons d'abord par signaler la traduction en français de la belle pièce de « science-fiction » de Charles Morgan, « *Le Cristal Ardent* » (Stock). Le grand écrivain anglais a fait précéder ce texte d'un essai sur « *Le pouvoir de l'Homme sur la Nature* », qui pose tous les problèmes qu'on retrouve dans la bonne « science-fiction ». Le même volume contient également un morceau remarquable basé sur un épisode de la Résistance en France : « *Le Réseau Rivière* ».

Nous sommes gâtés au point de vue romans ce mois-ci. Signalons d'abord l'admirable roman fantastique (ou plutôt : *merveilleux*) de Michel Carrouges, « *Les Portes Dauphines* » (Gallimard). Il s'agit dans ce curieux récit d'une machine à sous placée dans un petit bar (celui de Gavagan ?) et qui ouvre la porte d'une autre dimension quand on obtient le « jackpot ». Le héros de l'histoire débouche ainsi dans une ville étrange qui ne figure sur aucune carte, une ville à la fois magique et futuriste : La Tétrapole. Cette cité, où les statues bougent lentement et où des voitures téléguidées sillonnent les rues, est régie par la toute-puissante compagnie « Cynébergétique » (!), qui contrôle les pensées des citoyens et préétablit les événements. Le hasard n'y existe pas, car *tous* les actes sont déterminés, ainsi que déterminants les uns par rapport aux autres. Là, le héros commence une quête quasi-mystique (qui peu à peu s'identifiera à celle d'une nouvelle « toison d'or »), à la poursuite de la créature féminine indicible qui lui est « destinée », et dont les apparitions intermittentes représentent comme autant de « coups de sonde » au fond de cette nouvelle réalité qui lui échappe. Entre temps, se déroulent de fringantes péripéties, notamment les épisodes des « jeux », où le jaillissement de la poésie, de l'imagination et de l'humour est une merveille, et qui évoquent l'exercice de style surréaliste aussi bien que Lewis Carroll (le grand Jeu de l'Oie est d'ailleurs ici le pendant du fameux Jeu d'Echecs dans « *Alice au pays des merveilles* »). A côté de cela, c'est un peu à certaines « fictions » de J.-L. Borges que fait penser l'organisation interne de la ville. Mais ceci n'empêche pas l'ouvrage d'être extrêmement original et, dans son genre, une parfaite réussite.

Dans un genre tout différent : le fantastique gai, « *Voulez-vous mourir avec moi ?* » de Igor Maslowski et Olivier Séchan (Calmann-Lévy) est parfait et allie avec beaucoup d'humour le roman policier au genre qui nous est cher.

Et comme les bonnes nouvelles ne viennent jamais seules, on annonce chez Denoël qu'il y a quelque espoir de voir paraître enfin « *Démons et Merveilles* » de H.-P. Lovecraft, le Poe du XXe siècle.

Dans le domaine des essais, « *Lueurs sur les Soucoupes Volantes* » d'Aimé Michel (Mame) est un livre remarquable de bonne foi et d'esprit scientifique. Sa lecture est indispensable à quiconque porte le moindre intérêt à cette irritante énigme. Ceux qui ne se passionnent pas pour les soucoupes y trouveront un bon exemple de l'application de la méthode scientifique à un problème délicat.

On ne peut malheureusement pas en dire autant de « *L'Atlantide et le règne des Géants* » de Denis Saurat (Denoël). Nous apprécions le canular autant que n'importe qui, mais prolonger un « canular » jusqu'aux dimensions d'un volume comme celui-ci est abusif. Il est regrettable de voir reparaître ainsi les pires élucubrations de la pseudo-science hitlérienne, alors que des livres comme « *In the Name of Science* » de Martin Gardner ne sont toujours pas traduits.

J. B.

●

Un confrère français, nouveau venu parmi les auteurs d'A. S. romancée, l'emporte haut la main, ce mois-ci, sur tous ses concurrents, compatriotes ou étrangers. En fait, avec son premier ouvrage, il se classe d'emblée au premier rang des écrivains de « science-fiction » et nous serions fort étonné qu'il n'attire d'ici peu l'attention des éditeurs américains et britanniques. Il signe « Roger Sorez » et son roman, « *La tentation cosmique* », est publié par les Ed. Métal, dans la « Série 2000 ». C'est, sous forme de journal, l'histoire d'un savant, René Surral qui, à force de suivre un régime principalement composé d'eau lourde et de rayons cosmiques, atteint en très peu de temps une intelligence (et des facultés) de surhomme. L'usage et l'abus qu'il en fait constituent le thème principal de l'ouvrage. Voilà, direz-vous, un sujet mince. Certes, mais n'en est-il pas de même de certains Bradbury, certains Van Vogt, et de certains Brown, et ne tirent-ils pas leur principale valeur de la façon dont l'histoire a été exploitée et écrite ? Car ne vous y trompez pas, « Sorez » est un écrivain. Et un bon. C'est également un satiriste. C'est enfin, et à en juger par ce seul ouvrage, un homme d'une très grande culture générale. Tout ceci fait que « *La tentation cosmique* » nous a laissé une impression aussi vive que, disons, « *Demain les chiens* », « *Chroniques martiennes* » ou « *L'Univers en folie* ». Nous ne serions nullement étonné que bon nombre de personnages de ce roman existent. Apparemment, c'est donc aussi un ouvrage à clés. Le style est simple, sans effets inutiles, constamment teinté d'humour à froid. Une seule réserve — mais en est-ce une, au fond? — le côté scientifique est peut-être un peu trop poussé — dame, tout le monde ne sort pas de Centrale ou de Polytechnique — et certaines explications font défaut. Mais que cela ne vous rebute pas, au contraire. Voilà enfin un roman d'A. S. français vraiment digne de ce nom. Au public maintenant d'encourager les bonnes volontés. Quant à nous, en le lisant, nous étions aux anges.

« *Ceci arrivera hier* » de R. Teldy Naïm (Horizons Fantastiques-Le Sillage) est également l'œuvre d'un écrivain intelligent et cultivé, mais les tendances de l'auteur sont philosophiques plutôt que scientifiques. La question qu'il nous pose est : le futur influe-t-il sur le passé ? Et sa réponse est affirmative. L'action se déroule au XXIIIe siècle, dans un monde peuplé de quelques millions d'habitants à peine, et dont les savants recherchent anxieusement ce qui a bien pu se passer deux cents ans plus tôt. En effet, le XXIe siècle s'est littéralement volatilisé », on ne possède aucun papier, aucun document, aucun témoignage permettant de reconstituer son histoire. Et c'est grâce à une jeune femme venue de notre propre siècle ainsi qu'à une mystérieuse ermite que l'énigme sera finalement résolue. Pour ce faire, les « explorateurs » remontent dans le passé — Antiquité, Moyen-Age, Renaissance, début du XIXe siècle et, enfin, en 1995. Roman écrit sous le signe de la Fatalité, roman fantastique plus que d'A. S., « *Ceci arrivera hier* » n'est pas exempt de défauts — il paraîtra trop long à certains, trop court à d'autres, irrégulier à tous, car l'excellent y côtoie le mélodramatique. Mais, tel quel, il n'en constitue pas moins une tentative louable en vue d'élever le niveau du « *fantastic novel* » français. Et, comme tel, il est le bienvenu.

« *La guerre des soucoupes* » de B.-R. Bruss (Fleuve Noir) est la suite de son « *S. O. S. Soucoupes* » dont nous avons rendu compte dans un précédent numéro. Mais alors que le premier roman de l'auteur appelait des réserves, principalement du côté... diplomatique, si l'on ose dire, son deuxième, lui, ne mérite que des éloges. Menacée par une invasion martienne, l'humanité tout entière se dresse pour se défendre, les frontières sont abolies, Américains et Russes coopèrent et, la solidarité aidant, l'envahisseur sera maté. C'est donc, comme on peut s'en rendre compte, un roman d'aventures sidérales mais d'une excellente facture. Pas de longueurs, objectivité parfaite et, surtout, cet enthousiasme et cet esprit d'équipe qui font vibrer en nous les cordes les plus sensibles. Ecriture dépouillée, bon découpage — bref nous souhaitons à cette « *Guerre des Soucoupes* » la fructueuse carrière qu'elle mérite.

Si « *La Curée des Astres* » (The Skylark of Space) d'Edward E. Smith (Rayon Fantastique-Gallimard) avait été publiée dans une collection recrutant ses lecteurs parmi les J2, nous

l'aurions probablement lue avec un certain intérêt, puis dit dans notre critique : « Recommandé pour enfants de 8 à 12 ans. » Que ce roman, en revanche, ait paru dans Le Rayon Fantastique nous semble absolument inconcevable, car, chaque collection ayant son public, il y a manifestement eu là une « erreur de distribution », comme on dit dans le cinéma. Si, maintenant, on se met à publier les aventures de Superman entre un ouvrage de Brown et un autre de Heinlein ou d'Asimov, pourquoi pas, prochainement, un « *Mickey dans la Lune* », pendant qu'on y est ? Car cette malencontreuse « Curée » est bien un « Superman » de série : jeune savant invente métal X, entre en lutte avec puissant trust métallurgique, échappe à plusieurs attentats, se fait kidnapper sa fiancée, la poursuit dans l'espace où elle est aux prises avec deux grands méchants loups. Au passage, il aide un peuple fier et courageux à se débarrasser d'un ennemi fourbe et puissant. Voilà... Si, après cela, habitués du R. F., le cœur vous en dit de lire cette «*Alouette de l'Espace*» (titre américain)...

« *Et ce fut la guerre atomique* » de Marcel Bouquet (Éd. Métal-Série 2000) traite d'un sujet que les éditeurs, à notre avis, devraient commencer à refuser, ce qui découragerait les auteurs de l'aborder. Certes, nous sommes pour la liberté intellectuelle et, dans son genre, ce roman est à peu près objectif. Mais pourquoi toujours parler de guerre, de destructions et de toutes ces choses auxquelles les hommes ne pensent que trop, hélas ? Pourquoi opposer constamment les Russes aux Américains, les Blancs aux Jaunes, des hommes aux hommes ? La fin nous a rappelé un peu « *Le Diable l'emporte* » de Barjavel. Côté construction et écriture, rien à signaler, c'est correct; côté anticipation, ça a l'air d'aller aussi. Mais cette histoire de guerre atomique, de bombes A, H, C, etc... Non, décidément, nous disons : « Pouce ! »

« *Naufragés des Galaxies* » de Jean-Gaston Vandel (Fleuve Noir) est un roman sympathique. Entendez par là qu'il s'agit d'un voyage sidéral touristique transformé en scientifique indépendamment de la volonté du commandant du « Galax », luxueux stratojet pour millionnaires. Un groupe de savants s'y est en effet embarqué pour procéder à une expérience de « saut » dans le « subespace », autrement dit de passage d'un univers dans l'autre sans observer certaines règles de... vol. Ce n'est pas la première fois que pareil sujet est traité en « science-fiction », mais c'en est un qui intéresse toujours le public, aussi pensons-nous que le nouveau roman de notre confrère Vandel trouvera une large audience. L'aspect scientifique de la question est expliqué aussi clairement que possible; le reste, c'est de l'Aventure, avec un A majuscule. Et nous sommes certains que l'ouvrage comportera une suite. En effet, l'humanité est menacée d'extinction en raison d'un emploi trop intense de l'énergie atomique et un des passagers du « Galax » reste dans un monde nouveau, assez dangereux, entre parenthèses, mais où néanmoins, espère-t-on, les élus désignés pour le « grand voyage » pourront refaire un monde meilleur. Distrayant et vivant, tout à fait conforme aux standards de la collection.

Nous allons, pour terminer, vous parler d'un livre qui n'est pas de la « science-fiction » mais qui peut se rattacher à celle-ci dans la mesure où une science (en l'espèce la paléontologie) est d'abord bâtie sur des théories et, ensuite seulement, sur l'expérience. Intitulé « *L'homme à la recherche de ses ancêtres* », publié chez Plon et écrit par André Senet, cet ouvrage est passionnant. Il ne s'agit point d'un ardu traité scientifique mais bien plus d'un volume de vulgarisation intelligente qui, dans une narration simple et agréable, nous parle des origines et de l'évolution des espèces. Documenté à souhait, il n'est à aucun moment rébarbatif (nous nous plaçons au point de vue du lecteur moyen). Vous y retrouverez nos vieux amis : l'homme de Néanderthal, la Sinanthrope et même le cœlacanthe. L'auteur nous énumère les diverses théories anciennes et modernes et fait ensuite fort justement observer que chaque jour de nouvelles découvertes viennent confirmer ou infirmer des affirmations jadis érigées en dogmes. Oui, un livre passionnant dont les nombreuses illustrations ne font qu'augmenter l'intérêt.

I.-B. M.

L'écran à quatre dimensions

TIMIDITÉ EXCESSIVE

par F. HODA

Le mois écoulé n'a pas apporté grand-chose aux amateurs de films d'anticipation ou relevant du domaine de l'étrange; les salles parisiennes se sont bornées à quelques reprises : « *L'Homme au masque de cire* », « *Vingt-quatre heures chez les Martiens* », « *La Guerre des mondes* », « *Superman* », etc... Cette timidité excessive de la distribution cinématographique dans le genre qui nous intéresse est pour le moins étonnante. La critique ne prend pas au sérieux la science-fiction, du moins jusqu'ici. Et nombreux sont ceux qui sourient d'un air entendu lorsque, d'aventure, quelqu'un s'avise de leur en parler. « Ce n'est pas sérieux... » murmurent-ils. Pas sérieux ? Allons donc ! Les films de science-fiction contiennent souvent une illustration des derniers progrès scientifiques et vous tiennent somme toute au courant de préoccupations qui agitent l'humanité entière. Certes, il y en a de bons et de moins bons; alors, pourquoi ce silence ?

Je connais des personnes bien disposées qui vous disent : « le public ici ne marche pas ». A ceux-là je répondrai : il ne s'agit pas de faire « marcher » le public, mais bien de lui expliquer un phénomène en gestation. « Le public n'aimerait pas le genre », ajoutent les mêmes personnes sur un ton définitif. On oublie simplement que depuis quelques années, la nouvelle science-fiction s'est frayée un chemin en France : de nombreuses collections dont certaines tirent à quinze et vingt mille exemplaires, des revues (dont la nôtre...), etc. A croire les oracles tout cela ne serait que fumée... Et puis ils ont une dernière ligne de repli : « c'est enfantin » disent-ils avec condescendance. L'œuvre d'un Bradbury ou d'un Lovecraft, un film comme « *Le Jour où la Terre s'arrêta* » ne seraient donc que la séquelle de... la comtesse de Ségur.

Heureusement ces attitudes de « demi-mépris » ne tuent personne et la science-fiction poursuivra son développement malgré elles. En attendant, le silence fait autour de ce genre cinématographique prive les amateurs de la vision de beaucoup de films valables et permet l'introduction dans les salles de quartier d'œuvres mineures et sans intérêt.

Pourtant, dans d'autres pays, le cinéma d'anticipation continue à se développer et à prospérer. Comme l'écrivait récemment George Pal, le producteur de « *Destination Lune* » et de « *La Guerre des Mondes* » : Hollywood n'est pas encore devenue « folle » de science-fiction, mais c'est une question de temps; je parie que la plupart des amateurs de cinéma, experts en science-fiction ou non, aimeront la nouvelle manie.

Pal vient de terminer avec le metteur en scène Byron Haskin deux films pour la Paramount : « *The Naked Jungle* » et « *Conquest of Space* ». Le premier n'est pas une œuvre de science-fiction au sens habituel : il décrit un drame psychologique se déroulant autour d'un fait à la fois possible et actuel, une invasion de fourmis géantes. Le second est également basé sur un fait possible, mais inactuel : la construction d'une planète artificielle en vue des voyages interplanétaires. A cet égard George Pal, lui-même, aime à faire une distinction entre *science-fact* et *science-fiction*. Ces deux films, dit-il, ressortissent à la première catégorie, tandis que « *Le Choc des Mondes* » ou « *La Guerre des Mondes* » appartiennent à la deuxième. Mais il n'est pas dans mon intention d'engager une discussion sur la définition du genre; aucune de celles qu'on a donné jusqu'ici ne me paraît satisfaisante.

A tous les films récents dont j'ai cité les titres dans mes précédentes chroniques, viennent de s'ajouter « *The Rocketman* », une comédie fort terrestre, et « *Monster from the Ocean Floor* », variation sur le thème du « *Monstre des Temps perdus* » que la Warner va bientôt présenter sur les écrans parisiens, en même temps que le « *Fantôme de la rue Morgue* ». Après Abbott et Costello, les Bowery boys, à leur tour,

se lancent dans la science-fiction. Une société américaine annonce pour les mois à venir « *Bowery Boys Meet the Monsters* », qui nous montrera entre autres nouveautés un robot et un gorille à la recherche d'un cerveau humain et, entre autres vieilleries, un savant fou. A Londres vient d'être présenté « *Devil Girl from Mars* », film de David MacDonald. J'espère bien revenir un jour sur tous ces films, si toutefois les distributeurs se montrent un peu moins timides.

Certes la plupart des films produits jusqu'ici ne sont pas les grandes œuvres qu'on peut attendre de la science-fiction. Mais il ne faut pas oublier que le phénomène n'est encore qu'à ses débuts et que beaucoup de ces films ne sont pas plus mauvais que les westerns et autres aventures qui inondent actuellement les écrans. L'attitude de certains critiques n'est pas au fond tellement étonnante. Un critique anglais (littéraire, celui-là), Robert Conquest, l'expliquait récemment : la résistance que les « intellectuels de la littérature » montrent envers la science-fiction est due au fait que ce genre leur demande certains efforts dont tous ne sont pas toujours capables. Le lecteur est supposé avoir un minimum de connaissances des sciences et de leurs possibilités. Et il semble que certaine critique ne soit pas très au courant des progrès et découvertes de bon nombre de sciences...

Quoiqu'il en soit, je ne vois pas pourquoi les films de science-fiction manqueraient de public, alors que les livres du genre accusent une vente grandissante. Les distributeurs devraient non seulement montrer les films nouveaux, mais aussi profiter de l'occasion pour ressortir des œuvres comme « *La Vie future* » ou « *Horizons perdus* ». Je suis sûr qu'ils ne le regretteraient pas.



Documentation bibliographique

Livres de “ science-fiction ” ou assimilés récemment parus

ROMANS

BOUQUET (Marcel). — Et ce fut la guerre atomique. Coll. « Série 2000 ». *Edit. Métal* .... **270 fr.**

SMITH (Ed. E.). — La curée des astres. Coll. « Le Rayon Fantastique ». *Gallimard.* **200 fr.**

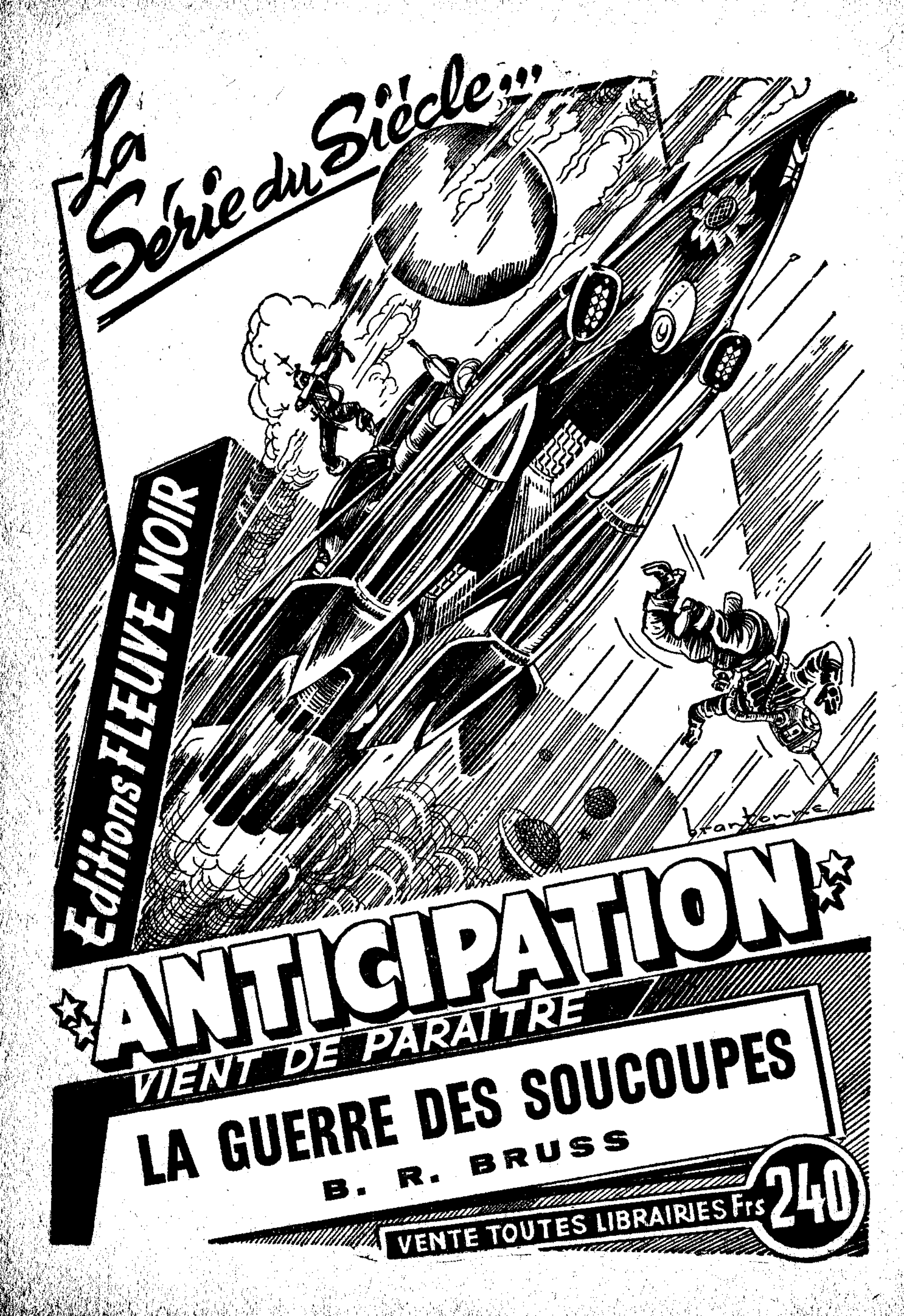
TOURAINE (Yves). — Le 5ᵉ coup de trompette. Coll. « Les champs magnétiques ». *Arcanes* .... **300 fr.**

DOCUMENTAIRES

HANS KAISER. — Les fusées, véhicules de l'avenir. Coll. « Aviation ». *Amiot-Dumont* .... **720 fr.**

FANTASTIQUE

CARROUGES (Michel). — Les portes dauphines. Coll. « Blanche ». *Gallimard.* **550 fr.**


La Série du Siècle...
Editions FLEUVE NOIR
ANTICIPATION
VIENT DE PARAITRE
LA GUERRE DES SOUCOUPES
B. R. BRUSS
VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 240

COURRIER DES LECTEURS

Le bon grain et l'ivraie.

M. Pierre Héliard, à qui nous devons en grande partie la présentation de la nouvelle « Mr. Kinkaid voyage dans le passé », *parue dans notre nº 3, est un de nos amis et « supporters » de la première heure. Ayant eu l'occasion de prendre connaissance de plusieurs lettres — intéressantes — de nos lecteurs que nous lui avions communiquées, la lecture de celles-ci lui a inspiré les observations suivantes qu'il nous a paru opportun de reproduire.*

●

De nombreuses lettres de lecteurs adressées à « *Fiction* » contiennent des observations sur les thèmes scientifiques des nouvelles publiées, des appréciations sur l'exposition des faits, leur développement et même, sur les « chapeaux de présentation ». On y trouve matière à bien des réflexions.

Mon propos n'est certes pas, même succinctement, de les passer en revue. Mais, sans éluder la difficulté d'une telle entreprise ni vouloir sur un sujet aussi brûlant — presque thermonucléaire — énoncer quoi que ce soit de définitif, il saute aux yeux que deux aspects au moins de cette correspondance méritent une attention particulière.

L'un d'eux pourrait se concrétiser par la question sans indulgence : « La S.-F. n'est-elle qu'un jeu pour intellectuels un tantinet sous-développés? » L'équivalent d'un « Courrier du Cœur » pour autodidactes inquiets serait dès lors assez indiqué...

L'autre aspect, heureusement plus subtil, concerne le crédit scientifique qu'il convient d'accorder aux élucubrations — ce mot étant pris au sens le plus large et le moins péjoratif — qui constituent les éléments de base et les ressorts habituels de ces récits. Et, ici, les avis sont réellement très partagés... L'enrichissement apporté par la « science-fiction » aux esprits plus ou moins capables de discerner la frontière indécise de la Science véritable et de la Fantaisie peut-il contrebalancer les méfaits inévitables de la large propagation d'idées souvent hasardeuses ou carrément fausses?...

Aimablement présentée comme elle l'est par « *Fiction* », l'Union Libre (je ne dis pas le Mariage) de la Science et de l'Imagination suscite en effet de tels problèmes, à en juger par ces témoignages; et, si l'on a toujours considéré comme admissible de violer l'Histoire à condition de lui faire de beaux enfants (Alexandre Dumas *dixit*), peut-on encourager les mêmes avant-derniers outrages si les victimes désignées sont les Muses des Sciences dites exactes, d'une réputation moins aventureuse, sinon solidement irréprochable? Il faut tenir compte des gens qui prennent tout cela très au sérieux et ne voient ni les « points d'ironie » ni les clins d'œil. Il faut constater que de savants professeurs dont les facultés cérébrales répugnent à l'extrapolation redoutent par-dessus tout la « paraphysique ». Ces correspondants, bien gentils, souvent pleins d'idées, sont aussi des convaincus, toujours prêts à en découdre, la plume à la main.

Faut-il, pour eux, séparer d'avance le bon grain de l'ivraie?...

L'un de ces lecteurs n'est pas content : eh oui! on n'a pas décrit, dit-il, la machine à explorer le Temps ni explicité les procédés employés pour passer dans la quatrième dimension. Ça l'empêche de comprendre, d'apprécier. Il n'en dort plus. Un autre amateur, après un petit cours sur Einstein, Heisenberg et autres, conclut que son bon sens et son réalisme ne trouvent pas leur compte en ces affaires. Il se dit rationnel et se réclame d'Auguste Comte. Il repousse toute aventure rétroactive dans le passé et dans le Futur, « étant donné que l'Avenir n'existe pas ». Et toc! C'est envoyé.

Tel autre exige que l'on choisisse entre déterminisme et hasard. C'est un classique. Il aime en conséquence les seules excursions interplanétaires où les « space-ships » restent sagement à des vitesses inférieures à celle de la lumière. Un quatrième suppute avec sérieux qu'ajouter les destins des animaux, infusoires compris, aux deux milliards et demi de destins humains (chiffre actuel, précise-t-il, de la population du globe) donnerait des nombres vraiment un peu trop élevés pour être maniables...

Mais, sauf celles dont je viens de parler dont la naïveté est parfois bien

réjouissante, ces lettres, le plus souvent, contiennent (avec des réserves) des appréciations extrêmement pertinentes sur l'esprit d'invention des auteurs et l'originalité technique des thèmes. Sur ce point, cette correspondance est d'un intérêt exceptionnel. Ceux qui saisissent le côté *constructif* de la « science-fiction » sont nombreux, très nombreux. N'est-ce pas, en dépit des grincheux, un des buts les plus élevés de cette littérature ? Sous cet angle, on se rend compte qu'avant de se dévergonder un peu, notre actuelle Science — avec un S majuscule — était tristement syllogistique. Elle était comme un Art qui, en trois cents ans pour compter au plus juste, n'aurait connu qu'un style. Elle avait oublié ses origines.

Dommage. L'Alchimie, par exemple (avec sa quête de la pierre philosophale et de l'élixir de vie), la recherche du mouvement perpétuel ou même les hypothèses bizarres sur les propriétés du calorique étaient autrement ambitieuses. Cette « science-fiction » avant la lettre, avec un gros pourcentage de déchet, a tout de même laissé un bel héritage.

Ici, il ne s'agit pas d'opposer la science officielle à la « science-fiction ». Mais la science officielle a ses faiblesses et, précisément à cause de cela, elle s'entoure de remparts. Tous ceux qui possèdent une culture scientifique vraiment développée dans le domaine théorique savent qu'elle rencontre des difficultés fondamentales très sérieuses; on la compare quelquefois à un colosse aux pieds d'argile. La technologie la plus avancée a parfois, du côté des principes, le nez dans les ténèbres, sinon dans le ruisseau... C'est la faute à tout le monde savant : en nous proposant des solutions généralement *uniques*, la Science s'efforce de nous soumettre au principe d'autorité. Elle abuse souvent de mots finalement vides et néglige bien des paramètres. Je voudrais souligner qu'on peut dire ici que Rien n'est absolu et que Tout est discutable... La Science tout court nous permet déjà cela si l'esprit de la « science-fiction », marquant notre insatisfaction, est là pour en témoigner d'autre façon, et nous permet, lui, de franchir allégrement certaines étapes.

. . . .

J'ai voulu élargir le débat, à partir des lettres de nos lecteurs, lesquelles reflètent tout cela. Ce qui amuse, étonne ou séduit, dans ce courrier, est que « *Fiction* » parvient à faire sécréter une abondante matière grise, dont la qualité est dans l'ensemble, remarquable. Comme je crois, cette opinion n'engageant que moi, qu'il est excellent de voir agacer les dents des nouveaux Newton par les pommes qui ne tombent pas toutes mûres de l'Arbre de la Connaissance, je dirai Tant Pis pour ceux qui ne sauraient pas faire le point tout seuls et Tant Mieux pour tous les autres, amis de « *Fiction* ».

COLLECTION " LES HORIZONS FANTASTIQUES "

CECI ARRIVERA HIER

de **R. TELDY NAIM**

Frs : 480

LE SILLAGE, 20, Villa Dupont – PARIS-16e



Le numéro 10 de

Fiction

paraîtra dans les premiers jours de Septembre

Il contiendra d'excellentes histoires d'anticipation scientifique, fantastiques et surnaturelles, parmi lesquelles nous vous citerons :

LE DERNIER BOBARD

par RALPH ROBIN

•

CES TERRIENS SI TERRE A TERRE...

par POUL ANDERSON

•

HACHURES

par FRANCIS CARSAC

•

DROLES DE LOCATAIRES!

par WILLIAM TENN

Le numéro : ***100 francs***

Tous marchands de journaux, kiosques et gares.

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Fiction » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Dépôt légal : 3e trimestre 1954. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9e — Tél. : TRInité 16-31

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1080	1380		
CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Autriche. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste.				
6 mois....	595	865	775	1045
1 an......	1170	1710	1530	2070
CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)				
6 mois....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an......	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses, pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Etranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2	CATÉGORIE 3
	100	110	120

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* :
France et Union Française : **25 fr.** *Etranger (tous pays)* : **45 fr.**

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6 - 12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.............) ....

(Rayer les mentions inutiles.)

..........N^os antérieurs à..........frs =.......... plus frais de port.......... ....

Total ....

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (1).

Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION* (2) ....

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques. **F.**